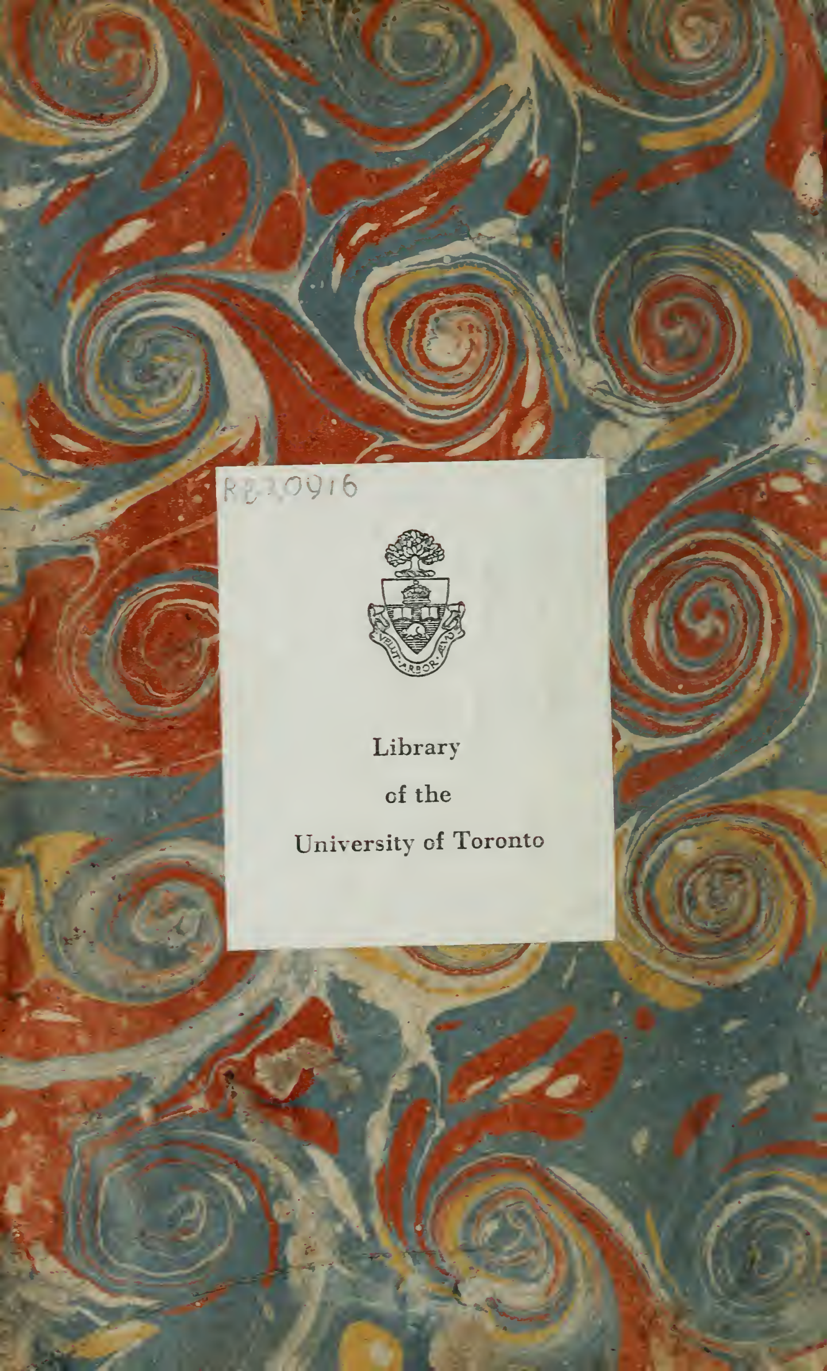



VELUT ARBOR ÆVO



par Huerne de La Motte.
En mar. vert. vendu 60 francs

2 parties en 1 vol

Première édition de ce roman léger digne de prendre rang avec "Manon Lescaut" à la tête des romans français

Monselet dans ses "Galanteries du 18e siècle" donne une très agréable analyse de ce roman. Voir aussi à son sujet "Bulletin du Bibliophile" 1864 p. 1035

R. [illegible]

HISTOIRE NOUVELLE, DE MARGOT DES PELOTONS, OU LA GALANTERIE NATURELLE.

HISTOIRE NOUVELLE, DE MARGOT DES PELOTONS, OU LA GALANTERIE NATURELLE.

PREMIERE PARTIE.



A GENÈVE.

M. DCC. LXXV.



HISTOIRE NOUVELLE, DE MARGOT DES PELOTONS, *OU LA GALANTERIE* NATURELLE.

JE ne prends point pour modéle de l'Hiſtoire de ma vie, ni la ſage Pamela qui avoit pere & mere, ni la prude Cécile qui ſe conſole aiſément de découvrir l'un & l'autre au ſein d'une union illuſtre, mais illégitime ; ces perſonnages ſont des lieux communs propres à la diſette d'imagination de nos Ecrivains Romaneſques. Je ne prends point pour orginal ni la Payſanne à

vertus poſtiches, ni la Marianne au vernis philoſophique; la vérité ne me plaît que dans ſa nudité. Enfin, je ne prétends point me comparer à la tendre Julie du Philoſophe de Genève, dont le cœur étoit auſſi voluptueux que le mien, mais dont la conduite vertueuſement licencieuſe a obtenu de la main de ſon Amant, l'honneur de l'apothéoſe. Je veux être ſeule mon original & ma copie. J'aime le naturel: que gagnerois-je, au ſurplus, à me peindre ſous l'emblême de tant de contraſtes? Un ridicule de plus? Je ſuis connue; je ne ſuis point une fille poſſible; c'eſt même à raiſon de l'exercice de mes voluptueux projets, que je me ſuis convaincue de de mon exiſtenge. A moi! mon cher *J.... J.... R....* je vous prends pour mon Mentor; vos leçons n'ont rien d'incommode. Je me ſuis cru criminelle? vous avez déchargé ma conſcience d'une ſyndéreſe qui m'accabloit: je courois à la ſolitude; votre Ecrit philoſophique m'a rappellé au monde; & d'après vos principes moraux, je me trouve digne du grand jour. Qu'avez-vous à m'oppoſer, fiers Critiques de l'homme naturel? *J'ai couru la carriere de mon bien-être*; c'eſt ſur ſa route que j'ai trouvé *l'amour, le bonheur & l'innocence* que *Julie* nous laiſſe en

partage. Je vivois de ſon tems ; ſon Amant me l'a préferé, ſans doute parce que j'habitois *le Fauxbourg Saint Germain*. Eh ! que vous importe, Philoſophe charmant, le vice ou la vertu ; la modeſtie d'une *Prude*, ou l'*air grenadier* d'une Coquette ? *Tout eſt bien*. (*a*)

Trois femmes du Fauxbourg Saint Marceau à Paris, lieu de ma naiſſance, autant que je puis le croire, ſe ſont diſputées entr'elles la gloire de m'avoir donné le jour. La querelle n'eſt pas encore décidée : peu m'importe de devoir à un arrêt la connoiſſance d'une mere ; j'exiſte ; je me porte bien ; que faut-il de plus ? D'ailleurs, quelque préférence que je vouluſſe donner à ces femmes, mon amour-propre ne pourroit qu'en ſouffrir. Lecteur, jugez d'elles par le portrait au naturel que je vais vous en faire.

L'une eſt une Vivandiere, veuve de Garniſon, Blanchiſſeuſe de ſon métier. L'autre eſt fille domeſtique, galante d'un vieux Maître d'Hôtel retiré du ſervice. La derniere enfin, & celle que je crois ma mere, parce qu'elle

(*a*) Tout ce qui ſe trouve de Maximes Philoſophiques en caractères italiques, eſt tiré de la nouvelle Héloïſe, ou d'Emile, Ouvrage de J. J. R.

m'a élevée, étoit Ravaudeuse de profession; tenant une de ces petites cuisines volantes au coin de la rue de... à côté d'un de ces petits Arcenaux de Gardes-Françoises, que le vulgaire appelle *Corps-de-Garde*; mais dont le bel esprit & l'oreille délicate ne peuvent souffrir l'expression. Telle étoit l'industrie de cette femme pendant le jour: la nuit elle tenoit Hôtel garni pour ces *Messieurs*, dans une grande chambre au premier étage, tout auprès de sa boutique du jour.

Cette vaste chambre n'étoit garnie que du plus grossierement utile: un lit large de cinq pieds, à quatre colonnes très-épaisses, soutenoit une plus dure épaisseur, sommier rempli de paille; deux matelas de bourre; une vieille couverture verte qui cachoit le jour deux draps qui ne se changeoient, ou qui ne se relavoient que par quartier: ce lit tel enfin que ceux de nos premiers ayeux, sans pompe & sans mollesse, ouvert à la premiere clarté du jour. Dans un angle opposé résidoit mon petit grabat, qui n'avoit rien ni de moins propre, ni de moins utile. De ce petit réduit j'aurois pû percer de l'œil & à loisir les charmes & les plaisirs un peu fréquens de ma très-digne mere, sans une

vieille tapiſſerie de Bergame qui ſervoit de mur de ſéparation. Une table, quelques bahus, quatre ou cinq chaiſes de paille, quelques uſtenſiles de cuiſine, formoient tout notre ménage.

Le matin je portois le dîner à ces *Meſſieurs* dans la retraite de Mars. Le ſoir ils s'aſſembloient à notre Hôtel pour y ſouper, & y coucher ſi bonheur ſembloit ; comme il n'y avoit qu'un lit, chacun ſe diſputoit l'avantage du choix ; ma prétendue mere en décidoit ; ce lit commun fut le lit nuptial qui ſans doute me tira du néant. Lequel étoit mon pere ; Lecteur, décidez de l'énigme. Moi, de peur de me tromper, je les appellois tous mon *Papa* ; le tems n'étoit point encore venu d'exercer ma diſcrétion, & de m'aprendre quel étoit cet homme ſi cher à la nature, dont l'ignorance a tant fait verſer de pleurs à nos Héroïnes. Je les chériſſois tous, & tous m'aimoient. Le mouchoir jetté de la part de ma mere, le reſte ſe retiroit au camp volant ou à l'Hôtel commun ; je veux dire, (permettez-moi encore cette expreſſion,) au Corps-de-Garde. Depuis que je ſuis Comteſſe, j'ai de la peine à prononcer ces gros vilains mots ; il me faut des périphraſes, c'eſt le ton du beau monde.

Ma mere, si elle l'est, encore une fois, s'appelloit *Margot*; mais elle étoit bien mieux connue sous celui de *Des Pelotons* qu'elle se donnoit, de façon que née pour les *de*, *du*, *des*, elle se fit appeller *Margot des Pelotons*, ou *Madame des Pelotons*. La critique est une bête feroce qui dévore la pauvre humanité, & sur-tout celle de notre espéce : que fait au Public le nom de *Margot des Pelotons*, ou celui de *Geneviéve Desmarais* ? Mais enfin, quand je m'écrierai contre la malignité du siécle, il ne changera pas de conduite. On voulut sçavoir par la suite ce que signifioit ce nom : les uns remontant à son origine, en trouvoient l'anagramme dans son métier de ravaudeuse, & les autres plus méchans qui ne l'avoient point connue dans le tems de sa brillante jeunesse, l'attribuoient à deux pendans épais qui s'avançoient au-dessous du col, en forme de montagnes si opaques, qu'elle ne pouvoit rien appercevoir de près, qu'en dérangeant cette masse énorme, qui servoit d'armes parlantes pour la justification de son surnom. Ce n'est pas que dans ce tems elle n'eût pu à sa toilette étendre cette molle épaisseur, & par ce moyen en diminuer l'énormité; mais ce

n'eſt pas le goût du ſexe : il fallut donc s'y conformer & retenir un nom qu'elle ne pouvoit plus aimer. Quoi qu'il en ſoit, je m'écarte de mon ſujet, & je reviens à dire, que du tems après qu'elle eût déclaré ſon mariage, au nom d'Ulm.... que portoit celui que j'ai toujours cru mon pere, originaire d'Ecoſſe, ma mere y ajouta le titre de Comte : ce fut pour-lors que ma mere changea ſon premier ſurnom de *Madame des Pelotons*, en celui de Madame d'Ulm.... qui fut du tems après ſurmonté du titre de Comteſſe. Son Mari étoit Ecoſſois, diſoit-elle, & d'une illuſtre Famille, que des circonſtances avoient obligé de quitter ſa Patrie, & réduit à être ſimple Soldat aux Gardes, dont les hauts faits lui avoient fait mériter d'être Sergent de Compagnie, & d'entrer par récompenſe aux Invalides, ſous le titre de Lieutenant: il avoit été enſuite en détachement au loin, d'où il ne revenoit que rarement faire ſa cour à ſa chere épouſe. Il fut donc aiſé à ma mere de faire paſſer le titre de *Comte* à ſon mari dans le Fauxbourg S. Germain, où nous ne connoiſſions perſonne, & où perſonne ne nous connoiſſoit, ſur-tout au train que nous prîmes dans cette contrée, ſi différente en mœurs de tout

le reſte de Paris. Je m'avance ſans doute un peu trop ici ; mais , que voulez-vous ? je ſuis , comme la plûpart des Auteurs Romaneſques , le feu d'une imagination , qui me ſera bien pardonnable , ſi on enviſage qu'un nom fameux eſt quelque choſe de précieux , à l'entrée d'une hiſtoire telle que la mienne.

En bonne Héroïne moderne , il faut peindre ma figure : cependant je ſuis honnête ; je commencerai par celle de ma trop heureuſe mere. Je la peins ici non telle qu'elle eſt à préſent , mais comme elle étoit au tems de ſa brillante jeuneſſe.

Je conviens que dans ce tems même dont je parle , ſa figure n'avoit rien ni de bien ordinaire , ni rien de bien extraordinaire. Je dis qu'elle étoit , car je ne ſçais ſi à l'heure que j'écris elle vit encore ; des circonſtances fâcheuſes , & dont je rendrai compte , nous ont tellement ſéparées , que depuis la mort de mon prétendu pere & de ſon époux prétendu , nous ne nous ſommes jamais revues. Apprenez , Auteurs , qu'il faut être exact quand on ſe fait imprimer.

Ma mere n'étoit ni grande , ni petite , aſſez bien priſe dans ſa moyenne taille , le tour du

viſage rond, un peu maſſif, un front aſſez ouvert, les yeux un peu petits, mais très-vifs, la bouche aſſez bien faite, la gorge aſſez belle, un peu trop épaiſſe, & trop haut montée; ce tout enſemble, ſans un blond un peu trop marqué, des taches de rouſſeur, & des marques trop multipliées de la petite vérole, formoit une femme qui paſſoit dans Claſſes ordinaires. En récompenſe elle avoit de l'eſprit, du manége, du jeu, de l'intrigue; s'énonçant avec facilité quelquefois avec graces, ſur-tout dans ces momens, où elle ſe reſſouvenoit de ſa qualité de Comteſſe; le regard impoſant, ſouvent altier, l'expreſſion domeſtique un peu trop à la grenadiere; celle du beau ton un peu eſtropiée; vive, emportée, quelquefois furieuſe, ſon ton de minauderie étoit ordinairement aigre-doux; l'aigre étoit du caractere, le doux étoit celui de compoſition. Que de femmes dans Paris peuvent encore ſervir de copies d'un ſi heureux original! Telle étoit cette femme dont ja me crois la fille: je ſerois bien ingrate de la répudier, elle à qui je dois mon éducation naturelle, le bonheur *de mon bien-être*, les principes *de mon être moral*, & *le façonnement de mon être phyſique*: elle ſur-tout qui a paſſé

trois ans dans une affreuſe captivité, pour prouver à ſes chaſtes rivales qu'elle étoit l'heureuſe mere d'une ſi digne fille.

Nos Auteurs Romaneſques peignent nos portraits à l'aventure ; ils prennent notre imagination pour l'eſprit, la volupté pour le cœur, le miſantrope nous occupe d'une fauſſe philoſophie, le bel eſprit nous ſurcharge de vernis & de coloris ; tous de concert nous défigurent ; pour moi qui n'emprunte le ſecours de perſonne, qui ne ſuis ni philoſophe, ni bel eſprit, mais femme auſſi naturelle que le pinceau du Mentor d'*Emile*, je vais me peindre avec ſes traits : *Nature, Nature, mere tendre & prévoyante, c'eſt à toi que j'adreſſe mes vœux ; j'ai encenſé tes Autels depuis que j'ai connu le ſentiment du ton phyſique* ; ſeconde donc ici mes louables intentions ; conduis mon pinceau ; c'eſt de moi, comme de ton chef-d'œuvre, que je vais parler. Voici d'abord ma figure.

Je ſuis d'une taille moyenne, blonde ſans être fade, l'œil aſſez bien ouvert, le nez bien tiré, la bouche un peu grande : en revanche les dents du plus bel émail du monde. Une femme doit tirer parti de tout, ou elle n'eſt point femme : le front élevé, le bas du viſage

tirant un peu en pointe ; cet autre défaut eſt réparé par l'embonpoint ; une gorge bien placée, & qui ſemble ſans ceſſe renaitre, la jambe parfaite ; je ne brille pas par le bras ni la main, toutes les proportions en ſont un peu trop étendues ; le coude ſur-tout un peu pointu : un Robin cependant en a ſouvent admiré la belle tournure ſans me rendre plus vaine ; ce n'eſt point non plus en connoiſſances de cette eſpéce, que brille cette Gente amoureuſe ; n'en parlons point mal cependant, car ces ſortes de Claſſes galantes, ainſi que celle des Petits Collets, nous ſont d'une grande reſſource ; j'en ai éprouvé l'avantage. J'avoue avoir peu d'eſprit ; en récompenſe, j'ai l'imagination fort vive ; mon caractere eſt enjoué ſans folies, la voix belle, chantant même avec graces, le ton de la converſation naturel & aſſez doux, le commerce aiſé ; cependant quelquefois rétif ; nullement *maniérée*, encore moins intriguante, aimant paſſionnément, & aſſez conſtante pour une femme de mon état ; de la décence ſans pruderie, n'aimant du plaiſir que la volupté ; franche, naïve, & trop ſouvent ſincere. Me voilà telle que je me connois.

Un jeune & bel eſprit de nos voiſins les

Militaires, qui avoit la mémoire ornée apparemment, me donna le nom de *Junon*; c'étoit déja tirer mon horoſcope, & entendre fineſſe ſur l'incertitude de ma mere; ſans doute qu'il prévoyoit que je devois former des Héros dans l'art de la galanterie: les Dieux ſont nos maîtres en tout genre; ſi je n'ai point formé des Héros, au moins pluſieurs ont-ils encenſé les Autels de la jeune Junon.

Quelle fut mon éducation; c'eſt encore un autre myſtere; Critiques, ne vous allarmez point avant le tems; je ne puis parler de moi que depuis que j'ai eu aſſez de raiſon pour me connoître, & aſſez de mémoire pour m'en ſouvenir: au-delà, tout eſt myſtere pour moi.

A l'âge de ſix ans, dont je commence à dater les époques de ma carriere, j'étois déja utile à ma très-digne mere; elle m'avoit déja appris à tenir l'aiguille; je ſçavois lire, & ce que vous auriez peine à croire, enfant de l'incrédulité, je ſçavois mon catéchiſme par cœur. Mon Parrein, ce jeune homme qui m'avoit ſur-nommée *Junon*, m'apprenoit le chiffre, l'addition, la multiplication, la ſouſtraction, & à écrire; de façon qu'à huit ans au plus, j'étois en état d'en donner des leçons.

J'étois

J'étois déja à cet âge, fille de grande espérance ; mes Mentors formoient déja sur moi les partis les plus avantageux.

Si j'avois tant de facilité à retenir ce qui pouvoit m'être utile, j'en avois encore davantage à retenir l'idiôme des conversations familieres de nos Hôtes, & les exemples de ma très-digne mere : je sçavois cet alphabet par cœur, & j'en épellois les lettres à merveille ; aucun terme de ce langage ne m'échappoit ; on trouvoit même des graces toutes particulieres dans ma façon d'articuler : il sembloit à la façon de rire des uns & aux embrassemens des autres, que je serois en état de former un Dictionaire de cette langue, lorsque j'aurois par la suite appris la science d'en développer l'énergie. Eh ! mon cher Lecteur, n'est-ce que dans des cercles pareils qu'on donne de semblables éducations à notre sexe ? & pour être un peut moins à découvert, n'en sont-elles pas souvent plus dangereuses ? J'ai vu de ces gens qui nous injurient tant, mériter à plus juste titre nos blâmes & nos mépris.

Cependant je me plaisoit infiniment davantage au cerdeau que tenoit ma mere, qu'à rester sur une chaise toute la journée, l'aiguille

à la main, destinée à racommoder la culotte de l'un & les guêtres de l'autre. J'aimois à courir & à me dissiper. Je trouvois donc ces deux avantages à me mêler de la cuisine : c'étoit moi qui portois le dîner à mes tendres *Papas*, c'étoit ainsi que je les nommois pour-lors, pendant que ma mere les traitoit de *Messieurs*. En entrant dans le Champ de Mars, toute la compagnie se réjouissoit; tous à l'envi chantoient des hymnes en l'honneur de la petite Déesse, & chacun se rendoit compte de l'augmentation de ses charmes naissans; je n'y étois pas insensible; cet éloge vaut bien le conseil d'un miroir. Sans façon on appelloit les choses par leur nom; & ce que je n'entendois pas, au moindre signe de curiosité, j'étois sure d'être bientôt instruite. L'un me faisoit danser; l'autre me prenoit sur ses genoux; un troisiéme m'embrassoit : enfin tous à l'envi me donnoient des marques de leur empressement à servir à mon éducation. Dès que j'en étois sortie, c'en étoit fait jusqu'au soir, car ma très-digne mere me retenoit à ses côtés, & il m'étoit défendu de visiter ces *Messieurs*, pour-lors je reprenois l'aiguille, & j'attendois le souper avec impatience.

C'étoit bien autre chose, quand à la fin de la journée, sur-tout l'hiver, chacun de nos *Messieurs* se rendoit à l'Hôtel garni de ma mere; c'est-à-dire, quand chacun se rendoit dans la vaste chambre dont je vous ai fait plus haut la véritable peinture. La Compagnie assemblée prenoit place autour d'une vieille table, & là assise sur des chaises, ou de vieux bahus quand les chaises manquoient, elle se disposoit à manger une copieuse soupe aux choux, après laquelle se servoit un plat de légumes, carottes, navets ou féves, suivant la saison. A côté étoit une grosse cruche remplie de vin du cabaret du coin, aux frais de la Garde amoureuse, qui donnoit lieu aux entretiens de l'amour. La Suite domestique de ce petit Dieu, par-tout ailleurs artistement composée, étoit parmi eux dans son plus parfait naturel : les intrigues, les mystères y étoient inconnus, & ce certain je ne sçais quoi, dont on ne peut définir la nature, dans ces cercles de bel esprit n'affectoit jamais; on étoit sûr d'aimer & d'être aimé; plaire & se le dire n'étoit que l'affaire du même instant. Ce jeu (eh! dans ce tems aurois-je présumé qu'il pût y en avoir d'autre) ne me parloit point encore: chacun d'eux dans

ce tems se disputoit l'honneur de me mettre au lit, quand chacun s'étoit disputé l'honneur de la préférence du lit de ma très-digne mere. Si j'ignorois dans ce tems la nature d'un tel commerce, j'appris bientôt l'avantage qu'il nous procuroit.

Le souper étoit donc le terme de mes instructions; mes leçons rouloient toujours sur la pure nature, & le tems du lit étoit le tems de mes comparaisons: l'homme naturel y étoit à découvert. Mon Philosophe de Genève a échappé à cette école; elle lui étoit cependant plus intéressante qu'à moi-même. De mon grabat j'entendois les colloques d'une conversation naïve, & en détournant mon mur de tapisserie, mon lit étant sans rideaux, j'aurois pu sans l'aide du Philosophe, m'instruire des paralleles d'une sage nature que ce Philosophe ordonne à la jeunesse de bien cultiver. Cependant mon esprit seul profitoit, car je m'endormois avec facilité, & je m'éveillois sans inquiétude. Je ne vous parparlerai point des parties de guinguette, & de tous ces autres plaisirs qui entroient nécessairement dans notre genre de vivre. Cependant ces jours-là étoient pour moi & pour ma mere des leçons de morale: eût-on pu se l'imaginer?

Un Soldat d'une autre Compagnie fort éloignée des nôtres, venoit les Dimanches & les Fêtes nous enlever à nos plaisirs de la semaine, & aucun des nôtres n'osoit nous aborder. A peine cet homme étoit-il arrivé, qu'il nous menoit à la Grand'Messe, & nous n'allions à la guinguette qu'après Vêpres & le Catéchisme. Que ne parûtes-vous plutôt, cher Gouverneur d'Emile, vous auriez retranché ce chapitre de mon éducation ! Quel service vous m'eussiez rendu ! C'étoit ce même homme qui me faisoit respecter mes leçons, & qui me punissoit ou me récompensoit, suivant que je le méritois. Ma mere étoit auprès de lui plus sage & plus réservée ; moi-même, je ne sçais par quel pressentiment, je me trouvois plus à mon aise auprès de lui, & que je goûtois avec plus de plaisir ses sages remontrances que les folies de nos Hebdomadaires. Cet homme n'avoit rien de gai dans la physionomie ni dans l'esprit ; mais je lui découvrois un certain bon sens, que je ne trouvois point ailleurs : il m'aimoit, je l'aimois, je le caressois, & je l'appellois avec plaisir mon *Papa : ah ! Nature, que tu es prévoyante !* Mon cher J.... J.... un bel exemple pour prouver votre thése, mais malheureusement pour votre

ſyſtême, cet homme n'étoit pas plus mon pere, que *Margot des Pelotons* étoit ma mere : la preuve ſe trouve détaillée dans mes mémoires ; mais enfin je m'attachai à lui comme à mon pere, ainſi que je m'étois attachée à ma chere *Margot des Pelotons*, que je croyois ma mere, & conſéquemment je m'attachai à l'un & à l'autre, comme à deux époux, dont le Ciel avoit béni l'union légitime, par le don de *moi*, qui étois leur fille, & leur fille unique.

Cet époux de ma très-digne mere, cet Auteur prétendu de mon exiſtence, cet homme enfin, tel qu'il ſoit, étoit un grand homme, âgé de quarante ans, ſec, have, bon ſoldat, intelligent dans ſon état, & qui avoit la confiance de ſes Officiers. Comme il parloit notre langue même dans une énergie ſupérieure, il n'avoit garde de nous reprendre ſur cet article : je m'appercevois bien que notre compagnie ne le ſuivoit pas : j'en demandai un jour la raiſon à ma mere : elle me répondit que c'étoit un ancien ami de ſa famille, qui avoit le droit de lui en impoſer, & qu'il falloit que je le reſpecte, mais que je fuſſe aſſez diſcrette pour ne lui rien dire de ce qui ſe paſſoit en ſon abſence. Je pouvois bien pour-lors avoir huit ans, & je

commençois à ſentir le poids de la diſcrétion : c'eſt un fardeau auſſi lourd pour une jeune fille, que la ſûreté de ſon innocence : j'étois fille, c'eſt tout dire. Cette confidence de ma mere, réveilla ma curioſité endormie ; pourquoi veut-on faire un myſtere de ce qui ſe paſſe entre nous ? pourquoi la compagnie s'abſente-t-elle dans ces jours où mon Papa arrive ? pourquoi lui ſeul eſt-il préféré ? pourquoi enfin ma mere eſt-elle ſi ſoumiſe devant lui, & ſi impérieuſe à côté des autres, me diſois-je en moi-même ? Pourquoi celui-ci partage-t-il ſon lit en maître, & que c'eſt elle qui accorde cette faveur aux autres ? pourquoi enfin celui-ci nous moraliſe-t-il, & que les autres ſemblent être faits pour nous donner du plaiſir ? Je n'oſois d'un côté faire part de mes difficultés à perſonne, encore moins à ma mere : je n'entendois rien aux rigueurs d'un mariage, encore moins à l'uſage d'une Hymenée : cependant je m'appercevois que ce tout enſemble, ne pouvoit faire que beaucoup de plaiſir : moi-même je commencois à en reſſentir les atteintes ; déja je me plaiſois à me voir careſſée, à careſſer même, ſur-tout mon jeune Perrain, qui me couchoit ordinairement. L'imagination fatiguée à force d'examiner, d'entendre, de

rêver, & de réfléchir, je fis part de mes inquiétudes au jeune Soldat, & je lui en demandai l'explication : celui-ci qui m'aimoit déja, me dit que j'étois trop petite fille pout m'instruire là-dessus ; qu'il falloit *attendre l'heure de la nature, & ne la jamais prévenir ;* mais que quand ce moment feroit arrivé, *il étoit contre l'ordre de la nature de vouloir combattre son penchant ;* que c'étoit ainsi que ma mere en usoit ; mais qu'il falloit à cet égard être discrette sur les autres, comme sur soi-même ; que cette discrétion étoit le plus grand des plaisirs. Retenez bien, ma petite *Junon*, me disoit-il en m'embrassant, retenez bien que c'est *la nature qu'il faut toujours consulter.* En vérité, le sage Génevois ne pouvoit mieux s'exprimer : j'avois donc un bon Mentor dans mon jeune Soldat ; il ne veut point, ce Philosophe, ainsi que ma mere, faire de moi ni une Citoyenne, ni une Marchande, ni une femme attachée à des devoirs civils, ni une mere sensible à ses enfans, ni attachée à son état ; mais une fille, une femme naturelle ; *tel est l'ordre de la nature, & il n'y en a point d'autres.*

Dans ces momens d'entretiens, quel plaisir n'éprouvois-je pas pour-l'ors dans les bras de

mon jeune Amant ! il traitoit ſa paſſion pour moi en fille de mon âge : ſans doute qu'il peſtoit contre la nature, de ne pas avancer à ſon gré les termés de ſon empire ; mais enfin, ces prémices de la nature ne demeurerent point infructueuſes.

Je ne ſçais par quelle fatalité toute notre compagnie vint tout d'un coup à ceſſer, & que ma mere fut obligée de quitter & ſon Hôtel garni, & ſon commerce, & ſon induſtrie.

Je vis un jour toute la bande joyeuſe accourir en foule, & ſe précipiter entre les bras de ma mere, pour lui faire compliment du nouveau grade dont mon Papa *ſérieux*, (c'eſt ainſi que j'appellois notre Soldat moraliſant,) étoit chargé : en effet, il venoit d'être fait Sergent de la Compagnie de *** dans laquelle il avoit toujours ſervi. On implora la protection de ma mere, & tous d'un ton civil auquel je n'étois pas accoutumée, me vinrent reſpectueuſement embraſſer ; mon jeune Soldat pleuroit dans mes bras : je vous aime, ma chere Junon, me diſoit-il, il faut donc nous quitter ! Ne m'oubliez pas, je vous prie, & comptez ſur ma tendre reconnoiſſance. Eh ! pourquoi donc,

lui dis-je d'un ton animé ? C'eſt, me répondit-il, que votre Papa eſt Sergent de ſa Compagnie, & qu'il ne convient point à ſa femme & à ſa fille de tenir la même conduite avec nous. Hé bien, lui repartis-je, quand cela ſeroit; cela empêche-t-il de nous voir ? Non, me dit-il; mais vous ſçavez que quand il vient ici, nous nous retirons toujours; & ſi jamais vous changez de demeure & d'état, il ne me ſera plus permis de vous voir. D'accord, lui dis-je; mais je deviendrai grande, & nous pourrons nous voir. Cela eſt bien dit, ma chere Junon, m'interrompit-il à ſon tour; mais quand vous ſerez grande, vous m'aurez déja oublié. Non, non, lui dis-je avec vivacité, je vous aime déja trop pour vous oublier. Vous jugez bien que je ne lui ai pas tenu parole : cependant je l'ai toujours eu gravé dans mon eſprit; & à préſent même je me ſens des mouvemens de tendreſſe qui m'emportent vers lui, ou plutôt vers ſon ombre; car il fut tué à la bataillee de *** dans la guerre de 17... qui ſurvint quelque tems après que nous eumes changé de logement & de condition.

Le moment tant déſiré de ma mere arriva enfin : me voilà, diſoit-elle, Sergente de Compagnie aux Gardes; premier degré d'honneur

& qui nous conduira plus loin. Ma mere avoit cela de bon, de commun même avec notre ſexe, & de favorable à notre éducation; c'étoit de ne tenir qu'aux choſes préſentes, & de changer ſuivant les circonſtances. La nature de ſon cœur la portoit toujours à ce qu'il y avoit de plus élevé; & pour ſatisfaire ſon ambition, & ſans doute celle à laquelle elle vouloit me faire parvenir, elle auroit ſacrifié ſes plus chers Galans, perſuadée, diſoit-elle, qu'on en trouve toujours dans toutes ſortes d'étages. Madame des Pelotons ravie de pouſſer elle-même ſes aventures; prenoit toujours le prétexte du *bien-être* de ſa chere fille *Junon*. Que de Prudes, qui ſous le manteau de l'éducation de leurs filles, ſe livrent à tous les plaiſirs qu'elles n'oſeroient ſe procurer perſonnellement!

Enfin arrive le lendemain des complimens faits à ma mere, M. d'Ul.... qui vint annoncer à ſa femme ſon changement d'état & de condition. Il l'embraſſa avec cette froideur de caractere que vous lui connoiſſez; & me prenant entre ſes bras, il me déclara qu'il étoit mon pere, & que je lui ſerois toujours chere. Je ne doutois plus pour-lors que j'avois pere & mere; mais enfin quand je l'aurois ignoré, je n'en

aurois pas eu le moindre chagrin : la nature est la mere commune de tous les hommes : Minerve naquit du cerveau de Jupirer, Mars du sein de la Terre, Vénus de l'écume de la Mer, & Junon je ne sçais d'où : ces Déesses se sont-elles lamentées de ne connoître ni pere ni mere ? Les gens extraordinaires doivent être flattés d'une naissance qui n'est pas commune. D'ailleurs, est-ce la faute des enfans s'ils ne naissent pas au sein des formalités ? Est-ce souvent la faute des peres & meres ? Depuis quand ignore-t'on les effets de la fatalié des ascendans, des astres dominans dont nos cercles encensent les autels ? Laissons nous autres enfans cette stupide délicatesse de vouloir devoir notre origine plutôt à un contrat en forme, qu'à l'amour & à la tendresse. N'est-il pas vrai, mon cher Mentor, cher Amant de la vertueuse Julie, que ces maximes sont prises du sein de la Philosophie la plus naturelle.

Quoi qu'il en soit, je sçais que j'ai pere & mere ; on vient de me l'annoncer ; mon bonheur de ce côté n'a plus de réserve ; j'embrasse mes chers pere & mere, & je vis soumise à leurs loix. Que mon papa étoit beau ce jour-là ! je ne pouvois cesser de le regarder & de me faire un

plaiſir de voir un habit à galons d'argent, une veſte de ſatin, un chapeau bien bordé, un beau bas de ſoie, un ſoulier eſcarpin, la belle boucle de diamans, & une belle cocarde de de rubans de ſoie. Je ne diſtinguois point encore le grade qui lui donnoit droit à tant de reliefs; mais je m'appercevois à mon petit cœur d'une ſupériorité que mon papa avoit acquiſe, à l'air martial qui ſe découvroit en lui, au ton de maître avec le quel il impoſoit à ceux que la veille il traitoit en camarades, & ſur-tout au reſpect, au chapeau toujours bas, avec leſquels ſes anciens camarades lui parloient. Je commençai dès-lors à diſtinguer dans mon ame ce premier ſentiment de grandeur & de nobleſſe qui devoient s'étendre & ſe perfectionner dans la ſuite.

Si je m'écarte, mon cher Lecteur, c'eſt pour joindre à ce récit des faits la deſcription de mon cœur; il faut que tout marche d'un pas égal & ſur la même ligne. Je reviens à mon pere.

Sitôt que ces premiers éblouiſſemens furent diſſipés, mon pere adreſſant la parole à ma mere, lui dit: Madame, remarquez que ce nom ſi obſcur & ſi vulgaire de *ma femme*, de *mon mari*, de *ma fille*, ſont indignes des dégrés

de la fortune. Que de Madames sur ce même ton, qui méprisent dans nous cet air du beau monde, & qui sont moins destinées que nous à le porter! Madame, lui dit mon pere, il n'est plus question de votre état, & il faut le quitter; il faut faire honneur à la dignité à laquelle je suis élevé? dignité que je ne dois qu'à ma valeur & à mon mérite. Je vous préviens, pour remplir dignement tous vos devoirs, qu'il ne faut de familiarité avec ces anciens camarades qui se trouvent actuellement soumis à mes ordres; qu'il faut les traiter avec bonté, & toujours avec dignité: il faut aussi corriger vos façons & vos expressions; que rien de trivial même ne sorte de votre bouche; treve pour toujours à ces yeux grenadiers, à ce ton savoyard, à ces grossieretés soldatesques, & sur-tout à ces sentimens auxquels votre état sembloit vous imposer la loi: il faut plus, Madame, il faut donner de nouvelles instructions à notre chere fille; il faut la rendre telle que je ne puisse rougir d'être son pere. Je crois que vous ne lui avez donné que de bons exemples; à cet égard je ne crois point devoir vous exhorter à tenir une autre conduite que celle que vous avez tenue jusques ici. Je crois que vous avez quelques petits

fonds ; c'eſt à préſent le tems de les mettre à profit. J'ai épargné tant que j'ai pu, & je vais jouir des fruits de mes épargnes.

Déterminez-vous, Madame, à quitter cette chambre. Je viens de louer un très-bel appartement, au troiſiéme étage, dans la rue de la Mortellerie, qui eſt compoſé de deux chambres & d'un petit cabinet. Je l'ai fait tapiſſer, l'une de la plus belle Bergame que j'aie trouvée chez les Fripiers du Fauxbourg Saint Antoine : c'eſt dans cette chambre que vous nous ferez la cuiſine. Il faut pendant quelque tems nous paſſer de domeſtique. Faites en ſorte que l'on ne vous découvre jamais dans cet équipage de cuiſiniere. J'ai eu ſoin d'en cacher ſous la tapiſſerie tout l'attirail. L'autre eſt meublée de ces jolies tapiſſeries de la Porte ; ce ſera là notre ſalle de compagnie ; & le cabinet attenant, que j'appellerai *mon Cabinet*, ſera la chambre de ma petite Junon, votre toilette & notre garderobe.

De payer le quartier de cette chambre, & nous ſommes les maîtres d'en ſortir : cependant je ſouhaiterois que vous vous habillez différemment, vous & votre fille, afin que nos nouveaux voiſins ne ſoient point témoins

de l'affreux accoûtrement dans lequel vous êtes à préſent.

Quant aux Compagnies que vous y verrez, comme elles ſeront d'un étage ſupérieur, il faudra auſſi les recevoir & les viſiter avec ce ton de ſupériorité qui donne au premier coup d'œil un vernis de la bonne éducation. Imaginez-vous que vous verrez de grands airs dans ces Marchandes de grains & de Poiſſon qui ſont logées dans cette rue; que vous aurez des converſations d'un ſtyle élégant de la part de ces femmes de Procureurs à la Ville, qui réſident toutes au même endroit. C'eſt chez un homme de ce dernier état que j'ai loué. Il ne faut plus parler de parties de guinguette, mais de ces repas que l'on fait venir chez le Traiteur. Nous ne ſerons pas loin de la Clef d'argent, où on eſt bien traité à vingt-cinq ſols par tête. Ne parlez plus de jouer à la boule, de l'As qui court, & à tous ces jeux qui ne ſe jouent que dans les maiſons obſcures; mais au bon-homme, au liard la fiche. Vous aurez l'habit de taffetas en été, le damas en hiver; ſur-tout ſoyez bien chauſſée, & que vos bas ne tombent pas ſur vos talons: enfin, que tout, dans l'air, le maintien, le diſcours ſe

reſſente

reſſente du nom que je porte, des ſentimens qui me préoccupent, & de la dignité où je ſuis parvenu. En cet endroit mon pere ſe tut, & ma mere reprit la parole.

Soyez perſuadé, *Monſieur*, que je ſçais trop tout ce que je dois à un nom comme le vôtre & à la place que vous occupez, pour m'égarer dans le nouveau monde où vous allez me placer : ſoyez ſûr que rien de mes anciennes habitudes ne vous donnera occaſion de rougir : peut-être un jour coopérerai-je à votre gloire, en récompenſe de celle dont vous m'honorez aujourd'hui. Ma mere ne parloit point encore ce langage dans une ſi grande pureté; j'aide à la lettre. Ajoutez à ce noble diſcours de ma mere, un maintien grave, un air à ravir, des yeux qui ſe rouloient avec gravité, une gorge qui s'enfloit, & des geſtes dont la rudeſſe s'eſt applanie par la ſuite. Tant mieux, *Madame*, lui répliqua mon pere. Puis ſe tournant de mon côté, il me dit : Eh bien ! ma fille, ſeras-tu contente de ton nouvel état ? Je ne répondois rien, parce que je n'entendois rien à tout ce langage : cependant j'appercevois qu'il étoit plus dans mon caractere, que celui que je devois quitter ; ma petite vanité com-

prenoit plus aisément que mon esprit, & déja affectant de me copier sur l'extérieur de ma mere, j'atteignois avec facilité le ridicule de ses contorsions. Mais il en est de ce changement, comme d'apprendre à danser : il faut se roidir, & faire plier son corps avec empire dans les commencemens ; l'habitude seule donne la facilité & fait évanouir la rudesse des premieres leçons ; de façon qu'au lieu de répondre à mon papa, je l'embrassai avec transport : mais je l'appellois *papa.* Défaites-vous de ce mot *papa,* me dit *Madame*, aussi bien que celui de *ma mere.* Laissez ces mots, petite étourdie, à ces petites gens que nous avons vus jusques ici, & souvenez-vous que *Monsieur* est Sergent de Compagnie aux Gardes. Pendant cette petite & critique instruction, qui ne quadroit guére au compliment qu'elle venoit de faire à *Monsieur* son mari, *Monsieur* mon pere nous quitta, en recommadant à *Madame* sa femme d'aller faire les emplettes qu'il lui avoit recommandées, & de nous tenir prêtes pour le Lundi suivant, pour prendre possession de notre appartement. Nous étions au Mardi : *Madame* ma mere n'avoit pas trop de tems pour faire ses emplettes, & pour se faire

habiller. Cependant voyant *Monſieur* ſorti, pour ne revenir que le Lundi ſuivant, elle ne ſe diſpoſa à ces emplettes que pour le lendemain matin.

J'oublie, je penſe, à vous informer que dès ce même jour la boutique & la cuiſine furent vendues, & que *Madame* ma mere ſe trouva ſans occupation & libre dans ſes réflexions.

La premiere qu'elle fit, & qui étoit pour elle la plus importante, conſiſtoit à ſçavoir comment elle feroit ſes emplettes. *Monſieur* ſon mari ne lui avoit point laiſſé d'argent, & elle ne vouloit pas toucher à ſon fonds : cette eſpece d'avarice a toujours été un fonds de caractere chez elle le moins inconſtant ; elle pouvoit faire ſes emplettes du produit de la vente de ſon négoce & de ſon induſtrie ; elle avoit de l'argent, & beaucoup. J'ignorois même comment elle pouvoit tant en avoir retiré d'un commerce auſſi mince : je ne connoiſſois point les reſſources de ſon induſtrie ; j'en fus informée le même jour.

Auſſi-tôt décidée ſur le parti qu'elle avoit à prendre, elle m'appella. *Mademoiſelle*, me dit-elle, prenez vos ſouliers ; j'ai jetté vos ſabots au feu, & allez de ma part prier M. *Jolicœur* de

me venir parler. Ce M. *Jolicœur* étoit un de nos amis de la Garnison, qui passoit pour avoir de l'argent, mais qui, apparemment taché du même défaut d'avarice, que possédoit éminemment *Madame* ma mere, n'avoit jamais eu l'honneur de participer à ses faveurs; elle espéroit, à cause de la nouvelle dignité que possédoit son mari, avoit part à sa bourse, en même-tems qu'elle lui feroit part des bonnes graces qu'elle lui avoit toujours refusées. M. *Jolicœur* conservoit ses fonds pour parvenir, & il avoit raison. A peine eus-je abordé M. *Jolicœur*, après une double révérence, que le Corps-de-garde avoit reçue chapeau bas, que je lui dis l'objet de ma commission. M. *Jolicœur* fit sa toilette devant moi, pendant laquelle je cherchois des yeux *Monsieur* mon parrein; mais il n'étoit point de guérite cette semaine; de façon que ne l'appercevant point, je m'en retournai auprès de *Madame* ma mere, lui dire que M. *Jolicœur* étoit sur mes pas.

A peine M. *Jolicœur* fût-il assis auprès de ma mere, qu'elle lui parla ainsi.... Mais le voyant chapeau bas par respect, elle le pria de le remettre, & lui dit, qu'elle avoit tou-

jours ſçu le diſtinguer de ſes autres camarades, & qu'elle étoit pénétrée d'eſtime à ſon égard. Vous m'avez aimée, frippon, je m'en ſuis apperçue : vous m'avez cru indifférente à votre égard, il s'en falloit de beaucoup. Des raiſons, dont je n'ai pu vous rendre compte, m'ont empêché de ſuivre les mouvemens de mon cœur. Les choſes ſont changées ; me voilà débarraſſée de tout ce qui me lioit à vos camarades Je veux, entre nous ſoit dit, laiſſer agir mon cœur en toute liberté : je vous ai déja donné des preuves de mon ſincere attachement, en parlant ce matin de vous à M. d'*Ul*.... qui me quitte dans l'inſtant. Je lui ai vanté vos bonnes qualités, votre diſcrétion, votre bonne conduite ; il vous connoît, & m'a promis, à ma conſidération, de vous rendre tous les ſervices qui dépendront de lui. *Jolicœur* ſavouroit avec délices ce préambule ſi railleur ; puis prenant la parole avec enthouſiaſme ; ah ! *Madame*, que j'ai de graces à vous rendre ! j'ai toujours penſé que vous me mépriſiez, puiſque vous aviez ſoin d'éloigner de vous le plus ſincere de vos adorateurs. Il y a long-tems que je ſuis prévenu à votre égard de la plus vive des

passions. Mon silence a égalé mon respect, mais ma passion n'en a jamais été ni moins vive, ni moins ardente; & sur le champ sautant au cou de ma très-digne mere, il commençoit déja à s'émanciper. Alte-là, lui dit ma mere; comme vous y allez, M. *Jolicœur*! le tems de mes amours est passé, & si jamais je vous accordois des faveurs que je vous ai toujours refusées, ce seroit en considération des services que M. d'*Ul*.... vous rendroit; lesquels vous rendant mon égal, me donneroient lieu de vous sacrifier mes complaisances. Ah! *Madame*, repliqua le passionné *Jolicœur*, que je serois heureux, si je pouvois espérer ce privilége! Il me seroit un sûr garant de mon élévation; & je donnerois bien vingt-cinq louis, qui est le seul bien que je possede, & que j'ai toujours mis en réserve pour mériter vos bontés; puis se reprenant avec une sorte de réflexion, à travers laquelle il considéroit sa future élévation dans les bras de *Madame*, ma mere, il lui dit: mais, *Madame*, puis-je mieux employer cette somme qu'en vous la déposant? Vous avez besoin d'argent, & sûrement le changement qui va arriver chez vous exige des dépenses. Je la conservois cette somme, pour le

premier qui me tireroit de la ſoldateſque, & m'éleveroit aux grades : je ſçais de quel poids eſt la conſidération de M. d'*Ul.....* & celui des repréſentations que vous lui ferez en ma faveur. Ainſi, *Madame*, acceptez, je vous prie, cette ſomme ; c'eſt le plus grand plaiſir que vous me puiſſiez faire.

Madame ma mere écoutoit avidement ces diſcours, & croyant avoir réuſſi dans ſon projet, elle ne penſoit plus qu'à l'enflammer davantage. Ne parlons point d'argent, mon cher *Jolicœur*, lui dit-elle. Fi ! cela me fait mal au cœur : quelle baſſeſſe ſeroit-ce à une femme de mon état actuel de vendre ſes ſervices à l'homme le plus aimable, pour lequel je voudrois ſacrifier tout ce qui me ſeroit le plus cher ! Non, mon cher ami, conſervez votre argent ; je ne vous en aurai pas moins d'obligation, & même je ne vous en aimerai pas moins, ajouta-t-elle, en lui paſſant la main ſous le menton : cependant je ſçais que M. d'*Ul....* a beſoin d'argent ; qu'il a trop de vanité pour en demander ; que d'ailleurs il n'aime pas à emprunter....... Qu'à cela ne tienne, interrompit *Jolicœur* : ce n'eſt pas à lui que je donne cet argent, c'eſt à vous ;

c'eſt à ma protectrice : ce n'eſt point un emprunt : je ſerois fâché que vous me le rendiez ; je vous le donne en pur don. Eh ! peut-on avec ſi peu témoigner ſa reconnoiſſance, pour tant de bontés dont vous m'honorez ? La converſation amoureuſe en reſta là. Ma mere qui brûloit de tenir une ſi forte ſomme, ne tendoit qu'à le rendre plus aveugle, en le rendant plus amoureux. Pour mieux réuſſir, & avec l'apparence d'une ſincérité plus déſintéreſſée, elle lui dit : Il faut, mon cher *Jolicœur*, que je ſorte pour aller finir les emplettes que M. d'*Ul*.... m'a recommandées ; je vous attends ce ſoir à ſouper. Ce fut ainſi que cet imbécille & mon induſtrieuſe mere ſe ſéparerent.

Nous ſortimes, en effet, ma mere & moi, dans le cours de la journée, & nous fimes quelques emplettes. A huit ou neuf ans que je pouvois avoir pour-lors, je réfléchiſſois avec certaine maturité, & je comprenois aiſément de la converſation à laquelle j'étois préſente, que le fonds le plus conſidérable de l'induſtrie de ma mere étoit appuyé ſur le partage de ſon cœur, & la vente de ſes faveurs. Quant à moi, j'étois fort aiſe de notre changement : nous

ſerons meublés ſans qu'il nous en coûte, me diſois-je en moi-même; moi-même je ſerai ſuperbe par la ſeule induſtrie de ma mere: ceci m'annonce d'heureux commencemens.

L'heure du rendez-vous arrive? *Jolicœur* ne ſe fait point attendre; il s'étoit mis à ſa toilette, les mouſtaches bien relevées, une chemiſe blanche, des bas ſans défaut *de continuité;* en un mot, en *Mars* qui vient faire ſa Cour à ſa chere *Vénus.* Ma mere de ſon côté s'étoit parée des habits des Dimanches, & dans un état à donner dans l'œil de ſon nouveau Proſélite.

Jolicœur arrive, ſalue reſpectueuſement ma mere, me fait auſſi une profonde révérence. Il embraſſe ma mere, qui lui ſaute au cou; revient à moi, me cajolle; toutes les phyſionomies ſont riantes: ma mere reprend ſa premiere gaieté, & le même ton de ſes converſations amoureuſes. J'entends ce langage, & je ſuis au fait. C'eſt en votre conſidération, dit ma mere à *Jolicœur*, que je reprends avec vous mes façons ordinaires: c'eſt un tête à tête, mais n'en augurez rien de contraire à cette vertu, dont je me ſuis impoſé la loi depuis les changements de mon état; c'eſt pour vous rendre plus libre vous-même, & vous donner lieu de m'ex-

primer, ſans façon, toute l'amitié dont vous m'avez ce matin ménagé l'expreſſion.

Madame ! lui dit *Jolicœur*..... Ah ! ſi *Madame !* .... dit ma mere : *Madame !* .... ne ſied que dans le Public ; je ſuis votre amie, & je veux vous en donner des preuves. A ce mot, mon Galant ne put y tenir ; il fouille dans ſa poche, & remet entre les mains de ma mere les vingt-cinq louis qui étoient tous les fonds de ſes réſerves : acceptez-les, ma chere *Margot*, puiſque vous ſouhaitez que je me ſerve d'un nom ſi flatteur à mon amour ; cette ſomme eſt à vous. J'ai fait, à ce ſujet, toutes mes réflexions ; mais, enfin, vous avez beſoin, & je ne peux trouver d'occaſion qui me flatte davantage, puiſque je trouve en vous, & un cœur prévenu en ma faveur, & une protectrice décidée. Ma mere fit des façons, devint ſérieuſe, reprit le haut ton, pour ſuſpendre ſes remerciemens : mais elle accepta, ſous le beau prétexte d'inſtances trop réitérées de ſon tendre *Jolicœur*. Elle ne garda pas ce tréſor ſur elle, elle l'alla enfermer avec ſes autres eſpeces, & revint joindre ſon Amant prodigue : ce ne fut plus pour-lors que proteſtations d'amour de la part de *Jolicœur*. Ma mere ſe décide, ſe mit à ſon aiſe, donna des preuves

d'attachement à *Jolicœur*, en attendant la résolution que décideroit l'Amour ; enfin, je vis renaître dans ce moment les plaisirs qui nous avoient échappés depuis quelques jours.

On se met à table, on y mange, on y boit, on se divertit, on folâtre ; on se met en état de liberté, on en profite. Je suis présente ; je ris de ces folies : j'y prends part par ma naïveté ; que dis-je ? j'en augmente la durée ; j'en perpétue les mouvemens. Ma mere m'embrasse ; on parle de mes progrès futurs ; que dis-je ? on m'explique ce que j'ignorois : ma mémoire m'est fidelle, & dès ce moment je sentis que mon parrein me manquoit.

Enfin, l'heure de se coucher arrive : nos deux Amans se mettent au lit ; je me jette dans le mien ; j'ai l'oreille alerte ; j'entends tout, & mon cœur suit tous leurs mouvemens ; mais, Nature, Nature ! tu me jettes dans les bras du sommeil : bientôt ils s'endorment eux-mêmes ; le cœur n'est pas toujours d'accord avec les sens.

Le lendemain *Jolicœur* étoit deja sorti, quand je m'éveillai ; je me leve, & demande à ma ma mere où il étoit. Il est sorti, me dit-elle, & est allé *à l'ordre :* je vais me lever, habille-toi, *Mademoiselle*, afin que nous sortions pour

aller acheter ce que mon mari m'a ordonné. Comme j'étois intéressée à toute cette emplette, je fus bientôt prête ; & comme cette acquisition devoit se faire sur les fonds de notre Amoureux, ma mere fit des emplettes en plus grand nombre qu'on ne lui en avoit demandé ; voyez que tout sert en ménage.

Nous nous dépêchames de nous faire faire une robe à chacune, parce que ma mere étoit impatiente de quitter la proximité de ses premiers Amans, & sut-tout *Jolicœur* qu'elle avoit déja oublié. Elle prit sur le champ deux Couturieres, à l'aide desquelles elle put le lendemain au soir aller visiter notre nouvelle demeure : c'étoit le Jeudi qu'elle avoit fixé pour le jour de sa visite ; mais la mienne n'étoit point faite, elle avoit renvoyé les Couturieres ; j'étois donc seule dans notre chambre, empressée à finir mon premier ajustement.

Je travaillois avec l'attention la plus sérieuse & la moins distraite, quand je vis entrer l'*Amour :* c'étoit le surnom que j'avois donné à à mon jeune Soldat, qui venoit me voir, & me dire adieu. Un frissonnement universel me surprit à sa vue : je l'aimois, vous l'ai-je déja dit ? Il s'apperçut du petit égarement de mes

ſens ; qu'avez-vous, ma belle *Junon*, me dit-il ? vous ſemblez me voir avec peine ; vous aurois-je offenſé, ou me mépriſeriez-vous déja ? Non, mon ami, lui dis-je, ni l'un, ni l'autre : mais je ne ſçais ce qui m'a cauſé un petit tremblement, qui m'a ſurpris en vous appercevant. L'*Amour*, ſans faire réflexion ſur ce que je diſois, ſauta à mon cou, m'embraſſa, mais m'embraſſa avec une telle vivacité, & une ſi forte tendreſſe, que je me ſentis émue juſqu'à me trouver mal. Mon Amant s'apperçut de ce contre-temps, ſans en être troublé. Je n'eus cependant beſoin ni d'eau forte, ni de ſel d'Angleterre, pour me remettre ; la Nature remédie elle-même aux maux dont elle eſt la cauſe. Mon Amant me prit entre ſes bras, & me jettant ſur mon lit, tenta de me faire revenir à force de careſſes : mais ne pouvant y réuſſir, il ſe troubla ; ſes pleurs inonderent mon viſage : il me remuoit de toutes les façons, ce qui m'incommodoit extrêmement. Je revins cependant à moi ; j'ouvris les yeux ; je le vis à mes genoux, tenant ma main collée ſur ſa bouche, & ſes regards fixés vers le Ciel, il lui adreſſoit des vœux en ma faveur.

A peine pus-je faire uſage de mes ſens,

que je retirai ma main avec précipitation, & l'apoſtrophai, en lui diſant, que faites-vous donc, mon parrein? J'étois ſi joyeuſe en l'état d'où vous me tirez, que vous me faites un grand tort; puis je me mis à rire comme une folle. Celui-ci interdi ne ſçavoit que penſer; qu'avez-vous donc, me dit-il d'un ton de voix animé? vous étiez expirante entre mes bras, je n'attendois plus du ſecours que du Ciel, & vous m'injuriez?

Je ſentis pour-lors que je m'étois trouvée mal; je repris mon bon ſens: je le remerciai de ſes ſoins, & lui dis: Je me croyois dans cet inſtant dans un lieu enchanté, ou tout au moins, ainſi que je l'ai lu depuis, dans ce voluptueux Paradis d'*Eden*, où nous autres Femmes, transformées en Souris, nous jouiſſions en paix de la volupté des Dieux. Cet inſtant fut trop court à ma ſatisfaction; mais tréve aux réflexions: enfin, revenue entierement à moi, je voulus me relever pour me mettre à mon ouvrage; l'*Amour* ne le voulut pas, de peur que je ne retombaſſe dans l'état d'où il venoit de me tirer, état qui l'avoit fort effrayé. Je reſtai donc ſur mon lit à cauſer avec lui, tant qu'il reſta à côté de

moi, occupé à me careſſer & à revenir de ſon effroi.

Je ne vous découvrirai point toutes les inſtructions dont il me donna les prémices : j'étois curieuſe ; c'eſt le premier avant-coureur de l'Amour dans le cœur d'une jeune fille, qui n'eſt propre qu'à s'amuſer à des jeux d'enfant. Je goûtai à merveille toutes les leçons de mon Mentor : je les ai trouvé heureuſement retracées dans un ſtyle plus délicat, mais moins intelligible dans le Mentor de Genève : tous les reſſorts de ma curioſité s'éleverent, & je connus dès ce moment le Temple de l'Amour, & les propriétés du ſacrifice. Le tems de mes ſages inſtructions finit à mon grand regret ; c'eſt la vérité : mais, enfin, il falloit céder quelque choſe à ma vanité, & reprendre la ſuite de mes ouvrages. L'*Amour* me leva, & me remit à ma table, où, après avoir cauſé un inſtant, & s'être remis de part & d'autre, il retourna à ſon camp volant, bien content du ſecours qu'il m'avoit donné. Vous voulez donc bien, me dit-il avant de me quitter, charmante *Junon*, que je profite du peu de tems que vous ſerez ici pour vous venir voir ? Je le voudrois de tout mon cœur, repris-je ſur le champ ; mais ma

mere ne sortira pas toujours. Prenez garde qu'elle ne me voye seule avec vous ; car elle m'a défendu de vous voir depuis que mon pere est Sergent de Compagnie. Je m'en doutois bien, me répliqua l'*Amour*, que vous auriez cette défense : mais vous sçavez que vous m'avez promis dernierement, que quand vous seriez grande vous me procureriez les momens de vous voir. Me tiendrez - vous la parole que vous m'avez donnée de ne me pas oublier ? Non, non, lui dis-je, je ne vous oublierai point ; mais, où serez-vous, afin que je puisse vous faire dire quand je serai seule, en cas que ma mere sorte sans me mener avec elle ; Vous venez de me dire que j'étois déja grande ; pas assez, à la vérité, pour m'aimer encore plus : mais, enfin, je grandirai davantage ; profitons du temps où je suis, & aimez-moi bien. L'*Amour* me dit qu'il ne quitteroit point ses camarades ? qu'il se tiendroit à la porte ; que dès que ma mere sortiroit seule, je n'aurois qu'à mettre quelque chose sur la fenêtre, & que des qu'il l'appercevroit, il accoureroit dans mes bras. Je lui sçais un gré infini de ces précautions ; elles ne furent pas inutiles.

Une

Une heure après le départ de mon Amant, ou plutôt de mon tendre Mentor, de mon Philoſophe naturel (car il n'avoit auprès de moi juſques ici que ce titre), arrive ma mere : changeons de langage, & diſons *Madame d'Ul*.......... Je tremblai à ſon abord qui ſe montoit ſur la gravité, qu'elle ne vînt examiner le peu d'avancement de mon ouvrage ; mais qu'elle étoit éloignée d'y penſer ! Elle m'aborda avec une joie inconcevable qui ſe faiſoit jour à travers de ce ſérieux à reſſorts ; & me dit : Ah ! ma chere fille ! ma chere *Junon !* que tu ſeras enchantée ! Mais, que dis-je ? ſe reprenant, *Mademoiſelle*, car je me trompe toujours, que nous ſerons ſuperbement meublées ! Nos chambres ſont pleines de miroirs ! on ſe voit de tous côtés ! M. d'*Ul*...... a fait tous ſes efforts pour nous ſurprendre agréablement, il n'a que trop bieu réuſſi ; j'en ſuis dans une joie inexprimable. Je m'en appercevois bien ; elle n'avoit que faire de ces exclamations pour me le perſuader. A ſes yeux roulans, à ſon ſein flottant, à ſes geſtes ridicules, je voyois toute la gaité que procure la vanité. Allons, *Mademoiſelle*, dépêchez-vous ; j'ai donné ordre pour y être reçue Samedi au ſoir. Enſuite jettant des yeux de colere ſur ſa

chambre ; fi ! quel appartement ai-je là ! Je ne ſçais comment je pourrai me réſoudre à coucher dans ce lit, à reſter dans cette chambre, où mes yeux ne voyent que des haillons & des *ſouillonages !* Ah ! ma chere fille ! ſi tu avois vu nos chambres, tu n'aurois jamais voulu en ſortir. Ce récit me fit ouvrir de grands yeux, & pour le moins auſſi vains que ceux de M. d'*Ul*..... Je déteſtois notre demeure, & j'oubliois l'*Amour*. Allons, *Madame*, lui dis-je, je vais m'efforcer de finir ma robe, & demain matin je pourrai la mettre. Tant mieux ! *Mademoiſelle*, tant mieux !

Voici, dit ma mere, l'ordre de mes arrangemens. Nous avons Jeudi & Vendredi pour déménager. Notre déménagement ne ſera pas long ; car demain matin je vais vendre ces bois de lit, ces bahus, & nous n'aurons plus à tranſporter que les lits, notre baterie de cuiſine, nos hardes, que dis-je ; nos habits, & tout ce qui nous eſt utile ; ce que je ferai le lendemain. Je compte, quand cela ſera prêt, faire un tour à notre nouvelle maiſon ; car je ne ſçais pas ſi je pourrai être un jour ſans m'empêcher de la voir.

Ce n'eſt pas tout, continua encore Madame d'*Ul*...... avec la même rapidité. M. d'*Ul*.... ne nous a pas trompé, en m'annonçant les compagnies que nous aurions à voir. Tiens, ma chere fille ! (voici du naturel, car ſon air de grandeur ſe démentoit ſouvent), écoute ! nous ſommes logés dans la maiſon d'un Procureur à la Ville ; ce ſont ces gens-là qui ſont bons à voir, au lieu de ces *Eſtafiés*, que nous avons connus juſques ici. J'ai ſonné à la porte de ſon antichambre. Un Laquais m'a demandé fort poliment ce que je demandois, & quel étoit mon nom, pour m'annoncer à ſon Maître ? J'ai pris mon air de fierté, & j'ai dit que je m'appellois *Madame d'Ul*...... A ce nom, on ouvre deux grands battans ; je vois M. le Procureur ayant un bonnet de velours en tête, une robe de chambre de damas ſur ſon corps, qui m'aborde avec un air charmant. Soyez la bienvenue, me dit-il, *Madame* ; c'eſt vous qui occuperez l'appartement que M. d'*Ul*...... meuble : c'eſt moi qui ſuis le propriétaire de cette maiſon ; je ſuis charmé d'avoir trouvé d'auſſi bons locataires, qui me procureront une compagnie aimable & précieuſe, avec leſquels, ma fem-

me & moi, nous pouvons nous lier d'amuſemens. Ma cuiſine & mes Clercs ſont au rez de chauſſée. J'occupe le premier : c'eſt un Marchand de grains qui occupe le ſecond ; mais entre nous, cette companie ne vous va point, ni à moi non plus ; ce ſont des gens riches & avares au dernier point, nous ne les voyons que rarement. Ainſi, *Madame*, ſur le compte que je vous rends, vous verrez à vous déterminer ; & de ſuite me prenant la main, il m'a conduit dans notre appartement, où étoient encore les Ouvriers. Après avoir donné mes ordres, je me ſuis mis à cauſer avec mon Procureur, grand babillard par état & par inclination. Dans le diſcours qu'il m'a tenu, il m'a appris que ſa femme étoit fort âgée, qu'il l'avoit priſe à cauſe de la fortune qu'elle lui avoit apportée ; qu'elle étoit Veuve de ſon prédéceſſeur, dont lui-même avoit été le Clerc ; qu'elle étoit d'une avarice ſordide, & que lui-même étoit obligé de lui rendre compte pour avoir la paix ; qu'il étoit bien las d'une pareille gêne, & qu'il étoit charmé de m'avoir pour diſſiper ſes ennuis. Si tu avoit vu, ma chere *Junon*, comme il équarquilloit ſes petits yeux, comme il faiſoit aller

ſes mains, on l'eût pris pour un homme fou de moi. Je ne faiſois pas ſemblant de m'appercevoir de ſes œillades : je le laiſſois dire ; je feignois d'examiner mon appartement, pour voir où aboutiroit tout ce pompeux galimathias d'un Robin ſubalterne qui vouloit faire l'amour. Enfin, que te dirai-je ? ſa harangue finit, & me tendant la main, nous deſcendîmes juſqu'à ſon appartement, où il m'a fallu entrer & cauſer de nouveau avec lui : il a ranimé ſa premiere converſation, à laquelle je me ſuis laiſſée aller pour le ſonder de mon mieux. Vous voyez mon état, *Madame*, me dit-il ! & combien je dois ſoupirer après une aimable Dame que je vois ici pour la premiere foi logée dans ma maiſon ; car ſi vous ſçaviez, ma chere *Madame*, combien les femmes de dehors nous vendent cherement leurs faveurs, c'eſt pitié ! Je ne peut ſouffrir coucher avec ma femme ; elle n'aime que ſon argent : je n'ai donc d'autres reſſources que de viſiter les belles de Paris : dans mon quartier il n'y en a aucune ; il faut que j'aille à l'Opera, & là, ma chere *Madame*, ſans y compter les riſques que l'on y court, il faut encore y joindre de groſſes ſommes d'argent, au lieu que

si dans ma maison j'avois un amusement de cœur, il me feroit plaisir, & j'en serois quitte à bon compte. Mon Procureur se tait enfin, & je reprends la parole : *Monsieur*, lui ai-je dit, votre état me fais peine ; vous êtes jeune, fort & vigoureux ; vous êtes aimable : je suis surprise comment vous n'ayez pas encore rencontré un amour de cœur. *Madame*, interrompit-il avec une vivacité surprenante, cette victoire vous étoit réservée ; peut-être suis-je téméraire, mais vous m'avez inspiré tant de confiance, que je ne peux me refuser à vous rendre ma Confidente. Je vous remercie, *Monsieur*, l'ai-je interrompu pour parler à mon tour, de votre confidence ; mais vous êtes-vous apperçu que vous nous traitez trop mal, nous autres femmes, pour vous donner lieu que j'approuve votre amour de cœur ? vous nous faites passer pour des intéressées : nous le sommes, à la vérité, mais c'est du cœur d'un galant homme ; il est bien vrai que nous avons mille besoins, que nos maris, & sur-tout des Militaires, ne peuvent nous accorder. Ainsi donc, si jamais j'étois d'humeur à vous servir au besoin, croyez-vous que je serois assez vaine pour ne point exiger de vous un retour, dont

le prix ſeroit toujours inférieur à l'amour que je vous porterois ? Notre intérêt eſt donc un intérêt juſte, un intérêt qui eſt même dicté par l'amour. Ainſi, *Monſieur*, ſi jamais vous jettiez les yeux ſur moi, & que je voulus bien, par l'attrait inſurmontable du cœur des femmes, condeſcendre à vous aimer, préparez-vous à me rendre de votre côté tous les ſervices qui dépendroient de vous, ſans gêner votre maiſon, & ſans donner lieu aux plaintes de Madame votre épouſe : mais à propos, *Monſieur*, il ſeroit convenable que j'euſſe l'honneur de la prévenir...... Elle eſt ſortie, m'a dit ce galant Procureur, elle eſt allé faire quelques emplettes. En ce cas, *Monſieur*, je vous prie de vous charger de lui faire bien mes complimens ; je compte avoir l'honneur de vous voir demain au ſoir ; je vais même parler à M. d'*Ul*...... pour qu'il trouve bon que je me rende ici tout-à-fait Samedi. En diſant ces mots, j'ai pris congé de M. *Ruinard*, tel eſt le nom de notre propriétaire, & m'en ſuis venue vîte répandre auprès de toi ma joie & ma ſatisfaction.

De tout ce verbiage de ma mere, je ne fis attention qu'à deux choſes. La premiere répon-

doit à ma vanité, qui étoit ſatisfaite de notre nouvelle décoration : celle-ci me flattoit ſans difficulté. La ſeconde, étoit l'eſprit d'avarice de ma mere, qui formoit des prétentions d'intérêt ſur le gage d'un cœur mille fois rendu & mille fois à rendre. Cette réflexion me fit dans ce tems une peine auſſi grande que celle que j'ai reſſentie, quand ma carriere fut ouverte. Le lendemain, j'avois une très-grande envie d'accompagner ma mere, mais j'en avois une plus grande d'achever ma robe, & tout ce qui étoit du reſſort de mon petit arrangement. Ma mere ſortit, fit venir des Fripiers, & l'argent qu'elle reçut de tout ce qu'elle vendit, ne montant pas plus haut qu'à une piſtole, elle m'en fit la généroſité, pour, de mon côté, acheter tout ce dont j'aurois beſoin pour me mettre en fille digne d'une telle mere. Je commençai pour-lors à ne plus trouver ſi ridicule la manœuvre intéreſſée de ma mere. L'eſpérance d'en profiter m'en enleva le diſgracieux : ſon amitié pour elle accrut d'une bonne moitié en ſus ; mais j'oubliois déja mon Amant. Entre les bras de la Vanité, l'Amour a peu de reſſources. Ma mere s'occupoit à faire ſes ballots, à tirer ſon linge & ſes hardes

d'une armoire, dont j'ai oublié plus haut de parer notre chambre. Enfin, en moins de quatre heures, tout fut prêt à partir : ma robe étoit faite ; ma mere me l'eſſaya, la trouva bien faite, & moi, à l'aide d'un petit miroit caſſé, je me trouvai aimable.

Ce fut pour-lors que je vis bien qu'il falloit à cette robe un accoutrement plus flatteur ; il me falloit un bonnet à la mode, des bas de ſoie, & des ſouliers brodés ; ce que j'avois même en réſerve les Dimanches & les Fêtes, étoit tout-à-fait ignoble. Je crus, avec mon argent, que je ſerois en état de ſatiſfaire à tout ; par malheur pour moi, je n'avois pas conſulté ma mere avant ſon départ ; ce fut alors que je me reſſouvins de mon Parrein. J'allai prendre un vieux bas de la garniſon que je mis ſur la fenêtre. Au ſignal, l'*Amour* monta, & entra dans ma chambre. Ah ! mon cher *Amour*, lui dis-je, après qu'il m'eut embraſſée, c'eſt à cette heure où j'ai beſoin de vous : regardez ma robe ; elle eſt *divine*. Tenez je vous prie, eſſayez-la-moi encore une fois. L'*Amour* ſe chargea avec plaiſir de cette toilette ; il me deshabille, ne me laiſſant que ma chemiſe, dont il parut fort

ſcandaliſé ; car elle étoit de pluſieurs piéces, encore ſe trouvoit-elle déchirée en pluſieurs endroits. Fi ! me dit-il, ma chere *Junon* ; qu'eſt-ce que cette chemiſe ? Il en faut une autre que celle-là ; il faut y ajouter des tours de mouſſeline brodée : il vous faut des bas de ſoie, des ſouliers, ou plutôt des mules brodées ; il vous faut un autre coëffure. Ma vanité un peu démontée, au réflexions de l'*Amour*, me précipitant la parole, il n'eſt pas queſtion de cela, lui dis-je, mettez-moi mon juppon & ma robe. Quand l'un & l'autre furent collés ſur moi, il m'embraſſa avec tranſport, & oubliant ma chemiſe & ma pauvre nudité, il s'écria que j'étois charmante.

Ma petite figure ſe radoucit, & le priant de m'ôter cet attirail, je voulus moi-même reprendre mes haillons ; il ne le voulut point permettre, en me diſant que ces hardes, qui m'appartenoient, lui êtoient plus précieuſes que la parure de la plus grande coquette. Par ce retour, il calma ma vanité choquée. A préſent, lui dis-je, aſſéyons-nous : dites-moi combien tout ce que vous venez de me dire de conforme à mon nouvel ajuſtement me coûtera ? J'ai de l'argent ; ma mere m'a donné

ce que vous voyez, en lui tirant mes finances de ma poche, qu'elle venoit de me donner : faites-moi le plaisir de m'aller acheter tout ce que vous me croyez convenir ; n'épargnez rien. L'*Amour* rit de mon ingénuité : il voyoit que je m'imaginois que cette somme pouvoit acheter l'Univers entier ; mais répondant à ma naïveté, il me dit : Soyez tranquille, mon petit cœur ; votre mere ne reviendra pas si-tôt : je vais de ce pas vous achetter tout ce qu'il vous faut, & à mon retour nous compterons ensemble. Allez donc vite, lui dis-je, & songez à m'acheter tout ce qu'il y a de plus beau. L'*Amour* sortit, & revint une heure après ; que cette heure étoit longue pour ma petite vanité ! L'*Amour* revient enfin ; je suis au comble de ma joie : il m'apporte pour coëffure un *cabriolet* charmant, un petit fichu de gaze, un petit collier de cailloux de Médoc, un petit mantelet de gaze, une paire de bas de soie, une petite paire de mules des plus jolies du monde, qui par hasard m'allerent à merveille, & une chemise fine avec ses ajustemens ; il n'oublia pas même une paire de mitaines de soie à jour, avec les brasselets à boucles de diamans pour les retenir au

bras : j'étois transportée de joie, à mesure qu'il me déployoit ses emplettes. Je sautai à son cou, & je me pâmois de plaisir. Ce fut pour-lors que brusquant le tems du retour de ma mere, je le priai de m'essayer toute cette toilette : il ne se le fit pas répéter deux fois : de sorte que, sans penser à autre chose qu'au plaisir de me voir parée, j'étois déja dans une parfaite nudité, que l'*Amour* ne cherchoit point à couvrir, lorsque m'appercevant enfin de mon état, je rougis ; je le regardai, & ma belle chemise fut passée. Alors d'ajustemens en ajustemens, me voilà parée : vous pensez bien que je n'oubliai rien. Je n'avois pas besoin des assurances qu'il me donnoit de mes charmes ; je les vis, je les apperçus pour la premiere fois dans tout leur lustre. Enfin tournée & retournée de toutes les façons, il fallut me deshabiller & rentrer encore une fois dans mon néant ; ce fut alors que je détestai mon misérable état, & que l'entretien de mon pere & l'esprit d'intérêt de ma mere me firent plaisir.

Quand nous eûmes fini ce divertissement, je lui donnai ma bourse. Tenez, prenez tout, dis-je à l'*Amour* ; je vous suis trop redevable

pour reſſerrer quelque choſe. Je m'imaginois que tout ce qu'il m'avoit appotté étoit bien cher; & d'un autre côté, je croyois ſatisfaire à tout, même au-delà, avec ma piſtolà : mais, mon cher *Amour* me refuſa, en me diſant qu'il étoit trop charmé d'avoir trouvé cette petite occaſion de me prouver ſa tendreſſe; qu'en qualité de parrein, il me devoit ma premiere robe, & en qualité de mon tendre Amant il me devoit tous ſes ſoins. Je fus pour-lors pénétrée de reconnoiſſance : cependant ſi j'étois inquiette de recevoir des préſens des mains de l'*Amour*, d'un autre côté, j'étois flattée de conſerver mon argent. Bref, je finis la conteſtation de mon cœur : je paſſai pardeſſus les formalités; j'acceptai le préſent, & je remis ma bourſe dans ma poche. Je fis peu après une réflexion fort intéreſſante & qui me jetta dans l'embarras, juſqu'aux expédiant que me donna mon parrein. Ma mere, lui dis-je, s'appercevra de toute cette beauté, & me voyant encore mon argent, elle ſe doutera bien que c'eſt un préſent, que lui répondrai-je cher *Amour*? Tout ſimplement, me dit-il; vous lui direz que je ſuis venu pour l'aſſurer de mes reſpects; & que comme parrein, je vous ai engagé à recevoir ce petit préſent; que d'ailleurs je ſuis aſſez riche

pous en faire de pareils,ayant une tante qui m'aime malgré la haine de mes pere & mere, haine qui m'a jetté dans les Gardes par déſeſpoir ; de ſorte que ceci ne me fait aucune peine, ni aucun dérangement ; que cela fût vrai ou faux, je ne m'en inquiétai point : ma trauquillité ſurvenue, la vanité reprit ſes droits.

Cependant il fallut nous ſéparer ; il étoit près de huit heures du ſoir ; ma mere pouvoit arriver à tout inſtant. L'*Amour* me quitte, mais non ſans des auſſurances d'un amour inviolable de ſa part & d'une reconnoiſſance éternelle de la mienne. Ma mere arrive enfin, encore plus ſatisfaite de ce voyage que du premier. Son mari, à qui elle avoit écrit ſes diſpoſitions, s'étoit trouvé à l'appartement à ſon arrivée. Elle monta donc de ſuite à ſa nouvelle demeure, & y trouva M. d'*Ul*....... ainſi que M. & Madame *Ruinard*. Cette rencontre fut le pemier début qu'elle m'annonça dès ſon entrée. Elle ne s'en tint pas là ; elle me raconta mot à mot tout ce qui s'y étoit paſſé. Pour abréger, voici ſuccinctement le réſumé du diſcours qu'elle me tint. M. d'*Ul*....... a été charmé de voir ma ſatisfaction & mon empreſſement à venir réſider dans ſon nouvel appartement ; que M. *Ruinard* l'a-

voit abordée avec un air de reſpect, & ſa femme avec un accueil charmant; qu'elle ne l'avoit point trouvée ſi décrépite qu'il la lui avoit repréſentée; qu'elle étoit fort enjouée, & qu'elle eſpéroit vivre avec elle malgré ſes défauts. Cette femme m'a fait mille excuſes de ne pouvoir reſter plus long-temps avec nous, parce qu'une de ſes voiſines venoit de l'envoyer chercher pour jouer un *Médiateur*. Le jeu, ainſi que je l'ai éprouvé depuis, étoit ſa paſſion favorite; je lui ai ſouhaité du bonheur, & lui ai fait mes proteſtations d'une union indiſſoluble.

Après le départ de l'antique Procureuſe, ma mere m'ajouta que ſon mari, après avoir fait avec elle leurs arrangemens, conſentoit à ce que nous vinſſions le lendemain nous y établir, & enſuite qu'il avoit pris congé d'elle & du Procureur. M. *Ruinard*, me dit-elle, eſt fou de ma figure, il m'aime à la fureur: dès l'inſtant qu'il s'eſt trouvé débarraſſé de ſa femme, & qu'il a vu mon mari parti, il s'eſt jetté à mon cou, en me diſant qu'il étoit enchanté des façons de ſa femme, à mon égard; qu'il ne l'avoit jamais vus ſi gaie, ni ſi ſatisfaite d'aucun Locataire, comme de nous; qu'elle aimoit les Militaires, que c'étoit ſa fureur, & qu'elle ne ſçait point

comment le Ciel l'a attachée à ces *vilains* Procureurs, qui ſont les plus mauſſades maris qui puiſſent ſe trouver. Enfin Madame d'*Ul*...... m'a-t-il dit en m'embraſſant de joie, faiſons un troc ; ma femme aimera M. d'*Ul*....... ils ſont fort bien enſemble, & je vous aimerai avec la plus vive paſſion. M. le Proucureur, lui ai-je répondu, vous ſçavez nos conditions ; mais avant que de les mettre en pratique, laiſſez-moi donc le tems de vous aimer. Comme tous nos appartemens ſont meublés, & que je pouvois en faire les honneurs, me trouvant laſſe d'être toujours ſur mes pieds, je l'ai prié de s'aſſeoir ſur un ſopha, qui eſt dans le Cabiner de M. d'*Ul*....... qui te ſert de chambre, qui me ſert de toilette & de garde-robe. C'eſt le plus jolis endroit de la Nature. Tu le verras, ma fille ; tu en ſeras enchantée ! M. le Procureur s'eſt aſſis à mes côtés, & preſſée par ſes inſtances & par l'ardeur de ſes feux, de me déclarer en ſa faveur, j'en ſuis reſtée avec lui à l'eſpoir de l'aimer : puis changeant de diſcours, je lui ai dit mon état, qui n'étoit pas opulent ; que d'ailleurs tout ceci avoit beaucoup coûté à mon mari ; que je n'avois ni commerce ni induſtrie ; que l'un & l'autre étoient indécens à une

femme

femme de Militaire ; qu'il étoit honteux à une femme de cœur d'être obligée de se passer de domestique, jusqu'à ce que mon mari eût réparé ces dépenses ; que j'étois la cause de ce qu'il avoit mis de nouveaux meubles : ceux que nous quittions étant très-anciens & très-vieux, mais qu'étant de la succession de nos peres & meres, nous nous en étions jusques ici accommodés ; que d'ailleurs j'avois une fille qui avoit bientôt dix ans, à laquelle il falloit commencer à penser. Ajoutez à cela un loyer plus considérable, des ajustemens nécessaires ici & inutiles dans la retraite que nous occupions. Voyez, *Monsieur*, lui ai-je dit le cœur serré & la douleur sur les levres, si dans une telle anxiété je puis penser aux folies de l'amour, à mon âge encore : elle n'avoit cependant pas plus de trente ans, fraîche & dans l'embonpoint.

A ce discours, j'ai vu mon Procureur pâlir, rêver ; il vouloit parler, il balbutioit. A ces traits, je m'apperçus que c'étoit lui-même qui étoit un avare, & non sa femme qui étoit une joueuse, & à laquelle, suivant la maxime des gens de son état, il refusoit ce qui lui étoit même du nécessaire. Cette remarque de ma mere ne lui fut pas inutile. Je vois, lui ai-je dit, en

l'envisageant avec un sourire malin, que mon état médiocre vous fait peine & fait taire l'Amour. Vous avez raison, *Monsieur*; la nécessité de soutenir une maison comme la nôtre, refroidiroit le plus amoureux. En disant cela, j'ai feint de me retirer, en lui ajoutant: *Monsieur*, il se fait tard; ma demeure est éloignée; peut-être vos affaires vous demandent-elles dans votre cabinet. Je ne veux point être la cause que votre politesse fasse souffrir vos intérêts. De grace, *Madame*, m'a dit mon Procureur, dont l'amour & l'avarice confondoient les idées; de grace, encore un instant; oui, je brûle pour vous de l'amour le plus violent: je ne sçais ce que je sacrifierois pour obtenir votre cœur; de grace, donnez-moi l'espoir de l'obtenir; je vais me mettre à vos genoux, & je ne les quitterai qu'après m'avoir promis que vous vous efforcerez de m'aimer. J'ai réfléchi à tout ce que vous m'avez dit, reprit-il; il est juste de vous dédommager de vos dépenses & de pourvoir à un état qui vous mette plus à votre aise. Je forme des projets, & j'espere que vous me sçaurez gré de ce que je médite en votre faveur: écoutez, votre loyer est de trois cents livres; le bail que j'ai passé avec votre mari est de neuf ans: eh

bien ! *Madame*, je vais vous en ſigner une décharge. Il me ſemble, *Madame*, que ce commencement de déſintéreſſement, de la part d'un Procureur ſur-tout, mérite quelques attentions. Quoi ! lui répartis-je, avec un rire moqueur, la femme d'un Militaire, la femme de M. d'*Ul*....... ne vaut que trois cents livres par an ! ſans amour-propre, je me priſe infiniment au-deſſus ; allez, mon cher Procureur, en lui paſſant la main ſous le menton, hauſſez le prix, & ſongez que ſi je ſuis d'humeur à vous favoriſer, mon cœur vous reſtituera toujours au double, l'intérêt que vous pourrez lui fixer, à quelque titre que vous mettiez vos eſpeces adieu, mon cher propriétaire. En vain a-t-il voulu me retenir ; il y étoit trop tard ; j'ai ſorti, & me voilà.

La morale doit ſuivre de près de tels dialogues ; auſſi ma mere en finiſſant, ajouta-t-elle : Voilà, *Mademoiſelle*, comme il faut s'y prendre avec les hommes : tu es jolie ! tu ſçais plaire ! tu n'as d'autre induſtrie pour te ſoutenir avec honneur que celle de ta mere ! Quand la carriere te ſera ouverte, ſuis mes conſeils, & je te ferai la plus grande Dame de Paris.

Je l'avouerai, à mon âge je réfléchiſſois ; je

penſois, non aux *Aſtres*, non au *Soleil*, non aux *Planettes*, non aux *reſeaux dorés de l'Aurore*, comme nous le preſcrit notre nouveau Philoſophe, mais aux ſentimens de mon cœur, & aux ſages mouvemens de la nature. J'eus horreur de ce honteux libertinage de ma mere, que les inſtructions de mon parrein m'avoient développé, & encore plus au honteux trafic des charmes de Madame d'*Ul*....... Enfin, je gémiſſois de la baſſeſſe ignominieuſe que j'appercevois dans toute ſa conduite : je voulois bien aimer ; en vain me ſerois-je oppoſée aux ſecrets mouvemens de mon cœur, qui m'entraînoient à aimer, mais je ne voulois devoir l'amour qu'à l'amour même. Ce ſentiment eſt celui de la nature ; auſſi puis-je dire que je ne me ſuis volontairement attachée qu'au cœur qui me rendoit le réciproque, & ſans ma malheureuſe mere, je n'aurois jamais donné dans les cruels écarts auxquels j'ai été forcée.

Il eſt vrai, & ce que je vais dire eſt le fruit de mes expériences ; il faut néceſſairement qu'il en coûte à un hommee qui s'attache à une femme dont les galanteries commencent à percer. Je dis & j'avance avec confiance, que de toutes les femmes auxquelles un galant

homme s'attache, il n'y en a point qui lui coûte moins qu'une femme de notre état, qui joint aux ſentimens du cœur, la tendreſſe de l'amour. J'avoue que de telles femmes de mon état ſont rares ; mais j'avoue auſſi que la folie des hommes eſt la ſource de la cupidité de ces ſortes de femmes. Une femme ſe livre d'abord ſans intérêt à l'amour d'un homme ; l'homme honnête lui plaît, & ſans le malheur des concurrens qui ſe ſuccedent les uns aux autres, l'or à la main, l'homme honnête lui auroit ſuffi. Je tremble à vous repréſenter la dépenſe qu'occaſionnent ces femmes que nous appellons ſages, vertueuſes même, parce qu'elles n'ont jamais joint l'expérience de l'amour, avec les ſentimens dont ſouvent & trop ſouvent elles ſont tyranniſées ; elles nous mépriſent ces femmes, & ſont les premieres à nous jetter la pierre ; mais, en vérité, n'aurions-nous pas, nous autres, plus de raiſon de leur renvoyer ce mépris, nous qui ſouvent gémiſſons d'un état, dont en ſecret elles ſont elles-mêmes trop flattées ? Pour prouver ce que je dis, regardons leur extérieur : même art dans les ajuſtement, même déſir de plaire ; l'œil fixe, & le regard attentif ; ces minauderies affectées ;

ces rendez-vous multipliés, ſous le prétexte d'amuſemens ; ces parties de plaiſirs, de promenades, de ſpectacles ; enfin, que vous diraije ? cette cruelle ambition d'être examinées, d'être préférées même. Que faiſons-nous de plus ? Quelle diſparité dans notre conduite ! Je reviens à ma thèſe, qui eſt de faire voir que de telles femmes ſont capables de ruiner un homme, qui a le malheur de s'attacher à elles. Le mari ne ſupplée point aux dépenſes fixées à une femme ; ſon fonds annuel eſt borné à un jeu médiocre, à des ajuſtemens d'état & de condition ; mais qui paye leurs parties de plaiſir ? qui leur donne lieu de jouer gros jeu ? qui perd à ces parties ? ce n'eſt ſûrement pas elles. Sous ce prétexte du jeu, j'ai ruiné un Robin qui n'a eu aucune part à mes faveurs : ces préſens d'étrennes, du jour de la fête ! ſi la femme aimée a pluſieurs ſurnoms, chaque Saint exige un préſent ! ces détours adroits pour ſe ſatisfaire ſur un collier, ſur une robe, ſur des coëffures à la mode, & qui coûtent tant dans leurs commencemens ! ces petites dettes, artiſtement exagérées ! ce fonds de mélancolie qui afflige un Amant ! ces reproches adroits ! ces vapeurs qui s'appaiſent avec l'or !

enfin, ces fêtes, ces promenades ; tout cela tombe ſur le corps d'un malheureux adorateur de charmes, que ſouvent il ſuppoſe ! Nous ſommes, au contraire, ruinées, nous autres, ſi nous aimons ſincerement, pendant que le profit ſeul reſte à ces femmes dont je parle, parce qu'elles n'aiment point : nous autres femmes, nous avons deux rivales qui ne ſe détruiront jamais ; les femmes, dont je parle, c'eſt une ſecrette envie qui les dévore ; elles s'imaginent que nous leur enlevons le droit de leurs conquêtes, & les dévotes ; quant à celles-là, c'eſt un fonds inépuiſable de critique qui les tourmente : elles médiſent de nous, & calomnient les autres Mais quant aux femmes ſages & vraiment vertueuſes, c'eſt un état que je reſpecte du plus intime de mon cœur : elles gémiſſent de notre état ; hélas ! nous en gémiſſons continuellement ; mais leurs gémiſſemens ſont accompagnés de reſſources : j'en connois, que ne les ai-je connues au commencement de mon exiſtence ! qui en ont pris ſoin, & qui n'ont point trouvé de plus grande gloire pour la vertu, que de tendre la main à nous autres, pauvres infortunées, que le goût du plaiſir, que la contrainte d'une mere

malheureuſe, avoient jettées dans cet affreux libertinage des paſſions de la pure nature, & qui avoient, ſans le ſçavoir, pris pour régle conſtante de leur conduite, que c'eſt *réſiſter à l'ordre de Dieu, que de réſiſter à l'ordre d'une nature, qu'il ne faut jamais, à la vérité, prévenir, mais qu'il eſt indécent de voloir combattre.*

Mon Dieu! cher Lecteur, que je me ſuis écartée! aidez-moi à revenir à mon ſujet! J'y ſuis. Je gémiſſois pour-lors, comme je vous l'ai dit, ſur les idées effrayantes que m'avoit inſpiré le diſcours de ma mere : je ſortis bientôt de ces penſées morales, appercevant ma mere, qui, en finiſſant ſon éloquent diſcours, jettoit les yeux ſur les piéces du triomphe de ma vanité, éparſes ſur mon lit & ſur ma table : qu'eſt-ce que ceci, *Mademoiſelle*, me dit Madame d'*Ul.....*? Quelle magnificence! tu as donc déja dépenſé ton argent? & comment as-tu fait en ſi peu de tems? Ce que je t'ai donné n'a pas été ſuffiſant pour tout ce que je vois; puis tenant cet enſemble piéce par piéce, elle ſe récrioit ſur chacune d'elle. Je ne lui fis aucun myſtere, & lui dis que ce tout étoit un préſent de mon parrein, qui m'étoit venu voir &

m'avoit donné tout ce qu'elle voyoit. Tu as donc conſervé ton argent ? Oui , *Madame* , lui répondis-je. Tant mieux ! tant mieux ! ma fille , voilà comme il faut en uſer : ne va pas t'amuſer , quand tu ſeras grande , à ces gens qui font les langoureux ; c'eſt à un Amant bien riche qu'il faut s'abandonner. Retiens bien ce conſeil , ma fille : ne donne jamais ton cœur ? qu'il ſoit toujours libre ! ce n'eſt pas ſans deſſein que je te fais ma confidente. Ecoute-moi bien , & fais ton profit de ma conduite : tu n'as rien à eſpérer que ſur le fonds de mon induſtrie , en attendant que je te puiſſe aſſocier à mon commerce. En vérité , je tremblois d'effroi : je rougis même de me trouver expoſée aux leçons d'une mere ſi indigne de l'être ; leçons ſi contraires à cette façon de penſer que j'ai toujours conſervée , & dont je n'appercevois encore que de foibles prémices. Hélas ! grand Dieu , quels exemples d'une pareille conduite , & d'un ſemblable caractere , n'ai-je pas eu lieu de voir pendant le cours de ma carriere , & de mon propre libertinage , qui m'ont déchiré le cœur ? Que de meres ai-je vu ſous le voile de la pruderie qu'avoit tiſſu le débris des attraits de la Jeuneſſe ; atten-

dre avec impatience la maturité des graces naiſſantes de leurs filles , & même en prévenir le tems en faveur d'une augmentation de fonds , qu'avoit devancé leur propre induſtrie ! que de meres , dans le commerce de la vie , vendent l'honneur de leurs filles , & immolent cette vertu naiſſante qui auroit porté d'heureux fruits ! que de filles , qui ſous une autre diſcipline , auroient fait honneur à la Société , & détruit le malheureux préjugé que les hommes ont pris de nos caractéres ! Je l'avouerai , qu'on me permette cette légiſlation ; je crois que pour couper court au libertinage de Paris , qui infecte même les Provinces , il ſeroit indiſpenſable de punir les peres & meres , plutôt que les filles ; ce ſeroit le vrai moyen , & le ſeul même qui pût arrêter la progreſſion d'un tel débordement : c'eſt nous autres femmes qui devons être conſultées à cet égard , plutôt que des hommes ſages , & qui ſont , quoiqu'heureuſement , ſans expérience ? ce ſeroit contre ces hommes miſérables , crapuleux ; enfin , ces hommes bas & mépriſable , qui diſſipent leurs richeſſes à l'acquiſition de l'innocence , contre leſquels il faudroit ſévir avec la derniere rigueur. Hé ! ce ſont juſtement & à ces meres

indignes, & à ces hommes barbares que l'on proſtitue l'encens, & la ſévérité n'eſt que pour une malheureuſe victime, ſouvent contrainte malgré elle à ſuivre les pas de l'avarice d'une mere & la brutalité des hommes !

Pardonnez-moi, cher Lecteur, j'ai lu un Auteur Romaneſque propre à ennuyer conſidérablement, à raiſon des réflexions métaphyſiques, qui enjamboient ſur chaque phraſe hiſtorique : il a été applaudi ! pourquoi ne le ſerois-je pas également, puiſque mes réflexions ſont toutes du reſſort de la pure nature, & qu'elles ſuivent d'un pas égal l'hiſtoire de ma vie ? On doit me croire ; je ſuis ſincere, & la preuve que je donne de ma ſincérité n'eſt pas ſuſpecte.

Ma mere s'occupa enſuite de ſon déménagement pour le lendemain : en effet, dès ce jour M. d'*Ul*...... nous vint prendre dans un fiacre ; ma mere & moi étions habillé de façon à lui faire honneur : il fut enchanté de ma figure. Je lui plus ; je l'aimois. Nous deſcendons, nous roulons grand train, nous arrivons à notre Hôtel. Le Procureur qui nous attendoit, entendant arrêter un caroſſe, ſe douta que c'étoit ſes nouveaux hôtes : il deſcendit,

toujours en robe de chambre, mais au lieu du bonnet de velours, il avoit une perruque ronde toute neuve ; il s'étoit mis à sa toilette, & étoit le plus beau garçon du monde. Il présenta la main à Madame d'*Ul*...... ce fut la premiere fois que je lui vis faire avec élégance ces minauderies, qui étoient le sel de son amour postiche, ou plutôt qui étoient l'hameçon de l'imbécille Amant. M. d'*Ul*......me prit dans ses bras pour descendre ; nous montons au premier ; nous y rencontrons Madame *Ruinard*, qui embrassa ma mere, qui s'écrie ensuite sur ma jolie figure, m'embrasse & me caresse à mon tour. Ce fut ainsi que nous entrames chez elle. Quand nous nous fumes un peu reposées, (c'est le terme ordinaire du beau monde ; quand on descend de carosse, sur-tout d'un fiacre, on est, ou on doit être *excédé* de fatigue,) nous montons à notre appartement, qui se trouva prêt à nous recevoir ; car M. d'*Ul*...... avoit eu soin de faire ranger tout ce que ma mere avoit envoyé. La premiere chose qui me frappa, ce fut deux miroirs, l'un sur la cheminée, qui répondoit à un autre au-dessus d'une commode placée vis-à-vis, que nous nommions nos *glaces*. Je me vis à mon aise

dans ces glaces par devant & par derriere ; & ſans autre cérémonie, je me tournois & me retournois, de façon que Madame *Ruinard* s'en apperçut. Eh quoi ! ma fille, vous vous trouvez ici plus jolie que d'où vous ſortez, me dit Madame *Ruinard.* J'allois répondre avec précipitarion, quand ma mere ſe doutant que j'allois dire une vérité qui l'auroit deshonorée, me ferma la bouche, en répondant, que ce qui affectoit ſa fille étoit de ſe voir en même tems par devant & par derriere ; que leur ancienne chambre ne pouvoit ſouffrir ce vis-à-vis : cette réponſe fut acceptée pour bonne, & donna occaſion à la diſſertation des différentes façons d'ameublement que pouvoient ſouffrir les appartemens. Quand tous ces préambules ennuyans furent finis, M. & Madame *Ruinard* engagerent Monſieur, Madame & Mademoiſelle d'*Ul.....* à leur faire l'honneur de ſouper avec eux, attendu, diſoient-ils, que nos gens viendroient trop tard pour nous faire à ſouper ; je vis ma mere pâlir au mot de *gens*, dont elle n'entendoit que trop bien les termes, mais dont le défaut de gens aigriſſoit ſon amour-propre. M. d'*Ul.....* plus uni, ſouffrit de ſon côté, mais il eut aſſez

de force pour répliquer que leur gens ne conſiſtoient qu'en une ſervante que Madame d'*Ul...* avoit miſe dehors par mécontentement, & qu'il remplaceroit aujourd'hui ou demain par une qu'il avoit arrêtée & qui devoit arriver. On eſt ſi trompé, reprit ſur le champ Madame d'*Ul*...... dont la vanité étoit en une terrible allarme, avec ces ſortes d'animaux, qu'en vérité on aimeroit mieux s'en paſſer que d'en prendre; mais c'eſt un mal néceſſaire. Auſſitôt la converſation roula ſur les Cuiſinieres; les Servantes & les Laquais, de façon que ſans M. *Ruinard* on auroit paſſé la nuit ſur leurs chapitres: mais lui, interrompant le cliquetis de ces femmes, qui faiſoit main-baſſe ſur ces pauvres gens, dit à Madame *Ruinard*, vous oubliez qu'il eſt tems de nous faire ſouper, & qu'il eſt tems que nous deſcendions. Nous deſcendimes, en effet, à l'appartement de M. & Madame *Ruinard*, qui étoit très-illuminé & beau; M. d'*Ul*...... donnoit la main à Madame *Ruinard* avec laquelle il n'étoit déja point trop mal, & M. *Ruinard* donnoit la ſienne à Madame d'*Ul*...... avec laquelle il étoit en voie de convention. Je ſuivois par derriere, & je fermois la marche, occupée à

ſaiſir toutes les phyſionomies. On nous ſervit des féves & des œufs. J'aimois mieux cette cuiſine que la *Gargotte* de Madame d'*Ul*.... Les Convives mangerent à merveille, & ſurtout ma mere : on avoit beau lui dire qu'il y avoit du poiſſon qui alloit paroître, elle alloit toujours ſon train ; elle ne prenoit point garde que les Clercs & les gens de M. *Ruinard* n'avoient point d'autres reſſources que ces deux premiers mets. Enfin, on ſervit le poiſſon : Madame *Ruinard* nous vanta ſes ſoins, qui lui avoient donné le plus beau poiſſon du monde. Ce plat unique conſiſtoit en une matelotte priſe à la Croix d'argent, qui lui avoit coûté trente ſols. Vous ne croiriez pas, dit-elle, combien je me ſuis donné de peine pour aller ce matin chez les Marchandes de poiſſon, ſans avoir pu rien rencontrer qui fut préſentable, & qui ne fût d'un prix exceſſif ; ces Marchandes de poiſſon, continua la Dame *Ruinard*, ſont ſi fieres & ſi inſolentes, qu'elles ne céderoient point le pas à une femme de Procureur : elles s'enrichiſſent des vols qu'elles font ſur le Public ; en vérité, on devroit bien régler les états. Vous verrez ! vous verrez ! Madame d'*Ul*.... ! vous ! femme de Militaire, qui méritez des égards &

des considérations au-dessus de ceux qui nous sont dûs, comment ces femmes-là vous regarderont! Madame d'*Ul*......! prenez-le sur le haut ton, & ne vous laissez pas marcher sur le ventre! tout dépend des commencemens! ces femmes, encore une fois, sont brillantes à nos dépens, & nous éclaboussent fort souvent: cependant il faut les voir ces sortes de femmes; car nous en avons beaucoup dans ce quartier-ci: mais vous verrez, vous verrez combien je rabbaisse leur caquet..... M. d'*Ul*.... voulut faire finir cette ennuyante conversation, mais inutilement; on ne l'écoutoit point. M. *Ruinard* de son côté, qui n'étoit occupé que de plaire à Madame d'*Ul*...... & qui perdoit ses peines, attendu que cette même Dame, qui se trouvoit dans son centre, au milieu de ce rapport de médisance & de calomnie, n'avoit d'autre attention que celle d'écouter, de répondre & de manger. Les deux maris, voyant qu'ils ne pouvoient être écoutés, resterent donc dans le silence; ils crurent un instant que tout étoit fini, parce que Madame *Ruinard* avoit enfin cessé; mais Madame d'*Ul*...... toujours la bouche pleine, répliqua: Eh quoi! *Madame*, vous vous mêlez donc du ménage? vous allez donc vous-même

à

à la provision ? Oui, vraiment, repris Madame *Ruinard* ! Nous ferions bientôt ruinés, si nous laissions faire nos domestiques. Nouveau sujet de reprendre le caractere des Valets, nouveau reflux, nouvelles réparties. Madame d'*Ul......* enchantée de la conduite de Madame *Ruinard*, saisit cette occasion pour pallier son défaut de Domestiques. Que je suis charmée, Madame, lui dit-elle, de ce que votre caractere est conforme au mien ! toute femme de Militaire que je suis, je vais à la provision, j'y mene même à présent Mademoiselle : je fais plus, je sçais faire la cuisine ; demandez à M. d'*Ul......* s'il ne dévore pas ce que je lui présente, accommodé de ma main : la ! Madame, la ! vous en goûterez. A vrai dire, je ne suis inquiette d'une servante que pour faire annoncer ; car cela est du beau ton. Eh ! fi, Madame ! répartit Madame *Ruinard* ; ce n'est point une servante qu'il vous faut ; c'est une cuisiniere : entre nous cependant, dans nos maisons, une cuisiniere n'est qu'une servante, une fille grossiere & ignorante ; mais nous lui donnons le surnom de cuisiniere ; cela sonne mieux : tenez, c'est moi qui ai accommodé les œufs & les féves que vous avez man-

gés ; qu'en dites-vous ? & sans lui donner le tems de répondre, elle continua à faire rougir Madame d'*Ul*....... en lui disant qu'une servante ou cuisiniere n'étoit point faite pour annoncer. C'est un laquais, Madame qu'il vous faut, c'est un laquais ; tenez, ce laquais que vous m'avez vu, annonce, me suit, me porte la robe, mon livre, & ne me quitte pas ; à plus forte raison doit-il en faire autant à une femme comme vous, à une femme de Militaire. M. d'*Ul*.... dit à Madame *Ruinard* ; Madame, ce que vous dites est vrai ; mais je n'ai pas cru devoir accoutumer Madame d'*Ul*.... à se faire suivre ; je sçais que je suis d'un nom & d'un état qui m'obligeront à tenir cette conduite par la suite ; mais nous ne sommes point riches ; il faut attendre. Ah ! M. d'*Ul*..... interrompit Madame *Ruinard*, il en faut un ; cela n'est pas si cher que vous pensez. Voici un laquais ; ses gages sont pris sur les cliens qui viennent consulter Monsieur ; son habillement est fait aux dépens d'une vieille garde-robe d'habits que porte M. *Ruinard* pendant les vacances, & la dépense d'ailleurs se prend sur les rôles d'écritures : n'est-il pas vrai, mon cher ami M. *Ruinard* ? M. *Ruinard* ne s'en

défendit pas, encore moins rougit-il de cette apoſtrophe. Mais, répliqua M. d'*Ul....* fort pertinemment, nous n'avons point de cliens, nous ne faiſons point de rôles ; nous n'avons que nos appointemens. Oh ! oh ! M. d'*Ul....* répliqua Madame *Ruinard,* vous nous la donnez belle ! & ne ſçavons-nous pas comment vous faites avec vos ſoldats, & les arrangemens que vous avez avec vos Officiers ? ces petits tours de bâton valent bien nos cliens & nos roles. Allez, allez, M. d'*Ul.....* chacun ſçait ſon métier : vous gloſez ſur les Procureurs ; mais, la main ſur la conſcience, dites-nous la vérité : n'y a-t-il pas lieu à gloſer ſur vous. Vivons bonnement, dit-elle en finiſſant enfin, & faiſons du mieux que nous pourrons. Madame d'*Ul....* étoit ravie que cette femme eût ainſi parlé & donné un nouvel eſſor à l'amour-propre de ſon mari : elle obſervoit un myſtérieux ſilence, & ſembloit voir dans la phyſionnomie de M. d'*Ul....* qu'il commençoit à capituler.

Cette converſation, comme vous pouvez en juger, ne laiſſa pas que de nous mener aſſez loin : minuit ſonna, cette heure fit réfléchir Madame *Ruinard*, qui ne s'ennuyoit pas, mais qui avoit peur que ſon mari ne ſe réveillât trop tard le lendemain : c'eſt pourquoi elle lui

dit : M. *Ruinard*, vous feriez fort bien de vous aller coucher ; vous avez demain des cliens auxquels il faut arracher la derniere plume. M. *Ruinard* applaudit au difcors fenfé de Madame fon époufe, & fe retira. Ma mere demanda ce que vouloit dire *ce mot du guet.* M. *Ruinard* étoit déja paffé dans fa chambre ; elle étoit libre ; auffi nous découvrit-elle le myftere : ce font, dit-elle, d'honnêtes gens qui doivent environt deux mille écus ; ils ont été attaqués par leurs créanciers, au moment du défaut d'argent : mon mari à fait faifir une maifon dans Paris de valeur de plus 200000 livres. Les débiteurs ont cru bien faire de fe metrre entre les mains de M. *Ruinard*, qui eft le Procureur des créanciers ; de façon que, felon l'ufage introduit dans la communauté, ils font pour & contre : mais afin que cela ne paroiffe point, ils confervent les premiers cliens en leurs noms, & défendent ou ruinent les autres, fous le nom emprunté de leurs confreres. Cet ufage ménage les frais ; mais cependant n'en difpenfe point des néceffaires ; de maniere que la vente de cette maifon doit être décidée inceffamment ; on n'efpere en avoir que 40000 liv. au plus, vû le malheur des tems ; encore

faut-il que mon mari, pour faire plaiſir à ces honnêtes gens, la prenne ſous un nom emprunté, & la faſſe monter à cette ſomme, qu'il ſera obligé de payer de ſes deniers : demain doivent venir pluſieurs perſonnes affidées pour lui ſervir de *prête-noms*, auxquelles il faut qu'il paye deux mille écus au moins ; c'eſt-à-dire à celui qui ſe contentera de cette ſomme, ſans préjudice des 40000 liv. Madame d'*Ul*..... charmée de cette confidence, dit à Madame *Ruinard* : je ſuis ſurpriſe que M. *Ruinard*, homme intelligent, ne s'adreſſe pas plutôt à un ami qu'à ces ſortes de *prête-noms*, qui ſouvent trahiſſent le ſecret & la bonne foi : je vous conſeille de lui faire part de cette réflexion avant qu'il ſe couche. Madame *Ruinard* s'égoſilla à appeller M. *Ruinard*, qui, déjà endormi, ſe réveilla en ſurſaut ; & croyant que l'on crioit au feu, vint avec une vieille robe de chambre & un bonnet de laine fort gras, tout effarouché, au milieu de la compagnie, criant & s'égoſillant, au feu ! On l'appaiſa ; il revint à lui, & Madame *Ruinard* l'inſtruiſit du motif qui avoit donné lieu à l'appeller. M. *Ruinard* auroit été fort aiſe de trouver un ami, non pas tant pour le ſecret que

pour se dispenser de compter deux mille écus; mais n'osant trop s'ouvrir à cet égard, il ne trouva plus qu'une difficulté qui étoit celle de trouver un tel ami. C'est moi, dit Madame d'*Ul*..... & il est surprenant que vous n'ayez pas jetté les yeux sur moi. L'imbécille donna dans le panneau, & passa une partie de la nuit à mettre avec Madame d'*Ul*..... l'affaire en regle. Quand Madame d'*Ul*..... eut signé son pouvoir & son offre, M. *Ruinard* l'embrassa de tout son cœur : sa femme se félicita davantage de ses nouveaux hôtes : chacun se retira & alla se coucher. J'avois besoin de dormir; cependant je me roidissois contre le sommeil, pour être présente à toute cette affaire.

Le lendemain, M. d'*Ul*.... se leva de fort bonne heure pour aller à sa Compagnie, & dit à sa femme qu'il lui enverroit aujourd'hui une servante & un lit pour la coucher; qu'elle préparât la premiere piece à recevoir le tout ensemble : mais, lui dit-elle, (ainsi qu'elle me le rapporta ensuite, (avez-vous pensé à me donner un laquais? Oui, lui répondit-il, je prendrai quelque jeune homme de mes Soldats que je formerai, & qui ne me coûtera que l'entretien. Madame d'*Ul*.... sauta au cou de son

complaiſant mari, & lui promit en revanche que cet entretien ne lui coûteroit rien, qu'elle en vouloit faire les frais : l'embarras étoit de trouver un trou pour le placer ; cèla ſe trouva dans la journée, & le jour ſuivant nous eumes cuiſiniere & laquais. Ce même jour M. d'*Ul....* avant de partir, vint m'embraſſer dans mon lit, me dire adieu pour huit jours ; car il étoit ſouvent des quinze jours ſans coucher à la maiſon, à cauſe de ſes fonctions ; de ſorte que nous étions libres pendant les trois quarts de l'année.

Ma mere ſe levoit à peine, il étoit près d'une heure quand M. *Ruinard* entra. Madame, dit-il, la maiſon eſt à nous ; c'étoit aujourd'hui le dernier jour des criées ; j'ai fait ſignifier vos actes, & ce matin, au lieu de faire remettre l'enchere, comme je me l'étois propoſé, j'ai fait fixer l'adjudication. La maiſon me revient à quarante mille livres, elle vaut cent mille écus ; elle étoit louée douze mille livres de rente ; mais par le bail judiciaire, les loyer ſont tellement diminués que, les réparations faites, à peine en retiroit-on deux. Comme votre Domeſtique n'eſt pas encore arrivée, nous avons pourvu à tout ; nous dînerons enſemble ; Madame *Ruinard* a donné ſes ordres ; elle

vous attend avec notre chere petite Junon: quant à moi, je vais manger un morceau afin d'aller de suite payer tous les droits, & retirer mes actes de propriété. Sur le champ M. *Ruinard* sortit.

En effet, ma mere, enchantée de faire une si belle épreuve, de rendre un Procureur dupe de ses intérêts, vint dans ma chambre: j'étois déjà occupée à me parer; elle m'embrassa avec tendresse; en m'assurant que bientôt elle auroit une cuisiniere & un laquais en regle, & qu'elle me mettroit sur le ton de la bonne éducation. Je n'entendois rien à cela, mais je jugeois qu'elle me parloit de l'histoire de la veille, sur laquelle, sans trop sçavoir ni comment ni pourquoi, je fondois des espérances. Le dénouement n'est pas éloigné: nous nous habillames à la hâte & nous descendimes; nous trouvames Madame *Ruinard* qui nous accabla de mille amitiés, & M. *Ruinard*, déjà à table, nous prévenoit de mille témoignages de reconnoissance. On nous servit sur le champ. M. *Ruinard* quitte table, sort & court à ses affaires; il ne revint que fort tard: quant à nous, étant engagées à souper encore chez le Procureur, nous tinmes table assez longtems, & nous ne la quittames même

que quand on vint nous avertir que *Jeanneton*, notre cuisiniere, étoit arrivée avec le lit qui lui étoit destiné : nous remontames toutes, & nous fimes ranger ce nouveau & premier Domestique. Ma mere lui donna nos vieilles serviettes, qui ressembloient fort à des torchons pour faire sa cuisine : cet embarras que ma mere n'avoit nullement prévu, lui donna du sombre ; car il falloit acheter torchons, tabliers & d'autres meubles de cuisine qui décorent les Cuisinieres. Je vous ennuirois si je vous décrivois les interrogations qu'elle subit de la part de Madame *Ruinard* & de Madame d'*Ul*... Cette fille, qui paroissoit merveilleuse, répondit juste à tout : les gages furent fixes à bon compte pour la premiere année, & elle nous resta.

Madame *Ruinard* & Madame d'*Ul*... passerent la soirée à jouer *à la briscambille* ; elles s'acharnerent au jeu pendant trois heures au moins : le foible de ma mere n'étoit nullement le jeu ; aussi, inquiette de revoir son Procureur, perdit-elle ; mais avec une noblesse qui mérita l'éloge de Madame *Ruinard*. M. *Ruinard* arrive enfin, armé de pied-en-cap de tout l'attirail de la chicane. En entrant il sauta au cou de Mademe d'*Ul*...... & de ses bras, il passa dans ceux de

sa femme : par votre moyen, Madame, lui dit-il, voilà donc ma fortune faite. Oh ! l'heureux jour, que celui qui m'a procuré votre connoissance, Madame ma chere d'*Ul*....! Voilà, d'un trait de plume, dit mille livres de rente que je me fais pour douze mille livres ; car les frais d'obligation, les taxes, les droits payés, il ne reste plus que cette somme pour acquitter les créanciers : je suis au comble de ma joie, je suis à présent en état de me retirer ; j'ai bien cent mille livres d'argent comptant : cependant je veux encore poursuivre mon état ; car il est disgracieux de n'en point avoir, surtout à mon âge, du caractere laborieux dont je suis doué. Allons, ma chere femme, divertis-toi à présent, rien ne te manquera, & conservons fidelement l'amitié que méritent M. & Madame d'*Ul*... Ma mere sourioit à toute cette volubilité d'étalage de la fortune de M. *Ruinard*, & se disposoit à profiter de tout cet évenement.

Ces préambules finis, on servit à souper : il ne fut pas long ; car nous avions bien dîné, & M. *Ruinard* avoit besoin de repos. S'appercevant pour-lors que M. d'*Ul*..... n'étoit point avec nous, il en demanda la raison. Madame d'*Ul*..... reprit son air *jovial*, & dit qu'elle étoit

accoutumée à ces abſences que ſon état exigeoit ; que quelquefois en quinze jours elle ne le voyoit pas deux fois. On plaignit l'état du mari, & le veuvage de la femme ; chacun ſe retira, & chacun à part fit ſes réflexions pour la journée du lendemain.

M. *Ruinard* avoit travaillé dès le matin pour faire dreſſer un acte de déclaration de la part de Madame d'*Ul*..... Comme cette adjudication de la veille étoit au profit de M. *Ruinard*, qu'elle reconnoiſſoit que tout avoit été payé de ſes deniers, & qu'elle n'avoit ſervi que de *prête-nom.* M. *Ruinard*, dis-je, qui avoit diſpoſé tous ces arrangemens, entra chez ma mere qui étoit encore dans ſon lit, qui rêvoit de ſon côté à prendre ſes meſures pour rendre dupe ſon diſcret Procureur. Il ſe fit annoncer par la Cuiſiniere & parut. Quoi ! Madame, lui dit-il d'un ton de voix fort élevé, vous êtes dans votre lit pendant que je viens de vous donner dix mille livres de rente ? Madame d'*Ul*....... ne fut pas fâchée que devant ſa Domeſtique il lui eût fait cet honneur : ce diſcours, d'un autre côté, enchanta la Domeſtique, qui en fit bientôt part à ſa confidente ; & de bouche en bouche, on ſçut dans le quar-

tier que la nouvelle domiciliée logée chez M. *Ruinard* venoit d'avoir dix mille livres de rente par les ſoins de ſon propriétaire. Cette renommée fit l'effet le plus conforme à la vanité de Madame d'*Ul*. . . ; car nous fumes regardés dans le quartier comme des gens riches; mais dont la modeſtie égaloit les fonds.

Ma mere ſe laiſſa embraſſer par M. *Ruinard*, qui bientôt ne penſant plus à l'objet qui l'amenoit, voulut renouer ſes premieres converſations. L'état où étoit ma mere qui faiſoit paroître ſes charmes dans tout leur jour, ces petites agaceries qu'elle lui faiſoit ; tout cet enſemble brouilla la cervelle du Procureur. Le Procureur devint preſſant, ma mere contrefit la prude, elle voulut détourner la converſation & demanda à voir le titre de ſa nouvelle propriété, & qu'il lui montrât les quittances de tout ce qu'il avoit été dans l'obligation de payer pour aſſurer ſes droits. Ma mere vit en effet que tout étoit en ſon nom ; eh bien ! lui dit-elle, à préſent c'eſt donc moi qui ſuis propriétaire ; oui, lui dit en plaiſantant l'amoureux Procureur, & pour preuve de ce que je vous dis, voilà la déclaration que j'ai ſigné en votre nom au bas du pouvoir dont ceci n'eſt que

l'expédition, car les originaux ſont dépoſés au Greffe; mais je ne vous remettrai le tout que quand vous m'aurez accordé...... J'entends, dit Madame d'*Ul*..... un pareil préſent vaut bien un ſacrifice de ma part; donnez-moi ces papiers, & fiez-vous à ma bonne foi. Le Procureur continuant la plaiſanterie, les lui remit: elle les mit à côté d'elle, ſous ſon oreiller, & après elle écouta volontiers les propoſitions flatteuſes de M. *Ruinard.*

L'amoureux Procureur ſe mettoit en devoir de prendre ſa place à côté de ma mere, & déjà dans une entiere liberté d'exprimer ſa paſſion, lorſque Madame *Ruinard* entra: par bonheur pour ma mere, qu'en plaiſantant ſeulement, elle cherchoit à l'éloigner, & qu'elle lui diſoit: comment, M. *Ruinard*, pouvez-vous être ſi fou? vous avez une aimable femme, & vous voulez courir ſur les briſées d'autrui? Ce fut dans ce moment que Madame *Ruinard* entra, & qu'elle entendit ce débat, qu'elle prit au ſérieux de la part de ma mere, qui ne diſputoit pour-lors que pour enflamer davantage l'amour du Procureur: ce fut dans cet inſtant que Madame *Ruinard* s'avança au lit de Madame d'*Ul*...... qu'elle l'apperçut

repouſſer ſon mari ; elle ſe mit à crier comme une folle. M. *Ruinard* interdit & confus, ne ſçavoit que devenir. Madame d'*Ul*...... enchantée des embraſſemens de Madame *Ruinard*, fut bien contente que ſes diſcours euſſent été pris au ſerieux ; elle fut juſtifiée, & le mari contraint de s'habiller & de ſe retirer dans ſon cabinet.

Au bruit, aux lamentations que faiſoit Madame *Ruinard*, je m'éveillai ; je me levai & m'habillai au plus vîte pour voir ce que cela ſignifioit. Je vis Madame *Ruinard* collée aux joues de Madame d'*Ul*..... larmoyant & déplorant ſa ſituation, jurant, peſtant contre l'infidélité de ſon mari. Voyez, Madame, ſi vous n'étiez pas une femme auſſi ſage, à quelles extrémités ſe feroit porté ce libertin ! Pour qui vous prenoit-il ? Madame, il falloit prendre un bon bâton, & le chaſſer de chez vous à grands coups : le ſcélerat ! le bélitre ! vouloir violer des femmes auſſi vertueuſes, & encore des locataires & des femmes de Militaire comme vous ! Si c'eût été M. d'*Ul*.... qui fût entré au lieu de moi, il lui auroit paſſé ſon épée au travers du corps, & il l'auroit bien mérité.

Ma mere écouta avec une feinte compaſſion les cris de ſa douleur, la conſola, lui fit entendre que les hommes ſont entreprenans, & que c'étoit ſa faute d'avoir permis que M. *Ruinard* entrât avant d'être levée ; qu'une autre fois cet évenement le rendroit plus circonſpect : mais après tout, Madame, reprit ma mere, il n'y a que la folie de votre mari qui puiſſe vous faire de la peine : il ne faut pas divulguer ces ſortes d'évenemens ; cela vous feroit tort, & vous compromettriez ma réputation : je vous demande en grace de vous raccommoder avec lui, & de n'en plus parler. Ma mere ſe leva enſuite, mit ſes papiers dans ſa commode, en ſerra la clef, & après s'être habillée, elle deſcendit avec Madame *Ruinard*. Là dans ſa chambre, elle lui fit promettre de recevoir les excuſes de ſon mari. Madame d'*Ul*..... paſſa dans le cabinet de M. *Ruinard*, qu'elle vit tout eſſouflé de ſon aventure. J'ai fait la paix, mon cher M. *Ruinard*, tout va à merveille, lui dit-elle ; venez avec moi ; faites quelques excuſes à Madame *Ruinard* ; embraſſez-la, couchez ce ſoir avec elle, & tout ſera raccommodé. La pénitence étoit trop rude pour M. *Ruinard*, il

ſe débattoit ; mais Madame d'*Ul*..... lui ayant fait appercevoir que cette querelle auroit des ſuites par rapport à elle, M. *Ruinard* y conſentit. La paix ſe fit, mais il falloit la faire à cette condition pour que tout fût oublié ; c'eſt ce que M. *Ruinard* ne pouvoit digérer, cependant il fallut en paſſer par-là ; auſſi pour marquer de reconnoiſſance de la part de Madame *Ruinard*, elle nous engagea à paſſer encore la journée chez elle ; de façon que nous dinames & nous ſoupames encore avec le Procureur. Par un bonheur inexprimable, c'eſt que notre cuiſiniere, auſſi-tôt après avoir annoncé M. *Ruinard*, étoit ſortie, & n'étoit revenue que fort tard ; ainſi cette hiſtoire ne paſſa pas les perſonnes intéreſſées.

Madame d'*Ul*..... reconduiſit M. *Ruinard* dans ſon cabinet, où il déploroit ſon ſort auprès d'elle. Vous avez mal pris vos meſures, mon cher Amoureux, lui dit Madame d'*Ul*..... pour le ſonder ; il falloit fermer le verrouil avant de faire vos folies : par bonheur que ce que je vous diſois en badinant, a été entendu & pris au ſérieux par Madame *Ruinard* ; ſans cela, nos affaires étoient en aſſez mauvais état. Cependant l'amoureux Procureur déteſtoit cette fatale

fatale nuit qu'il devoit paſſer avec ſa femme ; il auroit bien voulu la paſſer avec Madame d'*Ul*..... mais cela ne ſe pouvoit ; auſſi pour le conſoler, Madame d'*Ul*..... lui dit qu'il falloit laiſſer paſſer quelques jours avant de monter chez elle en tête-à-tête, & ſurtout ne rien précipiter, & attendre du tems une nouvelle entrevue. Ce pauvre Procureur oublia l'adjudication de ſa maiſon : étoit-ce l'amour ; étoit-ce la honte ? étoit-ce la vue de la peine qui lui étoit impoſée ? Sans entrer dans un détail ſi triſte, & ſi inutile, il oublia, pour la premiere fois de ſa vie, de s'entretenir de ſon avarice. La journée ſe paſſa aſſez triſtement de ſa part ; & de notre part, du moins de la mienne, j'en fus aſſez contente ; je montois & deſcendois avec le plus grand plaiſir du monde. Quant à ma mere, elle joua avec Madame *Ruinard* toute la journée, préférant ſa propre ſatisfaction à la réconciliation d'une femme juſtement irritée, & d'un mari confus.

Je ne ſçais ce qui ſe paſſa chez ces époux pendant deux jours, où nous ne vimes perſonne, & où ne nous deſcendimes pas non plus. Il fut queſtion pendant ce tems, de prendre des arrangemens dans notre domeſtique, & de nous préparer

à l'ouvrage ; il nous falloit mille choses d'une utilité indispensable ; linge à notre usage, ajustemens, linges de ménage, &c. Que l'on s'imagine que nous manquions de tout, & on aura bientôt porté sa vue sur ce qui nous étoit indispensable. Ma mere ne vouloit point toucher à ses fonds ; elle ne prétendoit employer que le reste des 25 louis de *Jolicœur*. Cependant, par un effort généreux, elle se résolut d'y toucher pour calmer la vivacité de sa vanité, & dans une mâle assurance que dans la suite son industrie l'accréditeroit d'avantage.

Après ces deux jours passés dans notre domestique, ma mere me fit habiller pour sortir avec elle & aller acheter tout au moins une partie considérable de ce dont nous avions besoin. Nous passames sous des pillers, où elle acheta pour elle & pour moi des deshabillés, & deux robes avec leurs dépendances, pour chacune de nous. Cette acquisition de peu de conséquence fournit matiere à m'instruire de l'économie : nous emballames cette provision dans un carosse qu'il nous fallut prendre, & allames sous les pillers du Saint-Esprit, proche l'Hôtel de Ville ; acheter tout le linge de rencontre dont nous pouvions avoir besoin abso-

lument ; parmi lequel nous eumes chacune ſix chemiſes avec leur prétentailles, coëffes, bonnet de nuit, &c. de ſorte que peu s'en fallut que tout ce que nous achetames ne dégarnit les boutiques de cet endroit. Que ma mere fut contente, lorſque, de retour chez elle, elle trouva que les 25 louis de *Jolicœur* n'étoient point épuiſés ! Nous paſſames la journée à ranger nos ouvrages & à nous mettre au travail ; j'étois fort contente de me trouver ainſi à mon aiſe : elle s'appliqua à me montrer l'élégance d'une aîguille, & en peu de tems je fut en état de me paſſer d'ouvrieres.

Quelques jours après arriva M. d'*Ul*. . . . qui nous fit compliment de nos emplettes & de nos arrangemens. Il dit à Madame d'*Ul*. . . . qu'il comptoit paſſer avec elle ces deux jours-ci, & qu'il avoit pris ſes meſures pour donner dans le jour à ſouper à M. & Madame *Ruinard*. Comme cette dépenſe étoit ſur le compte de M. d'*Ul*....., ma mere en fut charmée ; elle deſcendît pour en prévenir M. & Madame *Ruinard* : elle vit M. *Ruinard* qui l'embraſſa bien tendrement, & qui l'aſſura que la paix entre ſa femme & lui étoit à préſent inviolable. Elle lui en fit ſon compliment ; & pour ne point

donner d'ombrage à cette femme pacifiée, elle prit congé du mari pour aller voir ſa femme. Madame *Ruinard* la reçut avec le témoignage le moins ſuſpect de l'amitié la plus ſincere; elle lui fit le récit de ſon raccommodement, & qu'elle avoit lieu d'avoir confiance au traité de paix. A ſon air, me dit ma mere, je penſe qu'elle ſouhaiteroit avoir lieu d'avoir ſouvent de pareilles conteſtations. Si ma mere avoit quitté ſi bruſquement M. *Ruinard*, ce n'étoit ſûrement pas la crainte d'une nouvelle brouillerie, mais la crainte de la répétition des papiers. Quoi qu'il en ſoit, M. & Madame *Ruinard* vinrent ſouper avec nous & nous paſſames la ſoirée fort gaiement.

Ma mere étoit ſortie, quand Madame *Ruinard* arriva, & elle arriva long-tems avant ſon mari. Ma mere avoit reçu de l'argent du ſien pour achetter les choſes néceſſaires au repas; au lieu d'aller à la Croix d'argent, elle crut qu'elle en feroit quitte à meilleur marché ailleurs: en effet, elle alla viſiter tous les petits cerdeaux du coin des rues: elle trouva chez l'un des mauviettes, chez l'autre un poulet, chez celui-ci un plat de pieds à la ſainte Menehoud; chez l'autre des entremets, une aſſiette

d'épinars, & une aſſiette de concombres ; de façon qu'avec un gros gigot qu'elle avoit chez elle, elle fut en état de régaler la compagnie avec un ordre & une ſymétrie qui ne s'étoient point rencontrés chez le Procureur. M. d'*Ul....* qui lui avoit donné un louis, fut régalé pour 30 ſous au plus ; encore M. d'*Ul* ...... le lendemain fut-il obligé d'en remettre un autre, ſuivant le mémoire de la dépenſe que lui avoit donné ma mere. M. d'*Ul* ..... de retour, ne rentra pas dans l'appartement ; elle remit au feu tout ce qu'elle avoit apporté & qui étoit déjà cuit depuis plus de deux jours : toutes ces allées & ces venues enſemble, la façon de la cuiſiniere, l'occuperent juſqu'au ſouper, dont elle eut force complimens, qu'elle avoit aſſez bien mérités par les précédens éloges dont elle s'étoit elle-même accablée.

J'ai laiſſé Madame *Ruinard* avec M. d'*Ul....* revenons à eux ; car ceci eſt intéreſſant. Madame *Ruinard* avoit déjà jetté des yeux de concupiſcence ſur M. d'*Ul* ...., & M. d'*Ul.* .... quoique froid & ſerieux, s'étoit laiſſé ébranler à la vue de Madame *Ruinard* : ces deux perſonnes cauſerent enſemble à voix baſſe & s'échaufferent apparemment dans leurs diſcours ;

de façon que j'entendis M. d'*Ul*..... lui donner rendez-vous pour le lendemain sur les sept heures du matin, dans un endroit qu'il lui indiqua, & qu'il lui mit même par écrit : j'entendis qu'ils devoient passer la journée ensemble, au moins une bonne partie. Cette partie de cœur, ou que je croyois telle, étant liée, la pauvre Dame qui attendoit impatiemment l'heure du rendez-vous, ne pouvoit s'empêcher, dans l'épanchement de son cœur, de lui révéler le secret des infidélités de M. *Ruinard*, & de lui confier qu'elle seroit charmée d'ajoûter au plaisir de cette partie, celui de se venger. M. d'*Ul*...... de son coté, qui n'en vouloit aux femmes que pour ruiner un mari, lui répliqua que la meilleure façon de se venger d'un mari avare surtout, étoit de se divertir à ses dépens. Madame *Ruinard* goûta ce raisonnement qui la vengeoit de plus d'une sorte, se mit à rêver à cet expédient ; mais ne trouvant point sur l'heure de prétextes, elle s'en remit au tems, & continua à exprimer sa joie dans un style des plus pathétiques. Ce fut dans ce moment qu'entra M. *Ruinard*, qui voyant ma mere occupée du souper, courut l'embrasser ; mais, m'a-t-elle dit depuis, elle

refusa ses caresses en lui montrant Madame *Ruinard* dans la chambre à côté. M. *Ruinard* entra donc, salua M. d'*Ul*.....; la conversation tomba sur la guerre : elle fit bâiller le Procureur, qui se réveillant à la fin de cette narration, parla de procédure : enfin la compagnie arriva, le souper fut servi, & on se réjouit beaucoup. La compagnie étoit en pointe de vin, quand le dessert fut servi ; il y manquoit du ratafiat. M. *Ruinard*, charmé de se trouver avec sa maîtresse, ne balança pas de prier Madame *Ruinard* d'aller en chercher dans l'armoire de son cabinet, qu'elle y trouveroit une bouteille de vin de saint Laurent, & une bouteille d'eau de vie d'Andaye ; qu'elle apportât le tout, & que l'on se divertiroit à merveilles. Madame *Ruinard* fut d'autant plus enchantée de cette confidence, que cette clef ouvroit une armoire d'en bas dans laquelle étoit le trésor de M. *Ruinard*. Elle prit au plus vîte la clef de la main de son marî & sortit avec diligence. Son premier soin lorsqu'elle fut dans le cabinet, fut d'ouvrir l'armoire du bas : & de prendre quatre ou cinq sacs (il y en avoit tant qu'ils étoient *pele-méle*,) qu'elle alla renfermer dans sa chambre ; ensuite de

quoi elle tira de l'armoire d'en-haut les bouteilles indiquées. M. *Ruinard* se ressouvint de sa méprise : je m'en apperçus, quand retournant la tête, je le vis pâlir, & dire avec assez de vivacité, Madame *Ruinard* est bien long-tems ; je vais l'aller joindre : il étoit déjà levé, quand ma mere, à côté de laquelle il étoit, l'arrêta par son habit & le força de rester ; mais le coup étoit porté ; il n'entendoit plus rien ; en vain ma mere tâcha de l'égayer ; il devint rêveur, les yeux hagards : par évenement il n'avoit point tort. Enfin arrive Madame *Ruinard* toute essoufflée, & pestant contre son mari ; elle lui dit que si elle avoit été si long-tems, c'est qu'elle avoit eu beaucoup de peine à ouvrir avec la clef qu'il lui avoit donnée ; qu'elle avoit été obligée de prendre d'autres clefs qu'elle avoit trouvées sur son bureau ; que revenue à la même, elle avoit enfin ouvert, & qu'elle rapportoit ce qu'il lui avoit demandé. Tu ne t'es peut-être pas trompée, lui dit M *Ruinard*, tu as été a l'armoire d'en-haut. Je ne connois que celle-là, lui répartit Madame *Ruinard* avec un air de bonne foi, & je ne sçai pas encore s'il y a une armoire dans le bas. M. *Ruinard*, satisfait de cette apparence de sincé-

rité, reprit ſa bonne humeur, & chacun ſe remit aux délices du ſouper. M. *Ruinard* s'émancipoit avec ma mere; Madame *Ruinard* faiſoit les doux yeux à M. d'*Ul*...., & penſoit plus aux infidélités d'un mari que dorénavant elle abandonnoit à ſes amours.

Dans ces entrefaites, M. d'*Ul*.... propoſa pour le lendemain une partie de déjeuner dans ſa chambre, & y invita la compagnie. Madame *Ruinard* fut étonnée de cette propoſition; ne ſçachant pas l'intention de M. d'*Ul*....; auſſi attendit-elle que la compagnie eût parlé avant de ſe déterminer. Je ne peux accepter cette offre, dit M. *Ruinard*; c'eſt le tems le plus précieux de nos affaires. Je ne le peux, dit Madame d'*Ul*..... parce que j'ai ici beaucoup d'ouvrage à commencer & à finir. En ce cas, dit M. d'*Ul*.... à Madame *Ruinard*, vous y viendrez donc ſeule. Si M. *Ruinard* le trouve bon, dit Madame *Ruinard*, je l'accepte avec plaiſir. M. *Ruinard* ſcella ſon conſentement d'un verre d'eau de vie d'Andaye à la main, de façon que tous furent contents: chacun avoit ſes vues dans cette cordialité, & chacun en fit uſage. Ce trait de politique de la part de M. d'*Ul*.... donna à Madame *Ruinard* une haute idée de ſon eſprit

& de son mérite. Aussi n'a-t-elle jamais rien épargné pour lui prouver la sincérité de son estime. Fille unique de si dignes pere & mere, je ne pouvois qu'applaudir à une fortune naissante qui avoit les apparences de la plus grande stabilité.

Le lendemain, Madame *Ruinard* se leva de fort bonne heure, & partit avec les sacs qu'elle avoit la veille enlevés au trésor de son mari. Laissons-la avec M. d'*Ul....*, & revenons à la pensée secrette qui avoit occasionné le refus de M. *Ruinard.* M. *Ruinard* s'étoit bien douté que sa femme qui aimoit à courir accepteroit la partie ; ainsi dès qu'il eut entendu Madame d*Ul...* la refuser, il la refusa également, bien résolu de ne pas échapper son rendez-vous avec ma mere. Aussi M. *Ruinard* qui étoit aux écoutes, le lendemain matin n'eut pas plûtôt entendu rouler le fiacre qu'avoit fait venir sa femme, qu'il monta droit à l'appartement de Madame d'*Ul....*; qui de son côté étoit préparée à le recevoir, ayant sur le champ pénétré l'intention de M. *Ruinard.* Il étoit à peine sept heures du matin, quand M. *Ruinard* frappa à la porte : la cuisiniere étoit déjà levée ; elle ouvrit sur le champ, & le fit passer chez Madame d'*Ul.....* Quoi !

pareſſeuſe ! lui dit M. *Ruinard*, vous êtes encore au lit, pendant que Madame *Ruinard* court la *prétentaine*.. ! Ah ! c'eſt vous, M. *Ruinard*, dit ma mere d'un ton à demi éveillé ; quelle heure eſt-il donc ? Huit heures, Madame, huit heures. Ah ! Ah ! répondit ma mere, je ne croyois pas qu'il fût ſi tard ; allons je vais me lever. Non, non Madame, dit M. *Ruinard*, qui commencoit déjà à l'embraſſer ; reſtez, Madame ; reſtez, nous n'avons rien à craindre ; notre Argus eſt dehors, & ne reviendra pas ſitôt. Mais répliqua ma mere, attendez que je donne mes ordres à ma cuiſiniere ; il n'eſt pas neceſſaire qu'elle entende ce que vous avez à me dire. Madame d'*Ul*.... appelle ſa cuiſiniere, & lui donne une liſte de commiſſions, qui exigeoient trois à quatre heures de courſe. La cuiſiniere partit, emporta la clef de la premiere porte, & voilà notre amoureux Procureur libre avec mon avare mere : voici un combat de ces deux paſſions qui s'éleve ; voyons-en l'iſſue.

Mon Procureur enchanté de ſe trouver ſeul avec Madame d'*Ul*.... qui ne faiſoit pas la moindre difficulté, ſe mit en état de la joindre dans ſon lit ; mais à peine y fut-il, que Madame d'*Ul*. lui dit : M. *Ruinard*, vous abuſez de ma permiſ-

ſion & de notre liberté ; il eſt bon avant tout de regler nos conditions, vous les ſçavez : ayez donc pour agréable de ſtatuer ſur mes propoſitions. De tout mon cœur, répliqua l'enflâmé Procureur, de tout mon cœur. Eh bien ! lui dit-il, je vous ai promis votre loyer franc ; ainſi je vais vous ſigner une reconnoiſſance, comme vous m'avez payé d'avance les neuf années exprimées dans mon bail. En ce cas, levez-vous, Monſieur, & allez me faire & me ſigner cette reconnoiſſance, répartit Madame d'*Ul*..... Mon Procureur ſe leve, prend une plume & de l'encre, & ſatisfait Madame d'*Ul*.... qui prenant cette reconnoiſſance, la lut, la trouva de ſon goût, la plia, & la mit dans ſa poche qui étoit ſous ſon oreiller.

Le Procureur reprend ſa place, & compte être au comble de ſes vœux. Alte-là encore une fois, Monſieur le Procureur, je ſuis logée pour rien : mais c'eſt peu pour mon mari, & ce n'eſt rien pour moi : à la vérité, je retirerai les quartiers de ſa main, & ils ſeront à mon profit ; mais de bonne foi, aurai-je prêté mon nom à vous donner 12 à 15 mille liv. de rente ; vous laiſſerai-je encore propriétaire de ma perſonne, ſans que je profite même de la ſomme qu'il vous

en auroit coûté ſi vous euſſiez eu affaire avec vos *prête - noms* ordinaires ? Le Procureur brûlant d'amour, fit taire encore cette fois ſon avarice. Cela eſt juſte, lui répondit-il. En bien ! j'aurois donné cent piſtoles à ces *prête - noms* ; je vais vous les donner. Comment, Monſieur, reprit impérieuſement ma mere ! me prenez-vous pour cette vile canaille, & me meſurez-vous à la même aune ? Allez, Monſieur, ſortez d'ici, & que jamais vous n'y remettiez les pieds. Madame votre épouſe m'a dit que vous leur donniez deux mille écus ; vous en êtes convenu ; & vous voulez me donner cent piſtoles ! Fi ! vous êtes un avare & un homme bien mépriſable. En diſant cela, ma mere ſe mit à pleurer, & à ſe rejetter dans ſon lit, comme ſi elle ſe trouvoit mal. M. *Ruinard*, au déſeſpoir de cette ſcene, revint en ſon bon ſens, ſentit que Madame d'*Ul....* accuſoit juſte ; & ſe jettant à ſon cou, ah ! Madame, je vous demande mille pardons. Eh bien ! revenez à vous, je vous donnerai les deux mille écus & en diſant cela, il ſortit du lit une ſeconde fois, & alla tirer les deux mille écus de ſon tréſor, qu'il vint faire briller aux yeux de ſon Amante éplorée.

Madame d'*Ul...* ſe raſſura : cependant pre-

nant un ton d'aigreur, mêlé d'un ſel minaudier, lui dit : en vérité, Monſieur, je plains bien un caractere comme le vôtre, qui, ſans ſçavoir qu'il inſulte la plus honnête femme de Paris, ſçait apprécier ſes faveurs au prix de la plus ſordide avarice. Quoi ! Monſieur, continua-t-elle, cette ſomme eſt la plus modique que vous euſſiez pu donner à ces ames vénales pour leur ſignature : ſçachant la bonne affaire que vous avez faite, croyez-vous qu'ils s'en fuſſent tenus à un ſi bas prix ; mais, puiſque vous ſçavez ſi peu connoître vos véritables intérêts, & l'honneur des ſentimens ; que vous confondez ſi aiſément l'amour que vous m'avez inſpiré, & le libertinage ; je vous prie de vous retirer, & de vous ſouvenir que la maiſon que vous avez acquiſe en mon nom, m'appartient, & que j'en employerai les fonds, & les revenus à mon uſage. Ces derniers mots furent dit avec un certain ſourire, qui fit voir au Procureur qu'elle ne lui parloit pas ſérieuſement : cependant, cette réflexion ne laiſſa pas de l'accabler, & de lui donner à penſer ; auſſi s'occupa-t-il d'un ton également *mignard* de la diſſuader du parti qu'elle diſoit vouloir prendre : il ſe jetta ſur elle pour l'embraſſer, & reprendre à ſes côtés une

place qu'il avoit déjà quittée deux fois ; mais Madame *d'Ul....* ne fut plus ſi facile ; il falloit céder à ſon intérêt, ou renoncer à ſes faveurs. M. *Ruinard* ne pouvant ſe réſoudre à accroître la ſomme, convertit ſon amour en fureur, & lui dit les choſes les plus outrageantes ; on eût dit qu'il la connoiſſoit. Madame d'*Ul....* en frémit ; mais autant intrigante qu'elle étoit, elle ne prit de ſon diſcours que ce qui lui étoit utile. Je veux que je ſois telle que vous venez de me peindre, répliqua-t-elle ; Monſieur, eſt-ce à vous à me le reprocher ? que vous ai-je fait pour me traiter avec une fureur ſi baſſe & ſi inſolente ? Je peux vous perdre ; il ne tient qu'à moi. J'ai voulu vous faire rentrer en vous-même; vous avez vu mon jeu : tout ceci n'étoit qu'une badinerie de ma part ; mais vous n'avez rien eu dans toute cette folie qu'un deſſein formé de m'inſulter ; vous êtes un monſtre à mes yeux ; retirez votre argent ; je vais vous rendre votre reconnoiſſance : apprenez qu'une femme comme moi, n'eſt point une femme ordinaire ; que vous lui devez du reſpect, & que chaque parole doit être un hommage que vous lui rendiez : retirez-vous, Monſieur ; ſinon je ſuis femme à vous jetter moi-même par les fenêtres.

M. *Ruinard* fut ſaiſi de frayeur en entendant ces expreſſions auxquelles il n'etoit point accoutumé : craignant encore davantage la perte de ſon adjudication, que Madame d'*Ul*..... ne lui rendoit point, ſçachant qu'il avoit beſoin de ſon déſiſtement pour en être véritablement propriétaire, & encore qu'il falloit que ce déſiſtement fût une piece ſecrette, pour-lors il changea de diſcours, ſe jatte aux pieds de ma mere, lui demanda mille pardons, & offrit douze mille livres.

Raſſurez-vous, lui dit Madame d'*Ul*.... : raſſurez-vous, Monſieur ; je ne prétends pas vous faire de tort ; j'ai répondu comme je le devois à votre diſcours outrageant, que votre paſſion d'avarice vous a dicté; ainſi, Monſieur, reprenez vos droits ; je ne veux ni de votre argent, ni de votre amour. Le malheureux Procureur accablé de ce déſintéreſſement, qui ne ſuffiſoit pas à ſes vues, n'oſoit lui demander de terminer ſa généroſité par un déſiſtement ; il aima mieux prendre la voie de l'accommodement, & inſiſta encore en ſe rejettant à ſes genoux. Eh bien ! Madame, lui dit-il, je vous offre 24 mille liv. ſi vous voulez me rendre mes papiers, & me déclarer Propriétaire par un acte que vous ſignerez, acte que j'ai

j'ai préparé & qui eſt joint à mes expéditions, pourvu encore que vous vouliez bien me tenir le ſecret, & que j'agiſſe pendant quelque tems ſous votre nom.

Madame d'*Ul*..... parut ſe fâcher tout de bon, ſe mit en colere, & le rebutant avec indignation, lui dit : ſouvenez-vous, Monſieur, que vous m'inſultez encore : je vous avois pardonné ; mais votre réſiſtance m'outrage. Pardon, Madame, Reprit M. *Ruinard*, pardon ! Ecoutez-moi ; rendez-moi donc mes papiers, & puis je verrai ce que je pourrai faire. Je n'ai point de papiers à vous, Monſieur, lui répliqua ma mere ; vous m'avez remis ce qui m'appartenoit ; & ſi vous ne vous retirez je vais faire une eſclandre qui vous ſera funeſte.

Le pauvre Procureur, conſterné, confus, & vraiment ruiné par cet évenement qu'il étoit dans l'obligation de taire encore lui-même, ſe releva & alla ſe mettre dans un coin de la chambre en pleurant de tout ſon cœur de la perte de ſon induſtrie.

La Dame d'*Ul*.... parut ſatisfaite ; cependant, après l'avoir laiſſé un inſtant ſe lamenter, elle lui dit : M. *Ruinard*, je ne veux en vérité pas vous perdre : vous êtes un bon hom-

me, mais trop injuste..... M. *Ruinard* l'interrompit, à ce discours si flatteur; & croyant qu'il étoit tems de tirer parti de sa douceur, il lui dit en s'approchant d'elle, & d'un ton de voix entrecoupé de sanglots: tenez, Madame, tenez: je me mets à votre discrétion; faites ce que vous voudrez de moi. J'ai tort, je l'avoue; mais à tout péché miséricorde. Je vous ai déclaré avoir cent mille francs d'argent comptant; je vais les partager avec vous, soyons amis, ma chere Madame d'*Ul*...., & que tout ceci se passe dans le silence.

A cette proposition ma mere se radoucit entierement, essuya les larmes des yeux de M. *Ruinard*, & en tarit la source par des caresses. Ce n'est pas votre argent que je désire, lui dit-elle, mais de changer votre cœur, & de faire de vous un de ces hommes galants, dont on puisse prononcer le nom avec décence. Vous sçavez mon état? je vous l'ai dit; votre avarice a manqué de vous perdre; qu'un effort de générosité repare tout; c'est à ce titre que je veux bien vous rendre mon amitié A ce doucereux langage, mon Procureur reprit la vie; il s'élança sur ma mere, & lui tenant dans ses mains la tête qu'il embrassoit de tout son cœur,

il ſe diſpoſa enfin à rentrer dans ſes bonnes graces : en effet, il ſe remit auprès de ma mere. Dès qu'il y fut, ma mere lui dit : Monſieur, Madame *Ruinard* peut rentrer, & nous n'aurions plus le tems de finir nos affaires : croyez-moi, allez chercher votre argent, & dépêchez-vous ; nous ſignerons, quand nous ſerons levés.

M. *Ruinard* enchanté de ces derniers mots ſe leva pour la troiſiéme fois, & alla à ſon coffre fort prendre la moitié de ſon tréſor, qu'il apporta à pluſieurs repriſes ; a chacune deſquelles Madame d'*Ul......* ſe relevoit pour le ſerrer. Quand cette opération fut faite, M. *Ruinard* ne penſa plus à retourner au lit ? mais il la pria de ſe lever pour voir avec lui les papiers qu'elle devoit ſigner. Madame d'*Ul....* s'en rapporta à ce que M. *Ruinard* avoit écrit, & lui dit : je me fie, Monſieur, à votre bonne foi ! Apportez-moi votre acte je vais le ſigner. M. *Ruinard*, à qui ma mere avoit dit l'endroit où étoient ces papiers dans ſa commode, les prit, les lui porta, & Madame d'*Ul...* ſigna. Cette expédition faite, M. *Ruinard* bien contant, ne penſa plus à ſes amours, laiſſa ma mere tranquille, & deſcendit à ſon

cabinet. Quelque regret qu'il eût à ſon argent, ce regret fut ſuſpendu par la réuſſite de ſes deſſeins.

Madame d'*Ul*..... ne vit pas plutôt M. *Ruinard* ſorti, qu'elle ſe leva & vint dans ma chambre, riant de tout ſon cœur du tour qu'elle avoit ſi bien jouée à M. *Ruinard.* Tiens, ma fille, vois-tu bien cet argent? voilà mon premier tour depuis que je ſuis groſſe Dame : cela ne vaut-il pas mieux que d'avoir affaire à ces petites gens, qui nous deshonorent, en achetant à vil prix nos faveurs. C'eſt pour toi, oui, c'eſt pour toi, ma chere enfant! c'eſt pour ton éducation que je joue tous ces reſſorts. Quand tu ſeras plus grande, je me fonde ſur toi pour achever notre fortune. Je ſentois du plaiſir à me former un avant-goût d'une nouvelle éducation; mais mon cœur, déſavouoit ces tours d'adreſſe, qui ſont autant de baſſeſſes qui tiennent de l'ignominie. Combien de prudes qui jouent, ou qui ſeroient charmées de jouer le même rôle! Je ne contredis Madame d'*Ul*..... en aucune des circonſtances de ſa morale; je la laiſſai ſerrer ſon argent dans un coffre qui étoit dans ma chambre, fermé à double cadenas, & je me remis à mon ou-

vrage, ſur lequel j'étois appliquée depuis ſept heures du matin. Que de choſes m'avoient échappé! Mais ce qui m'étoit échappé, ma mere eut ſoin de me le bien circonſtancier.

Cependant il étoit près d'une heure : M. d'*Ul*...... qui avoit promis de nous donner cette journée, ne revenoit point dîner; l'heure ſe paſſoit : Madame d'*Ul*....... & moi avions grand appétit; cependant il nous fallut attendre. Ma mere n'étoit point jalouſe; de ſorte que ſon mari pouvoit prendre avec Madame *Ruinard* tout le tems & tout le plaiſir qu'ils jugeroient convenables.

A près de deux heures M. *Ruinard* entra, & dit que, puiſque Madame *Ruinard* ne revenoit pas, il avoit donné ordre qu'on apportât ſon dîner ici, qu'il le joindroit au nôtre: ma mere accepta avec plaiſir la propoſition; elle envoya chercher une entrée à la Clef d'argent, qui ne lui coûta que 20 ſous, & M. *Ruinard* ajouta une poularde; de ſorte que nous dinames à merveille. voilà qui eſt bien! dit Madame d'*Ul*...... quand elle vit la poularde; voilà qui eſt bien, M. *Ruinard*! Je ferai de vous quelque choſe : il ne nous manque plus que du vin de ſaint Laurent & du ratafiat.

A propos de cela, continua t'elle, M. *Ruinard*, vous devriez bien m'en donner quelques bouteilles. M. *Ruinard*, flatté de se trouver un galant à la mode, descendit, fit apporter une demi-douzaine de bouteilles de chaque espece, dont il nous fit présent.

A mon êge, à près de dix ans, je commençois à réflechir, vous en avez vu quelques prémices; *ce n'étoit ni à la géographie, ni à la cosmographie, ni à la lune, ni au soleil, ni aux végétaux, ni aux reseaux dorés de la belle Nature;* mais à mon propre cœur, mais à ma propre intelligence. Je savois que j'éxistois indépendamment des élemens d'Euclide, & je regardois en pitié ce pauvre sot, qui se ruinoit en aimant une femme qui le jouoit: je voyoit avec pitié que cet homme ne connoîtroit son erreur, que plongé dans quelque désastre, dont il n'y auroit plus d'issue.

Après le dîner, je me retirai dans ma chambre, pour m'occuper de ma petite vanité, & travailler à l'augmenter de toutes mes forces. Ma retraite laissà libres Madame d'*Ul*...... & M. *Ruinard*, qui ravi de se trouver seul avec ma mere, ne pensoit déjà plus à ce qui s'étoit passé le matin; il avoit ce qu'il sou-

haitoit, l'argent étoit payé, tout étoit dit de ce côté ; mais dans la converſation qu'ils tinrent enſemble, mon Procureur ſe reſſouvint de ſon amour ; il l'exalta avec une volubilité & une extaſe ſi prodigieuſes que ma mere conſentit enfin à lui promettre ce qu'il déſiroit d'elle : il n'étoit plus queſtion que de prendre le premier jour de la ſortie de ſa femme. Si M. d'*Ul*...... aime Madame *Ruinard*, diſoit-il à ſa chere maîtreſſe, ils renoueront leurs parties : je connois l'humeur de Madame *Ruinard* ; elle ne ſera pas femme à s'en tenir à une unique journée : laiſſons-les faire ; réjouiſſons-nous à ſon arrivée, & ne faiſons ſemblant de rien.

Notre Amoureux en étoit à cette explication, quand ils entendirent un carroſſe à la porte ; ils regarderent par la fenêtre, & voyant deſcendre M. d'*Ul*...... & Madame *Ruinard*, M. *Ruinard* leur fit ſigne de monter tout de ſuite à l'appartement de Madame d'*Ul*.... ce qu'ils firent avec de grands témoignage d'amitié, ſuite du plaiſir qu'ils avoient eu pendant la journée. Ce ne fut pendant long-tems que de grands éloges ſur la généroſité de M. d'*Ul*.... ſur les plaiſirs qu'ils avoient eus, & ſur la

bonne compagnie, qu'on lui avoit donnée; bref, l'éloge de M. d'*Ul*..... ne finit que par la propoſition qu'il fit, de ſouper tous enſemble pour terminer la journée. Madame d'*Ul*..... approuva la propoſition. M. *Ruinard* fut de la plus belle humeur du monde; & pour la premiere fois, en compagnie, il embraſſa ſa femme de tout ſon cœur.

Madame *Ruinard*, voyant cette gaité répandue ſur tous les mouvemens de M. *Ruinard*, lui dit: mon cher mari, ce n'eſt pas pour cette fois ſeule que je dois me divertir; nous ſommes invités pour après demain chez une Dame avec laquelle nous avons dîné, qui eſt la plus aimable femme du monde. La compagnie en eſt priée, je ſuis chargée de cette commiſſion, & je m'en acquitte avec plaiſir. M. *Ruinard* proteſta qu'il ne pouvoit en être; Madame d'*Ul*.... ſe retrancha ſur ſon affaire; tout le monde fut content.

M. d'*Ul*...... avoit envoyé ordonner le ſouper à la Clef d'argent: à l'heure indiquée, le ſouper arrive, on ſe met à table; toute la compagnie de la plus belle humeut du monde fut charmante. Le deſſert arrivé, Madame *Ruinard* demande la clef à ſon mari pour avoir

des liqueurs ; M. *Ruinard* la donne : elle descend, viſite l'armoire d'en-bas, prend des ſacs à pluſieurs repriſes, & rapporte des liqueurs. Madame *Ruinard* s'apperçut bien que le tas des fonds étoit diminué ; mais elle ſçavoit que l'acquiſition de la maiſon avoit fait dépenſer bien de l'argent à ſon mari ; elle ſçavoit auſſi que ces débourſés ſeroient bientôt remplacés : de façon qu'elle ne fut point allarmée de ce défaut. M. *Ruinard* s'étoit bien empêché de parler du préſent de liqueurs qu'il avoit fait à Madame d'*Ul*..... Madame *Ruinard* n'y prit pas garde ; d'ailleurs c'étoient des préſens de cliens qui ſe renouvelloient de tems en tems : de ſorte que, quand elle auroit vû dans l'armoire une diminution d'une douzaine de ces bouteilles, elle n'auroit point été femme à s'en formaliſer.

Vous jugez comme la bande joyeuſe ſe tint à table, & comment elle en ſortit ; c'eſt-à-dire, avec la plus grande joie du monde. M. d'*Ul*..... reſta à coucher avec ſa femme ; je crois que la nuit fut entiérement employée à bien dormir de part & d'autre. Le lendemain M. d'*Ul*..... ſortit de fort bonne heure, & ma mere s'occupa du travail de nos emplettes ; il faut l'avouer, elle ne reſtois jamais

dans l'inaction. Je ne doute point qu'elle ne s'occupât de ſon tréſor, & des moyens de l'augmenter. Un ſi heureux commencement, & auſſi riant, ne pouvoit que lui procurer des idées brillantes, & des moyens avantageux.

Le lendemain, les affections du cœur ſe reprirent. Madame *Ruinard* étoit ſortie de bonne heure pour ſa partie de plaiſir avec M. d'*Ul*....; & de peur d'être ſurpriſe pendant ſon abſence, elle avoit eu ſoin de ſe munir de tout l'argent qu'elle avoit mis à l'écart, pour le dépoſer entre les mains de ſon cher Amant. Ce qu'ils ſe dirent, ce qu'ils firent, pendant le tems qu'ils ſe ſont vus, c'eſt ce que je n'ai jamais ſçu; quant à l'argent, ma mere en eut de violens ſoupçons, ſur des aveux indiſcrets que lui en fit mon pere, dans les circonſtances où nous nous ſommes trouvés.

M. *Ruinard*, profitant de la ſortie de ſa femme, ſe crut en pleine liberté; il monta ſur le champ dans l'appartement de Madame d'*Ul*..... qui étoit préparée à le recevoir, & qui avoit employé à ſa réception tous les agrémens qu'elle avoit pu inventer; car cette fois-ci elle avoit prémédité un coup d'état. Dès que M. *Ruinard* fut auprès de ſa chere maî-

treſſe, il lui vanta ſa conſtance, & lui avoua que pour la premiere fois de ſa vie, ſon *tantinet* d'avarice s'étoit évanoui dans le feu de ſon amour. S'il avoit trouvé Madame d'*Ul*...... charmante dans ſon deshabillé, il la trouva adorable dans ſon lit; c'étoit une Vénus au ſein de la gloire. Madame d'*Ul*....., que les éloges n'ébloüiſſoient pas, donna le tems à la fermentation des feux de ſon galant Procureur, mais ne lui permit encore aucune familiarité; elle ſe défendit avec adreſſe. Mon impatient Procureur ne ſçavoit point encore quel but pouvoit avoir cette réſiſtance, qui lui annonçoit cependant une victoire prochaine; il ne tarda pas à en être inſtruit. Monſieur, lui dit-elle, ſi je n'enviſageois que moi, il y auroit long-tems que j'aurois ſuccombé à votre amour: mais j'ai une fille à pourvoir, j'ai un mari à ſoutenir; on parle de guerre, & je vous avoue que je ſuis dans un chagrin mortel de ces nouvelle; car enfin vous êtes plus mon ami que mon Amant; je ne peux trop avoir de confiance en vous. Je vous préviens donc que vous avez un Rival que j'ai toujours refuſé, & encore plus, depuis que je vous ai vu: elle dit ces mots avec une certaine rougeur *pudibonde*,

dont M. *Ruinard* s'apperçut avec un plaisir inconcevable. Je sortis hier, continua-t-elle, j'allai voir une de mes amies, qui ne sçavoit où je demeurois depuis que je suis ici, chez laquelle j'ai rencontré cet Amant passionné ; nous avons causé de chose & d'autre : mais je voyois à ses yeux qu'il me demandoit un rendez-vous ; je suis sortie, en prenant congé de mon amie : ce jeune homme m'a suivi, & m'a tenu ce discours: Je sçais, Madame, les honneurs dont M. d'*Ul....* est favorisé, que présentement vous avez besoin de beaucoup de dépense ; je voudrois être en état de vous offrir tout ce qui vous seroit nécessaire : j'ai mis à l'écart des billets nouveaux pour 1500. liv. de rente : je vous les offre, Madame, & je vous prie de me regarder comme le meilleur de vos amis & le plus tendre de vos courtisans. J'ai traité cette affaire avec désintéressement, cependant sans vouloir l'éloigner, en attendant que je puisse en conférer avec vous : je n'aime point les jeunes gens, & je vous aime, Monsieur : voilà une préférence dont je crois que vous me sçaurez gré. Assurément, Madame, lui dit M. *Ruinard:* un freluquet, un Petit-Maître osera l'empor-

ter ſur moi ! Eh bien ! Madame, tranquilliſez-vous, je vais vous en remettre pour trois mille liv. de rente, dont vous ferez tel uſage que bon vous ſemblera : j'ai tiré cette ſomme d'un de mes cliens, qui n'avoit pas de quoi en payer une de deux mille liv. qu'il me devoit ; je lui ai rendu ſervice, & je ſuis charmé que ces billets tombent en de ſi bonnes mains. Pour preuve que M. *Ruinard* parloit de l'abondance du cœur, c'eſt qu'il alla ſur le champ chercher ces billets, & les remit à Madame d'*Ul*..... Madame d'*Ul*.... frappée de cet excès de généroſité, ne balança point à les accepter ; elle tiroit la raiſon de ce don ſi peu attendu, de l'amour exceſſif de ſon Procureur ; elle étoit bien éloignée du but. Le véritable étoit, que les nouvelles d'une guerre prochaine avoient donné un coup mortel à la circulation de ces billets, de façon qu'il les regardoit, comme on regarde les billets de l'ancienne banque. Il ſe trouvoit donc enchanté d'en être quitte à ſi bon compte. Ma mere, qui apprit le lendemain la chute de ces billets, fut raſſurée par quelqu'un de bon ſens qui lui dit qu'il en avoit pour cent mille écus, dont il ne ſe déferoit pas ; que ſi elle vouloit l'accom-

moder des siens sur le pied de la place, il alloit lui en escompter l'argent ; il n'y a qu'à attendre, lui dit-il : ces bruits de guerre ne sont nullement appuyés ; & dans six mois, ou un an, je compte gagner beaucoup sur tout ce que j'ai acheté de la part des gens peureux ou qui sont dans le besoin.

Ma mere en effet rassurée, suivit ce conseil & s'en trouva bien. Je reviens à M. *Ruinard*, qui paya bien par la suite le principal & les intérêts de ces billets, en attendant qu'ils pussent recouvrir leur valeur. Madame d'*Ul*..... ayant pris ses papiers, les serra dans ses poches, & accorda à M. *Ruinard* tout ce qu'il lui demanda, ou tout ce qu'il avoit acheté au-delà de sa valeur.

Ce commerce entr'eux continua pendant une couple d'années, pendant lequel tems M. *Ruinard*, bien loin d'établir sa fortune, la ruina, au point qu'il ne lui resta que son Office de Procureur & sa maison. M. *Ruinard* s'apperçut, mais trop tard, que sa femme *faisoit des siennes*; mais enfin il n'y avoit pas moyen de l'en empêcher : heureusement pour lui que M. d'*Ul*... trois ans après fut obligé d'aller à l'armée. La guerre fut déclarée dans les formes ; il fut bles-

ſé à la premiere campagne, & obtint les Invalides en qualité de Lieutenant: ſa bleſſure guérie, il fut dans la ſuite détaché ſur les frontieres en qualité de Capitaine, où nous le laiſſerons juſqu'à ſon retour, qui n'arriva que plus de dix ans après, mais ne prévenons point les tems.

Dans l'eſpace de ſix mois, à dater depuis notre entrée chez M. *Ruinard*, M. & Madame d'*Ul....*, dont l'induſtrie amoureuſe avoit garni les fonds, s'appliquerent à ſe mettre ſur le bon ton, & à amener compagnie chez eux: on y jouoit, on m'apprit à jouer; c'étoit pour-lors ſur moi que rouloient les plus vives eſpérances: il fallut me mettre ſur le ton de pouvoir les rendre fructueuſes. J'avois pour lors près de douze ans, & je me formois à vue d'œil.

Ma mere, qui avoit cuiſiniere & laquais, voulut me faire élever convenablement; & mon éducation devoit être ſur le compte des finances de M. d'*Ul....* C'étoit lui qui vouloit me donner cette éducation, & la convention étoit que ce ſeroit lui qui fourniroit aux dépenſes. Mon pere n'avoit que des vues ſages, me mere n'en avoit que de criminelles; la ſuite va vous les développer. On me donna donc Maître à danſer, Maître de muſique, Maître d'hiſtoire, enfin

Maîtres de toutes les especes, tels qu'on les donne aux filles légitimes, & du beau monde, qui toutes navigent dans le fleuve du *Tendre.* J'y fis en moins de six mois un avancement considérable. Toutes ces douces, ces fainéantes, je peux dire même, ces voluptueuses occupations auxquelles on livre la jeunesse, me flattoient agréablement; j'y mis toute mon attention & toute mon application. On m'enleva toute connoissance d'un ménage, toute application à l'utile, & par grace, on m'accordoit la broderie, encore la broderie la plus leste & la plus galante, & qui convenoit parfaitement à l'état de fille de *Comtesse*, telle que j'allois bien-tôt l'être. L'année suivante on me mit encore au-dessus de mon état présent par les ajustemens, & je commencai, l'année d'après, à hanter les Spectacles, les promenades publiques, les cercles brillants, & les bals de l'Opera.

Les compagnies ordinaires commencerent à me déplaire; Madame d'*Ul*..... s'en apperçut; voyant la noblesse de mes sentimens, elle ne chercha qu'à les appuyer, que dis-je? à les enflammer. Il n'est pas tems, me disoit-elle, de tenir le rang que M. d'*Ul*.... mérite; si jamais il

il peut parvenir à être Capitaine, pour-lors nous ne ménagerons plus rien ; nous ſerons en état de faire valoir notre fortune, & notre nom. Ce fut dans ces converſations qu'elle me bâtit l'hiſtoire de l'Ecoſſe, & du nom illuſtre que portoit ſon mari. Je donnois dans ces panneaux ; mon amour-propre l'écoutoit avidement ; & l'amour-propre triomphe toujours.

Pendant tous ce laps de tems, ma mere faiſoit ſans ceſſe de nouvelles connoiſſances, & tiroit de nouveaux tributs de ſes charmes, dont elle dépenſoit très-peu. J'atteignois inſenſiblement l'âge de treize à quatorze ans. Ma mere voyoit avec plaiſir, que le terme de la Nature alloit éclore. Dans ce tems la guerre fut déclarée, & M. d'*Ul*.... partit, en lui laiſſant les eſpeces que ſon induſtrie avoit fait valoir pendant cette durée de tems. Ce fut pour lors que ma mere ſe trouva entiérement libre, & moi ſoumiſe à ſon empire. Quelque tems après le départ de M. d'*Ul*.. on apprit qu'il avoit été bleſſé à l'attaque de la Ville de ***. Si elle fut ſenſible à cet accident, elle le fut davantage en apprenant que ſon mérite lui avoit fait donner la Croix de Saint Louis & le grade de Lieutenat aux Invalides. A cette nouvelle, Madame d'*Ul*.... fut ſi

extasiée, qu'elle vint comme une folle me lire la tettre de M. d'*Ul*.... ; c'est donc à présent me dit-elle, que la Comtesse d'*Ul*.... ne sera plus *Margot des Pelotons*.... ; elle débita mille autres impertinences, après lesquelles elle me lut la lettre de son époux : j'en fus pénétrée de joie en mon particulier, & je commençai à établir ma vanité sur des fondemens un peu plus solides. Mon pere revint du camp pour achever de se guérir : on l'avoit dabord condamné comme un homme estropié pour le reste de ses jours ; mais transporté aux Invalides, où il étoit recommandé, on eut tant de soin de lui, que non-seulement il fut rétabli en peu de tems, mais encore qu'il n'y parut pas. Vous jugez bien quels embrassemens M. d'*Ul*.... nous fit ; je l'avoue, il m'aimoit avec tendresse, & je voyois souvent qu'il étoit fâché de me voir sous l'empire d'une femme dont il sçavoit très-bien les intentions. J'ai sçu même depuis, & par lui-même, qu'il n'ignoroit point la conduite de ma mere ; mais il s'étoit accommodé au tems, comme bien d'autres maris, & trouvoit qu'il falloit se fonder un établissement sur l'industrie la plus à la mode, & la plus commode ; c'étoit même pour la laisser plus librement fonder cet établissemement, qu'il ne

demeuroit point avec elle, & que même; quoiqu'il fût le maître de revenir chez lui, & d'abandonner l'Hotel des Invalides, il n'en voulut jamais rien faire.

Sa guérison opérée, il sollicita une commission pour avoir un détachement: la guerre continuoit; il fut des premiers placé sur la frontiere, avec le grade de Capitaine. L'hiver qui précédoit l'année de son détachement, il avoit chez lui nombre d'Officiers, avec lesquels il avoit servi la campagne derniere, qui se faisoient honneur de prendre part à ses blessures, après en avoir pris à sa gloire.

Parmi ces Officiers, j'en remarquai un entr'autres qui avoit souvent les yeux fixés sur moi, & qui saisissoit toutes les occasions qu'il trouvoit pour me prouver que j'étois à son gré: cet Officier pouvoit bien avoir trente ans, d'un nom connu, bon Gentilhomme, mais peu fortuné; il avoit assez de l'air de M. d'*Ul*.....; sa conduite sage & posée me le fit remarquer; je m'attachois même à lui par cet unique rapport de sympathie: il se nommoit M. le Chevalier *du Catel*. Quand il s'apperçut que je me familiarisois avec lui plus qu'avec les autres, il fit sa cour à M. d'*Ul*.... & à Madame son épouse,

demanda permiſſion de voir quelquefois la belle *Junon*. M. d'*Ul....* voulant profiter de l'honneur qu'il nous faiſoit, le lui promit ; la vanité de ma mere d'avoir chez elle un homme de condition , ne lui permit pas de lui refuſer notre appartement ; il nous reconduiſit dans ſon carroſſe , il monte avec nous , & nous tient compagnie. Ma mere l'engage à ſouper ; il reſte, on me fait chanter , voilà mon Chevalier amoureux , mais amoureux fou ; M. le Chevalier revient deux fois , trois fois , à différens intervalles , fait ſa cour à mon pere , la fait à ma mere ; il ſe croit en droit de parler ; il s'adreſſe à Madame d'*Ul....* , & lui fait des propoſitions , mais des propoſitions d'épouſer. Ce mot *épouſer* irrite la cervelle de ma mere , parce qu'elle n'étoit point préparée à me marier ſitôt ; il falloit des avant-coureurs , qui puſſent me prodiguer une fortune qui fût la porte de l'hyménée. Auſſi répondit-elle au Chevalier , que ſon intention n'étoit point de me marier ſi jeune , & qu'elle le prioit de ne point penſer à ſa fille ſur ce ton.

M. *du Catel* s'apperçut que la conduite de ma mere n'étoit nullement une conduite des plus ſages ; il s'apperçut de plus , que Madame

d'*Ul....* auroit ſouhaité que ſes vues ſe fuſſent tournées de ſon côté ; & bientôt à force de réfléchir, il comprit que cette femme auroit préféré un engagement d'intérêt avec ſa fille, pour préluder à un hyménée éloigné. M. *du Catel* ayant fait toutes ſes réflexions, voulut ſonder le terrein, & s'adreſſant à Madame *d'Ul....* ſous le ſpécieux prétexte d'un épanchement de cœur, il lui dit qu'il n'étoit pas d'humeur de ſe marier ; que depuis long-tems il avoit trouvé des partis avantageux ; mais que la crainte du joug l'avoit toujours arrêté ; ſi donc, reprit-il, je vous ai parlé de mon amour pour Madamoiſelle votre fille, c'étoit plutôt pour ſonder votre cœur & voir ce qui s'y paſſoit à mon égard. Quoi ! Monſieur, lui dit-elle à ſon tour, vous faites le badin, je crois, avec moi ! Je ne ſuis ni jeune ni jolie ; & vous voudriez me perſuader que c'eſt à moi que s'adreſſent vos vœux ! je ne le puis croire. En vérité, Madame, il n'y a rien de ſi vrai, que ce que je viens de vous dire, lui répartit le Chevalier : je ſuis devenu amoureux dès la premiere fois que je vous ai vue ; voyez, ſi votre cœur panche un peu en ma faveur, à vous décider. Ma mere prit ce diſcours en



plaisantant, & fit cesser cette premiere conversation.

Madame d'*Ul*.... n'étoit point femme à en demeurer-là; mais elle étoit fort aise de connoître le Chevalier, & de sçavoir a quel prix elle mettroit cet amour d'un Chevalier Militaire. Elle ne sçavoit point comment elle devoit parler dans cette circonstance, ni quelle route tenir pour lui enlever sa fortune : dans cet embarras d'esprit, elle s'adressa à M. d'*Ul*.... pour sçavoir qui il étoit; quelle étoit sa famille, & bien plus, quelle étoit sa fortune.

En effet, un jour que Madame d'*Ul*.... trouva M. d*Ul*.... seul, elle lui tint ce discours : Je suis obligé de vous prévenir que le Chevalier *du Catel* aime *Junon*; il m'a fait part de son amour, & que le but en étoit légitime; mais je ne le connois point assez pour me déterminer. Je vous en fais donc part, afin que vous déliberiez sur la conduite que vous avez à tenir. M. d'*Ul*.... lui repartit d'une façon très-sensée : Je connois, lui dit-il, le Chevalier *du Catel*, qui est un bon Gentilhomme, mais très-peu pourvû des biens de la fortune; je sçais qu'il a une tante fort riche avec laquelle il est très-bien; je crois même qu'il espere avec quelque fondement sa

ſucceſſion ; mais enfin tout cela eſt encore dans un avenir éloigné, autant qu'il eſt incertain : je ne penſe point que *Junon* s'attache à lui, il eſt trop âgé pour elle ; d'ailleurs je ne crois point qu'elle ait encore ſenti les premieres atteintes de l'amour ; de ce côté je ne crois point qu'il ſoit néceſſaire de penſer à ce mariage ; mais ſi d'un autre nous réfléchiſſons à l'état où nous ſommes, j'ai lieu de me perſuader que la famille & ſur-tout la tante de *du Catel* s'y oppoſera. Je ſerois fâché de me trouver la riſée de cette famille, & que notre fille fût en bute aux traits de la critique. Je vous paſſe, continua-t-il, d'autres raiſons encore plus fortes que celles dont je vous préviens ; vous les ſçavez auſſi-bien que moi : ainſi pour me réſumer, je crois qu'il vous convient de répondre à cet excellent Officier, que nous ne ſommes point dans le cas de diſpoſer de notre fille, avant qu'elle-même ait la raiſon de pouvoir diſpoſer d'elle.

Madame d'*Ul*..... charmée de ces découvertes, en fit uſage ; voyant que l'amour du Chevalier ne pouvoit lui être profitable, elle répondit à ſes fauſſes déclarations par un maintien grave, un diſcours ſec, qui ſembla l'é-

loigner de la maiſon, mais qui ne l'éloigna que d'elle. Il y avoit déjà du tems que ma mere penſoit à me livrer à quelqu'autre; j'étois dans l'âge, où le tarif eſt à ſon plus haut dégré; mais elle vouloit que ce quelqu'un fût dans le pouvoir d'y mettre le haut prix où elle prétendoit atteindre.

Le Chevalier *du Catel*, qui ne parloit plus à ma mere d'amour, ne ceſſoit de *m'adorer*, (ce terme-là eſt du bel eſprit); il venoit encore aſſez ſouvent à la maiſon; mais il ne m'y trouvoit jamais ſeule: un jour ma mere m'annonça la viſite de Monſieur *Vilhomme*, fils d'un Fermier Général, & qui avoit déjà la ſurvivance de ſon pere. Ce jeune homme, ainſi que moi, ſe ſentoit encore de ſa premiere éducation; il regnoit dans lui un mélange d'obſcurité & de haute vanité; & il étoit le ſinge des minauderies de ma mere; il étoit riche, ſon pere lui donnoit abondamment ce qui étoit utile à ſes plaiſirs, & il le dépenſoit avec la même facilité; il jouiſſoit outre cela de la part de ſon pere dans les ſaiſies & confiſcation, dont il ne faiſoit grace à perſonne, du revenu de la feuille des commiſſions qui étoient dans

le diſtrict du département de ſon pere ; c'eſt à dire qu'il avoit, quoiqu'en ſurvivance, une des plus fortes portions du revenu de la ferme ; d'ailleurs aſſez bien fait de ſa perſonne : ma mere m'ajouta que c'étoit le bon papa *d'Outremer*, Banquier, qui venoit lui faire ſa cour, qui devoit le préſenter ; elle me recommanda de le voir, de l'aimer & de répondre à ſes carreſſes. Que cette femme connoiſſoit mal notre ſexe ! l'ordre d'une mere fut-il jamais un piége pour fixer l'amour d'une jeune fille ?

Le jeune *Vilhomme* parut dans la journée, je le déteſtois déjà dans mon cœur ; ſa vue me fit horreur. Ce fut bien pis, quand il voulut me contrefaire le bel eſprit, & me peindre ſon amour, ſur le ton du *vernis*, du *goût* & du *coloris* ; il *s'extaſia* en m'abordant ; j'étois ſeule pour lors dans ma petite chambre à m'occuper ; que vois-je ? dit-il d'un ton froidement animé : quel *vernis* ſur ces aimables joues ! quel *coloris* dans ces traits naiſſans ! quel *goût* la Nature a-t-elle répandu ſur toute cette riante phyſionomie ! & en geſticulant avec des contorſions étudiées dans les couliſſes de l'Opera, il voulut ſauter à mon cou & m'embraſſer. Je le repouſ-

sai avec décence, & lui dis : Monsieur, ce n'est point ici où il me convient de recevoir de pareils complimens ; entrons dans la chambre où est la compagnie ; je prierai ma mere de répondre pour moi ; car je vous l'avoue, je n'entends rien à vos belles expressions ; & prenant avec moi l'ouvrage auquel il m'avoit surpris attachée, je sortis, & il me suivit. Mon jeune Général, (c'est ainsi que ma mere l'appelloit par abréviation, (fut fort étourdi de ma saillie ; ne sçachant comment y répondre, il alla se plaindre à ma mere en termes qui me firent juger qu'ils se connoissoient déjà. Ma mere prenant son air grave, me défendit de répliquer de cette façon ; que M. *Vilhomme* me faisoit trop d'honneur, & qu'elle entendoit être obéie. Frappée de cette réplique, je lui jettai un regard furieux, à ce que j'ai appris depuis, & quittant la compagnie, je retournai dans ma chambre.

Le paix se fit sans doute entr'eux par la médiation de Monsieur *d'Outremer*, & nos deux enchérisseurs se raccommoderent. Mon petit Général, à qui j'avois donné dans l'œil, fut aisé à la réconciliation ; il devint éperdument amoureux de moi ; c'étoit justement ce

que ma mere ſoihaitoit ; elle étoit même enchantée de ma bruſquerie, qui l'aideroit encore plus à hauſſer le prix du marché.

J'avois pour lors quinze ans, & j'avois une figure capable d'en emflâmer bien d'autres ; mais mon cœur nétoit ni banal ni avare ; il fallut attendre l'inſtant de ſa déciſion. J'étois furieuſe des diſcours de ma mere ; j'en pleurois de rage, je ne voulus point ſouper, & m'allai coucher. Le lendemain, je m'attendois que ma mere viendroit me trouver, & je comptois lui répondre ; elle avoit des affaires ſans doute plus intéreſſantes, car elle ſortit de bon matin & ne revint qu'au ſoir. J'ai appris depuis, qu'elle avoit une parie liée chez M. *d'Outremer*, auquel elle ſurvendoit les debris de ſa jeuneſſe : cet homme n'étoit nullement délicat ; pouvoit-il être autrement ? il avoit à bon compte au moins ſoixante & dix ans ; il avoit été ſage pendant ſa jeuneſſe entiere ; mais par un caprice imprévu de la biſarre Nature, après avoir rempli ſon coffre-fort, il étoit devenu amoureux. C'eſt ainſi que la Nature ſemble ſe jouer de ceux qui la mépriſent pour s'être occupés des paſſions différentes de celles qu'elle indique : on ne la brave jamais impu-

nément : j'ai ſçu même que le petit Général devoit être de la partie de dîner, & que ce fut à ce rendez-vous où le marché ſe fit. Il n'étoit pas queſtion de moins que de cent mille livres pour ma mere, ſans le préſent qui devoit être pour moi.

Ce jour même, jour le plus cher à mon cœur, & que je ne dois jamais oublier ; (heureuſe ſi j'avois ſçu profiter des évenemens qui en furent la ſuite !) le Chevalier *du Catel* entra, & ne trouvant perſonne dans la chambre de ma mere, il pénétra juſques dans mon réduit, oû il me vit les yeux encore rouges des pleurs que j'avois verſés, & la figure dans un délabrement & un négligé qui marquoit trop le déſordre de mon ame. Qu'avez-vous, belle enfant, me dit le Chevalier ? comme vous êtes changée ! je ne haïſſois pas Monſieur *du Catel*, il s'en falloit de beaucoup ; je l'eſtimois, mais je ne l'aimois point. Aſſeyez-vous, Monſieur le Chevalier, lui dis-je ; vous me trouvez changée, & vous avez raiſon; depuis hier dîner je n'ai pris qu'un bouillon ; j'ai des chagrins qui ſurpaſſent tout ce que vous pouvez concevoir ; j'ai déjà confiance en vous, je compte ſur vos conſeils, & ſur vo-

tre diſcrétion. Vous connoiſſez ma mere, mais vous ignorez ſon caractere ; je vais vous le peindre ; je fis en effet cette peinture avec le pinceau le plus naturel ; de-là je conduiſis ma période à l'aventure de la veille ; j'accompagnai ce récit des réflexions analogues au caractere que je dépeignois. Monſieur *du Catel* ſurpris de ma naïvété, fut effrayé de tout ce que je lui diſois : ah ! ma chere enfant ! me dit-il, je ne ſuis plus ſurpris de ce qui m'eſt arrivé ; je vais vous en faire part à mon tour. Je vous aime, que dis-je ? je vous *adore* ; je vous ai demandé en mariage à Madame votre mere ; elle s'eſt informée de moi, & à ſçu que je n'étois nullement fortuné ; que j'avois ſeulement des eſpérances, mais eſpérances qui peuvent s'évanouir : cependant j'ai aſſez de quoi me ſoutenir, & faire vivre médiocrement une femme que j'aimerois. Votre mere ainſi inſtruite m'a fait ſentir par ſes refus que je n'étois point ſon fait : de mon côté, voyant que je ne pouvois venir à bout de mon deſſein, attendu mon peu de fortune, j'ai fait ſemblant de vous avoir oublié, en me donnant tout-à-fait à elle. Je ne ſçais ſur quels preſſentimens je m'étois figuré Madame d'*Ul*.....

n'être point intraitable ; mais je ne ſçavois point que c'eſt l'avarice qui lui faiſoit vendre ſes faveurs : vous avez éclairci ce myſtere, & je ſçais à préſent à quoi attribuer la façon impertinente avec laquelle elle a reçu ma déclaration, qui n'avoit d'autre but que de vous voir ſouvent, ſous prétexte de lui inſinuer mon prétendu amour. A préſent que je vous ai déclaré ma paſſion, ma chere Junon, qu'elle n'a rien que d'honnête, dites-moi ſi vous ſeriez aſſez bonne pour accepter le parti que je vous propoſe ? ſi cela eſt, ne craignez rien ; je ſuis en état de vous donner des conſeils que vous pourrez ſuivre en toute aſſurance.

Je l'avouerai, cette déclaration faite en des termes ſi obligeans, & dans un point de vue ſi honnête, me fit plaiſir ; je n'aimois point, mais ſçavois-je ce que c'étoit que d'aimer ? Mon petit conſeil décidé, je pris la parole & lui dis très-obligeamment. Monſieur le Chevalier, on ne peut être plus charmée que je le ſuis de votre façon de penſer à mon égard ; je vous en remercie mille & mille fois ; je ne ſçais ce que c'eſt que l'amour ; mais, puiſque vous m'aimez & que vous voulez bien me prendre pour femme, j'y conſens de tout

mon cœur. Le Chevalier m'embrassa mille & mille fois, & je le laissai faire. Il me demanda ensuite de quel caractere étoit Monsieur d'*Ul*.... C'est un fort honnête homme, lui dis-je ; il ne sçait point la conduite de sa femme ; il s'en méfie cependant ; car il n'a jamais logé avec elle ; il vient ici de tems en tems, mais les intervalles sont très-longs ; il m'aime, & je pense qu'il recevra avec plaisir l'alliance que vous lui proposerez. Mon pere est discret d'ailleurs, soyez sûr de votre confidence. Eh bien ! ma chere ame, me dit-il, soyez tranquille ; je vais travailler à mon bonheur & à votre satisfaction ; ne vous mettez plus dorénavant dans cet abandon où je vous trouve ; répondez hardiment ; vous me paroissez avoir de la fermeté ; & afin que je sçache ce qui se passe, à sept heures du soir je passerai sous vos fenêtres ; quand vous aurez quelque chose de particulier à me marquer, mettez votre Lettre au bout d'une ficelle ; la fenêtre de votre chambre donne sur la rue, je prendrai le papier qui sera au bout, & j'en remettrai un autre de ma part, que vous tirerez sur le champ à l'heure que je vous prescris.

Nos petits arrangemens ainsi faits, Monsieur le Chevalier *du Catel* sortit. Je repris mes sens, je me rassurai & me promis bien de parler à ma mere sur le bon ton. Madame d'*Ul....* parut enfin, elle entra dans mon cabinet, & y serra les nouvelles especes que son trafic lui procuroit. Eh bien! ma fille, me dit-elle, êtes-vous encore en colère? Vous êtes bien jeune, je le vois bien; qu'est-ce que vous a fait Monsieur *Vilhomme*, qui est le jeune homme le plus accompli que je connoisse? Je sors d'avec lui, il est venu nous joindre chez Monsieur d'*Outremer*; ce jeune garçon étoit plus pâle que la mort, il n'a pas dormi de la nuit; il m'a chargé de vous faire mille excuses, & compte réparer, par ses soins & ses assiduités; le petit chagrin qu'il vous a innocemment causé. Ecoutez, ma fille, car il est tems de vous faire appercevoir que vous êtes grande, & que vous devez penser en femme, & non en enfant: vous n'avez à espérer de beauté que huit à dix ans, c'est de ce tems-là qu'il faut sçavoir profiter; si vous ne l'employez pas utilement, votre vie ne sera qu'une suite de miseres & de troubles continuels; pour comble d'infortune il faudra vous marier, & personne-

ne

ne voudra de vous, n'étant point en état de joindre une fortune à vos attraits paſſés. Vous êtes au fait de ma conduite; voyez comme je me ſuis tirée & comment j'eſpere me tirer, toute flétrie que je ſuis. Mais auparavant, & pour décorer cette conduite, il faut vous marier à préſent; j'ai donc deſſein de prévenir deux choſes, l'amour étourdi qui vous conduiroit dans le précipice, & le *bien-être* de vos jours. Le petit Général vous aime, je ne puis en douter, il me propoſe de vous épouſer; c'eſt dans cette vue que je lui ai promis de vous voir; vous aurez la liberté de l'écouter & de recevoir ſes préſens; je compte en parler à Monſieur d'*Ul*..... Je ne ſuis pas fâchée au ſurplus de la petite colère que vous lui avez fait paroître; vous ſerez ma fille, (pourſuivit-elle en m'embraſſant,) & une fille digne de moi; c'eſt ainſi qu'il faut rejetter les premieres avances pour enflammer davantage un jeune Amant. Je ne répondis rien à ſes diſcours; elle ſe fâcha, non pas encore ſérieuſement. Nous nous remimes enſemble & je parus conſolée.

Cependant le Chevalier *du Catel* étoit avec Monſieur d'*Ul*.... avec lequel il prenoit des meſures bien contraires à celles de Madame

ſon épouſe. Il m'écrivit le ſoir , ſuivant nos arrangemens , qu'il avoit vu mon pere , auquel il avoit fait part de ſes deſſeins , qu'il lui avoit raconté l'hiſtoire de la conduite de ma mere , & de celle qu'elle avoit tenue avec moi la veille , que Monſieur d'*Ul....* ſurpris au dernier point d'un pareil ſcandale , lui avoit promis de me ſeconder , & qu'il alloit préparer tout ce qui ſeroit néceſſaire pour me tirer ſans bruit d'avec ma mere ; qu'il étoit queſtion d'un Couvent dans lequel on me mettroit pour achever , ou plutôt pour me donner une éducation convenable ; que les frais s'en feroient également par mon pere , que j'euſſe à me diſpoſer pour le tems qu'il me feroit ſçavoir. Je lui écrivois de mon côté tout le diſcours de ma mere , qu'il alla le lendemain répéter à mon pere. Monſieur d'*Ul....* me marqua dès le même ſoir que le libertinage de ſa femme lui faiſoit horreur , que le bruit que pourroit cauſer ſa juſte vengeance l'avoit empêché de faire un éclat ; mais que j'euſſe à recevoir le jeune homme chez moi , lui faire amitié , pour découvrir ſes ſentimens & lui en faire part , qu'auſſitôt je ſerois ſecourue. Le jour même que ma mere m'avoit parlé , j'avois déjà

eu la viſite de mon petit époux que j'avois reçu aſſez ſéchement, mais avec plus de bonté que la premiere fois ; le lendemain il revint, c'eſt-à-dire le jour d'après celui que j'avois reçu la Lettre de Monſieur *du Catel* ; cette fois je le reçus avec plus d'ouverture, il en fut enchanté ; ma mere m'embraſſa avec tendreſſe au ſignal, mon petit Général me fit préſent d'un collier de diamans & de deux boucles d'oreilles fort belles ; je ſerrai ce préſent dans une petite armoire ; mais, pour plus de ſureté, ma mere s'en empara, pour me les donner le jour de mon mariage, & ne les plus revoir.

Huit jours ſe paſſerent de cette ſorte, nous avions ſouvent à dîner le jeune Financier, Monſieur d'*Outremer*. Les repas étoient fins & délicats, ma mere n'épargnoit rien pour les bien recevoir ; enfin dans un de ces ſoupers galans, on m'anonça que le mariage ſe feroit le troiſiéme jour dans ma chambre, qu'il étoit inutile d'aller à l'Egliſe, que les formalités ne ſervoient qu'à dépenſer de l'argent inutilement ; que Monſieur *Vilhomme* dépoſoit la dot de cent mille livres entre les mains de ma mere ; qu'enfin elle avoit le conſentement de mon pere. Je ſçavois bien quelles étoient ces

formalités d'Eglise, mais j'ignorois qu'on pût les suppléer : le consentement de mon pere m'interdit cependant ; mais comme on ne jugeoit point à propos de m'en faire lire l'acte, je compris qu'il y avoit quelqu'intrigue à cet égard ; je devins rêveuse, cet air passa pour une pudeur expirante ; le lendemain je n'eus rien de plus pressé que de faire part de cette résolution au Chevalier *du Catel* ; il en fut charmé, & alla porter ces nouvelles à Monsieur d'*Ul* .... Il est tems, m'écrivit le lendemain mon cher Chevalier, de faire jouer nos ressorts. Le jour de votre mariage, qui est demain, m'écrivit il, Monsieur d'*Ul*..... se transportera sur les neuf heures du soir chez vous ; il y verra les préparatifs ; suivez ce qu'il vous ordonnera ; faites dès-à présent vos paquets, sans que votre mere s'en apperçoive.

Le jour de mon mariage, Madame d'*Ul*...; n'eut que les préparatifs du lit nuptial à faire ; elle nous donna son lit & se destina le mien : déjà les présens, les habits de noces étoient arrivés ; on me para, on m'ajusta, le lit est déjà pompeux, & la victime est prête. Enfin arrive Monsieur d'*Outremer*, un de ses amis & mon futur époux. Qu'il se crut charmant ! qu'il se

crut aimé ! il m'embraſſe, m'appelle ſa petite femme, il veut même préluder ; je me retire, je deviens ſérieuſe, il n'avance pas : le ſouper eſt ſervi, l'on ſe met à table : à peine étoit-il huit heures, mon Galant étoit empreſſé, ma mere inquiette de voir arriver cet heureux inſtant de lui faire accroître ſes finances d'une ſomme auſſi conſidérable. Cependant toutes les phyſionomies, excepté la mienne, reſpiroient une grande gaieté : à peu près l'heure de neuf heures, heure ſi attendue & ſi chere à mon cœur, arrive Monſieur d'*Ul*..... qui voyant une table ſomptueuſe & richement ſervie, un lit galant, & ſa fille ornée comme une Déeſſe, demanda de ce ton ſérieux que vous lui connoiſſez, ce que c'étoit que cette maſcarade ? Il eſt inutile de vous faire ici la triſte peinture du déſordre de Madame d'*Ul*..... & de celui des convives ; le petit Financier ſeul, qui ne connoiſſoit pas Monſieur d'*Ul*..... mais qui, à la figure des autres, le prenoit cependant pour le Maître de la maiſon, choqué qu'un homme qui avoit l'habit d'Invalide, vînt le relancer juſqu'au ſanctuaire de ſes plaiſirs, lui dit : Monſieur, ſoyez le bien venu, nous ſommes charmés d'augmenter notre compagnie d'un homme comme vous, la livrée du

Roi nous fait honneur. Allons, ma chere petite Junon, ma chere petite femme, remettez-vous; allons, ma chere future belle-mere, & vous, Meſſieurs, faiſons place à Monſieur : puis prenons ſur le champ un verre de vin de Champagne; à votre ſanté, Monſieur, qui que vous ſoyez, en s'adreſſant à Monſieur d'*Ul*....

Monſieur d'*Ul*...... n'avoit nullement le ton railleur, auſſi ſans s'émouvoir, il lui répartit ainſi : Avant de vous remercier, mon jeune *Blanc-bec*, dites-moi, je vous prie, qui vous êtes ? & quelle eſt cette compagnie qui ne peut me voir ſans être interdite ? Et vous, Madame, en s'adreſſant à ma mere, qui ſont donc ces vieux coureurs d'aventures que vous amenez ici pour ſéduire ma fille & la corrompre ? Le jeune Financier badinoit de tous ces diſcours; les vieux barbons, ni Madame d'*Ul*..... ne badinoient point, chacun d'eux répartit qu'il avoit été invité aux noces de Mademoiſelle avec Monſieur *Vilhomme*, Fermier général en ſurvivance de Monſieur ſon pere, que tout ce qu'il voyoit étoit des préſens de Monſieur.... Le petit Finanacier, fatigué du ton de hauteur de Monſieur d'*Ul*.... termina les réponſes des autres par un grand éclat de rire, qu'il finit

en disant à Monsieur d'*Ul*....... qui que vous soyez, prenez donc une place ici, ou prenez moi la porte. Monsieur d'*Ul*......... se mit à sourire de l'impertinence du petit Financier, & lui dit: Jeune homme, jeune étourdi, apprenez à me respecter; pour vous mettre dans la voie du respect que je vous impose, il faut vous résoudre à passer par la fenêtre avec toutes vos richesses, & encore plus avec vos airs inpertinens; allons, faites cela de bonne grace, & que je ne vous le dise pas deux fois. Le jeune Financier répondit par un geste si élevé qu'il fit sauter le chapeau de Monsieur d'*Ul*...., qu'il tenoit toujours sur sa tête; Monsieur d'*Ul*..... l'empoigna comme une Marionnette, lui donna des coups d'étrivieres sur son derriere mis à nud, & voulut le congédier par la fenêtre; mais Madame d'*Ul*..... & les vieux Podagres qui étoient avec elle & qui connoissoient Monsieur d'*Ul*...... quoique celui-ci ne les connût pas, le prierent de le laisser aller. Non, Messieurs, leur dit-il, s'il eût été aussi sage que vous, je l'aurois renvoyé, comme je vous prie vous-mêmes de sortir & de ne jamais remettre les pieds ici: quant au petit Survivan-

cier, il ira paſſer la nuit à l'Hôtel des Invalides, & nous verrons demain ce qu'il en arrivera : cependant on pria tant & tant Monſieur d'*Ul*..... qu'on obtint une grace que ſon derriere n'auroit pu obtenir. Je le veux donc bien, dit Monſieur d'*Ul*..... qu'il ſorte, demain je reporterai tout à ſon pere ; mais je lui donne un bon avis, c'eſt que je ne le rencontre point dans Paris, car ſi je le vois, je lui coupes les deux oreilles. Tous ſortirent, & la paix rendue à la maiſon, Monſieur d'*Ul*..... me donna ordre de le ſuivre & d'emporter tout ce qui étoit à moi ; on lui livra les colliers, les bagues, les ajuſtemens dont on fit un paquet ſéparé, & que Monſieur d'*Ul*..... emporta avec lui dans le Caroſſe qu'il avoit amené. Tout ceci ce paſſa avec ſi peu de bruit par les prudentes réſerves de Monſieur d'*Ul*..... que la maiſon ne s'apperçut de rien. Nous quittons donc Madame d'*Ul*..... à laquelle Monſieur d'*Ul*......ne dit que ces deux mots : Pour vous Madame, je vous laiſſe, uſez de vos droits. Nous deſçendons l'eſcalier, me voilà à la porte de l'entrée, j'apperçois une Chaiſe de Poſte, dans laquelle je fus placée avec mes paquets à côté de mon cher Chevalier *du Catel*, qui me reçut

à bras ouverts : quant à mon pere il ſe ſaiſit des paquets nuptiaux qu'il alla remettre au pere du jeune Financier : quoique je n'aye jamais depuis entendu parler de cette hiſtoire, mon petit Financier reviendra cependant ſur la ſcene. Que ſont devenues les cent mille livres, c'eſt ce que j'ignore, & ce que vraiſemblablement je ne découvrirai qu'à la Valée de Joſaphat.

Monſieur *du Catel* étoit muni des pouvoirs de mon pere pour me tranſporter dans un Couvent ſur les confins de la Bretagne, dont l'Abbeſſe lui étoit connue par un de ſes amis dont elle étoit parente : ils avoient arrangé leurs affaires de façon que j'y fus reçue avec la décence la plus convenable ; c'eſt dans cette retraite où j'ai puiſé les ſentimens de la vertu & de l'humanité les plus analogues à mon caractère ; ces ſentimens ont toujours fait ſur mon cœur une vive impreſſion ; mais Nature ! Nature ! tu as toujours été la plus forte, *tant il eſt rare de te contredire impunément.*

Il y avoit prés de ſix mois que j'étois dans cette maiſon, lorſque je reçus une Lettre de Monſieur *du Catel*, qui me marquoit que Monſieur d'*Ul....* étoit parti en détachement

ſur les frontieres, avec le Brevet de Capitaine; que la réunion s'étoit faite entre ſa femme & lui, qu'elle-même approuvoit mon union, que bientôt elle ſe diſpoſoit à nous marier, qu'ils étoient même en voie d'arrangement, afin que ce mariage ne fût point ſçu de ſa famille, attendu que l'hiſtoire du Financier avoit percé; & ſur-tout qu'il fût ignoré de ſa tante qui le dèshériteroit: qu'il falloit ménager toutes ces choſes, afin de ne rien riſquer: que, quand le mariage ſeroit fait, nous verrions quelles meſures nous prendrions.

Cette nouvelle ne me fit ni peine ni plaiſir; la raiſon ſeule me dicta que c'étoit le parti le plus ſage que de donner mon conſentement à cette union; je me ſentois une inclination pour ma liberté qui ſurpaſſoit tous les efforts de la raiſon; cependant je me rendis, car j'eſtimois le Chevalier, & je lui écrivis en conſéquence de ſes ſentimens, que je l'attendois avec plaiſir, & qu'il eût à m'informer de ſon arrivée.

En effet, trois jours après je reçus de ſes nouvelles; j'en recevois bien d'autres à la vérité, mais qui ne font rien à mon hiſtoire; je ne parle que de ce qui eſt intéreſſant aux

révolutions de mon étoile. Par ſa derniere Lettre il me faiſoit part qu'il alloit dans huitaine à Amſterdam afin de m'y recevoir pour épouſe en face de l'Egliſe, la Religion Catholique étant tolérée dans cette République ; que Madame d'*Ul*.... partoit dans l'inſtant pour m'aller tirer de ma Communauté, & m'emmener avec elle au même endroit : il me déſigna même l'Auberge où nous devions arrêter ; il m'aſſura qu'il étoit muni des pouvoirs de mon pere à ce ſujet, qu'il n'avoit voulu confier qu'à lui ſeul ; que ma mere étoit ſeulement chargée du pouvoir de ſon mari pour me retirer, & d'une Lettre pour Madame l'Abbeſſe.

Je reçus cette Lettre au moment que je commençois à ſentir le prix de la vertu, & le danger de ma liberté ; je m'étois déjà avancée au point de faire part à Madame l'Abbeſſe des ſentimens que mon cœur m'inſpiroit de me faire Religieuſe. Non-ſeulement les ſentimens de piété m'inſpiroient cet acte héroïque ; mais encore ceux de la vertu & de la raiſon. L'éducation que j'avois reçue me faiſoit horreur ; la conduite de ma mere m'effrayoit, & tout ce que je me repréſentois devoir ſubir, dès que

je ſerois une fois remiſe en ſes mains, me préoccupoit & m'accabloit d'un chagrin mortel ; l'expérience du paſſé étoit une leçon toujours vivante & dont je ne perdois point le plus léger ſouvenir. Enfin cet état de grandeur que l'on m'avoit fait prendre, qui ne pouvoit ſe ſoutenir dans des conjonctures où j'avois tout à craindre de l'inconſtance de la fortune, me faiſoit voir de ſi près ma chûte, que je tombois dans la plus affreuſe mélancolie. Ajoutez à cela ce goût, cet attrait pour la liberté qui m'ouvroit un précipice que mon imagination étendoit encore davantage. Tout cet enſemble me fit prendre la réſolution de me découvrir à Madame l'Abbeſſe & de lui dépoſer les ſecrets ſentimens de mon cœur. Madame l'Abeſſe, convaincue de ma ſincérité, me loua ſur cette inclination, & me promit tous les ſecours qui dépendroient d'elle.

Cet aveu rendit le calme à mon ame agitée : ce fut dans ce doux moment de la paix dont mon cœur jouiſſoit que je reçus la Lettre de Monſieur *du Catel* : je crus qu'il étoit intéreſſant d'en faire part à Madame l'Abbeſſe, & de lui dire les projets de ma mere & de mon pere ſur le mariage que je lui annonçois. Je lui

cachai le lieu où devoit ſe conſommer cette union, non par diſcrétin, car je n'y entendois point fineſſe, mais parce que je croyois que ce récit étoit indifférent. Je priai cette Abbeſſe de parler à ma mere, dès qu'elle la verroit, de mes diſpoſitions pour le Cloître, & de faire en ſorte de réuſſir dans ſon entrepriſe: je lui peignis ma mere comme une femme vive, haute & emportée, qui étoit idolâtre de moi, afin qu'elle pût ſe monter ſur le caractète propre à la faire plier en cas de réſiſtance; qu'à mon égard j'étois diſpoſée à la ſeconder de mon mieux.

Ce fut dans ces circonſtances qu'arriva la Comteſſe d'*Ul*..... Quelle ſurpriſe pour vous, cher Lecteur, d'entendre nommer la ci-devant *Margot des Pelotons*, Comteſſe! mais elle l'eſt, écoutez-la s'annoncer; elle arrive dans un équipage à quatre chevaux, deux Laquais ſervant de Poſtillons, ayant la livrée étrangere du Comte d'*Ul*.... mon pere. Elle étoit accompagnée d'une femme de chambre qui devoit la ſervir, & moi en même tems. Elle ſe fait annoncer dans cet équipage à Madame l'Abbeſſe: au début de ce nom ſi faſtueux Madame l'Abbeſſe demeure interdite, ignorant la qua-

lité de mes pere & mere. Cependant ſe remettant de ſon trouble, elle va à ſa grille voir Madame la Comteſſe d'*Ul*....

Madame, lui dit la Comteſſe d'*Ul*... je viens réclamer ici une fille que Monſieur le Comte d'*Ul*. . . . mon mari vous a dépoſée. Voici une Lettre de ſa part que j'ai l'honneur de vous remettre. Monſieur d'*Ul*.... l'avoit ſigné, *Comte* d'*Ul*...... il n'y eut pas le mot à répliquer ſur la qualité de *Comteſſe*: auſſi ne fut-il point queſtion de cela. Madame l'Abbeſſe ayant lu cette Lettre, dit à Madame la Comteſſe ma mere : rien de ſi juſte que de vous rendre votre fille, Madame ; je vais la faire avertir de votre arrivée, & que vous la demandez : mais, Madame, auparavant me ſeroit-il permis de vous repréſenter, que votre fille, que j'appelle la mienne, nous eſt ſi fort attachée, qu'elle aura bien de la peine à nous quitter ? Je vous avoue même que les charmes de la Nature joints à ceux de l'eſprit, du cœur, & de la vertu la plus exacte dont elle eſt douée, que ces charmes, dis-je, courent grand riſque dans ce monde où vous allez la faire entrer. Je vous dirai bien plus que les ſentimens de ſon cœur, dont elle m'entretient ſouvent, me conduiſent à vous demander, de

ſa part, la permiſſion de ſe faire religieuſe: je vous prie même de l'écouter à cet égard avec bonté; car elle attend de vous cette grace, comme la plus précieuſe qu'elle ait à eſpérer.

A ce diſcours, la Comteſſe d'*Ul*.... frémit, & enviſageant Madame l'Abbeſſe, elle lui répliqua d'un ton aigre-doux: en vérité, Madame, c'eſt bien pour le Cloître que ſont faites des filles comme la mienne! que l'on y renferme des boſſues, des tortues, des filles, des femmes diſgraciés de la Nature, & qui ſe retirent du monde, parce que le monde s'éloigne d'elles, à la bonne heure! Malheureuſement Madame l'Abbeſſe étoit dans le cas; elle étoit déferrée d'un œil; à ce défaut elle ajoutoit une phyſionomie aſſez baſſe. Madame l'Abbeſſe lui laiſſa dire toutes ſes impertinences, & ne prit pas garde que l'apoſtrophe étoit à bout portant. Eh bien! lui dit Madame l'Abbeſſe, elle va venir, & vous vous entretiendrez avec elle.

On m'envoie chercher, je vais au Parloir, j'y vois ma mere, que dis-je? Madame d'*Ul*.... non! mais Madame la Comteſſe d'*Ul*.... à laquelle Madame l'Abbeſſe m'adreſſe; voilà, me dit-elle, ma chere fille, Madame la Com

teſſe d'*Ul.....* votre mere, qui vient pour vous faire quitter ces lieux; expliquez-vous avec Madame ſur vos diſpoſitions. Ma mere, qui me voyoit déjà habillée & coëffée en linge uni, & dans cette ſimplicité qu'inſpire la vertu, c'écria: quoi! Madame, eſt-ce ainſi que vous ſouffrez que vos Penſionnaires ſe coëffent? Qu'eſt-ce que c'eſt, Mademoiſelle, pour une fille de condition que cet habit gris, cette coëffure de ſœur *du pot*, & tout cet attirail de béguines? Allons! allez reprendre vos habits & ſuivez-moi. Madame, répondis-je à Madame la Comteſſe ma mere, permettez-moi de vous dire que je ne ſens aucun goût pour le mariage, que j'eſtime Monſieur le Chevalier *du Catel*, mais que je ne l'aime point pour mari, ni lui ni d'autre; que je me ſens portée à la vie de retraite, & que je ſuis réſolue de ne point quitter cette ſainte Maiſon. J'allois continuer, quand Madame la Comteſſe ma mere répliqua toute en fureur: comment! petite ſotte, petite impertinente, vous me déſobéirez, vous me mépriſerez! Apprenez qu'il faut obéir aux pere & mere; que c'eſt à eux à vous choiſir un état, & non à ces ſépulcres blanchis qui veulent avoir des compagnes de leurs infortunes. Venez vite, & ſuivez-moi. Sans la grille qui nous

nous séparoit, j'aurois essuyé une paire de soufflets bien appliqués. Je rendis donc graces à l'obstacle, & répondis qu'il étoit inutile qu'elle s'achauffât, que je ne quitterois jamais cette demeure. Madame la Comtesse encore plus en colere vomit mille injures contre Madame l'Abbesse, sa Communauté, & contre toutes les Communautés du monde. Madame l'Abbesse qui ne pouvoit se faire entendre au milieu des cris de cette Comtesse farouche, lui dit : eh bien ! Madame, pour mettre tout d'accord, je vais écrire à Monsieur l'Archevêque de ...... c'est de lui dont je prendrai les ordres ; & s'il est nécessaire d'en avoir de supérieurs, je ne serai point inquiette de les obtenir ; mais ma chere fille ne sortira pas malgré elle. A ces menaces, Madame la Comtesse se calma, car elle n'avoit garde de faire du bruit ; les secrets qu'elle eût été obligée de divulguer, ne lui eussent point été favorables. Reprenant donc un ton plus tranquille, elle dit à Madame l'Abbesse : eh bien ! Madame, il n'est pas question de tant de menaces ; vous pouvez garder ma fille ; mais dès ce jour le payement de sa pension cesse, & il n'y a aucune dot à espérer de notre part ; adieu, Madame : & vous petite sotte & petite désobéissante, je vous ferai

valoir mon juſte courroux, en tems & lieu : faites vos réflexions l'une & l'autre juſqu'à demain matin ; je repaſſerai ici, ou pour accomplir mes promeſſes, ou pour vous emmener avec moi. Sur cela la Comteſſe nous quitta juſqu'au lendemain.

Je ſuivis Madame l'Abbeſſe dans ſa chambre : quand nous fumes tête-à-tête, voici le diſcours qu'elle me tint : Ma chere fille, me dit-elle, j'ai tenu bon tant que j'ai pû ; mais Madame la Comteſſe votre mere ma frappé par le coup le plus ſenſible ; non par rapport à moi, mais par rapport à la Communauté. Ce n'eſt point aſſez d'avoir de la vertu, du mérite, des talens, de la piété même la plus fervente pour entrer parmi nous ; il faut une dot, ſans laquelle il m'eſt impoſſible de vous recevoir ; nos biens & les dots qui les augmentent ſont des dons faits à Dieu, dont nous ſommes reſponſables ; ce tout devient ſi ſpirituel entre nos mains, que nous ne pouvons ni en diminuer la moindre choſe, ni nous relâcher de la moindre ſomme ſans être du nombre de ces économes infideles, & ravir à Dieu la portion la plus ſainte que nous lui conſacrons;ainſi,ma chere fille, il faut ſe déterminer à nous quitter, dès que la dot ſera ſéparée de votre vertu. D'ailleurs, continua-t-elle, la vertu peut être pratiquée au

milieu du monde ; je vous la recommande, ma chere enfant; car ſans dot vous ne pouvez être reçue ; ajoutez à cela le défaut du payement de votre penſion dont nous menace Madame la Comteſſe, & qui m'a ſi fort accablée de chagrin, que je crains que la Communauté ne s'oppoſe à ce que vous reſtiez ici plus long-tems. A ce diſcours je manquai de tomber à la renverſe ; mes eſprits irrités me ſoutinrent, & pour dernier effort je me jettai à ſes pieds, je les arroſai de mes larmes, & la priai de point abandonner la vertu que j'avois acquiſe chez elle, au milieu de la dépravation & de la corruption du monde ; j'allois même lui déveloper le caractere de Madame la Comteſſe, & ce que j'avois déjà eſſuyé ſous ſon empire, lorſque Madame l'Abbeſſe me quitta bruſquement en me diſant ; *ſans dot*, ma chere fille, *point de Religieuſe.*

Cette conduite m'accabla de douleur ; mais reprenant ma fierté, quoi ! lui dis-je, Madame, la maiſon de priere eſt donc un lieu où l'on trafique les ames avec le vil métal de l'or ! je reprens le monde, il m'eſt moins odieux ; on n'y trafique que les corps ; puis reprenant un air de vertu qui me fit déteſter ce que je venois de dire, je pris Dieu à témoin des efforts que j'avois faits pour

me ſouſtraire au monde, & ſortant enſuite de l'appartement de l'Abbeſſe, la colere & la piété ſe contrediſant, je courus à ma chambre écrire à ma mere & lui faire part du changement de mes diſpoſitions, ſans lui rien apprendre du motif qui l'avoit occaſionné.

Ma mere vint dès l'après-midi me prendre à la porte d'entrée du Couvent, qui me fut ouverte; elle paya ce qui étoit dû de ma penſion à la Dépoſitaire, en tira quittance; & étant montées en carroſſe, nous pouſſames notre route juſqu'à Amſterdam. Elle auroit pu me mener également au Japon; je ne connoiſſois pas plus ce pays-là que la Hollande.

En comptant le départ de Madame la Comteſſe, ma mere, de Paris juſqu'à Amſterdam, nous fumes bien près de douze à quinze jours à faire cette courſe; de façon que le Chevalier *du Catel*, qui étoit parti comme il me l'avoit marqué, étoit arrivé il y avoit déjà deux jours; s'étant informé ſi nous n'étions pas arrivées à l'auberge où il étoit deſcendu, & où il m'avoit marqué que je devois deſcendre, & n'en ayant eu aucune nouvelle, il ſe rendit le lendemain de ſon arrivée, & le jour ſuivant, ſur la grande route de Paris, pour nous inſtruire; en effet je l'apperçus de loin qui ſe pro-

menoit. Ah! Madame, dis-je, voilà le Chevalier *du Catel* qui nous attend. Ma mere regarde & l'apperçoit effectivement; celui-ci qui se méfioit d'elle, quoique paroissant dans une parfaite intelligence, lui avoit dit qu'il ne partiroit que plus de quinze jours après elle, étant obligé de finir quelques affaires; de façon qu'en supputant les jours, elle devoit être à Amsterdam huit jours au moins devant lui.

Le Chevalier ne m'avoit point apperçue, & regardoit assez négligemment rouler la voiture qu'il ne soupçonnoit point être celle de Madame la Comtesse d'*Ul.....* dont il ignoroit le nouveau titre & la livrée. Je m'apperçus de son ignorance; aussi, mis-je la tête à la portiere & je l'appellai. Madame la Comtesse fit tant de bruit pour m'empêcher, sous prétexte d'indécence de ma part, qu'il tourna enfin la tête & m'apperçut; ce fut pour lors que le Chevalier cria au cocher d'arrêter: Madame la Comtesse lui crioit de fouetter; mais les cris & la course du Chevalier furent plutôt entendus du cocher, que les défenses contraires de sa Maîtresse. Le cocher arrête, le Chevalier monte, saute à mon cou; je l'embrasse de tout mon cœur; il salue Madame d'*Ul.....* & se met à côté de nous. Je me fis

un plaisir sensible d'appeller ma mere Madame *la Comtesse*, & je voyois que Monsieur le Chevalier ne m'entendoit pas ; qu'est donc cette Comtesse dont vous parlez, Mademoiselle, dit-il ? C'est moi, Monsieur, dit ma mere. Pardonnez-moi, Madame, j'ignorois que vous eussiez ce titre : j'ai servi long-tems, j'ai même eu occasion d'avoir M. d'*Ul*.... joint à mon Régiment ; j'ai fait connoissance avec lui, & l'ai toujours sçu distinguer de ses camarades ; mais je ne lui ai jamais entendu donner cette qualité. Cela est vrai, répondit Madame la Comtesse ; aussi ne l'a-t-il pris que depuis qu'il a le brevet de Capitaine. La Noblesse & l'obscurité ne peuvent éclater ensemble ; la modestie doit pour lors unir l'un à l'autre ; mais une fois sorti de cette obscurité, la Noblesse, ses droits & ses prérogatives rentrent dans tout leur lustre. Telle a été la conduite de M. d'*Ul*.... Etant simple soldat, il s'est honoré de ce titre en s'appliquant à ses devoirs ; élevé à un grade supérieur, il s'en est fait honneur par un plus grand attachement à son service ; il a obtenu la Croix de Saint Louis par son mérite ; il est devenu Lieutenant ; jusques-là la modestie a fait percer son mérite ; aujourd'hui, qu'il est Capitaine, il rentre dans ceux

de ſa condition; parce que le voilà élevé au grade que ſa maiſon avoit droit d'attendre. M. d'*Ul....* eſt Ecoſſois ; ſes peres ont ſuivi le Roi Jacques : les Sujets de cet infortuné Roi qui ont pris part à ſon malheur ſe ſont épuiſés à ſa ſuite ; la France les a récompenſés de leur attachement à leur Souverain autant qu'elle l'a pu. Tel eſt le ſort de mon époux, qui né pour ſervir ſon Prince, & ne pouvant parvenir, a préferé de ſervir dans le dernier dégré pour ſe rendre digne d'un ſupérieur, plutôt que de traîner un nom dans l'oiſiveté & l'obſcurité. Liſez, M. le Chevalier, ajouta-t-elle en finiſſant, les Héros d'Ecoſſe : mais vous autres Militaires François, qui croyez tout ſçavoir, vous aimez mieux lire de miſérables Romans qui vous efféminent, que de vous inſtruire. Cette mercuriale n'étoit pas hors de propos ; j'ai bien vu de ces Militaires parfaitement ignorans ſur l'hiſtoire même de leur Nation', pourvu qu'ils ſçachent qu'ils ſont Comtes, ou Marquis, Chevaliers, ſi vous voulez ; un talon rouge, l'air de petit Maître, voilà toute leur ſcience & leur talent.

Le Chevalier *du Catel*, qui ſentoit ne plus avoir affaire à la petite Junon, fille d'un Sergent de Compagnie, en uſa avec moi comme avec une fille de condition égale ; j'étois charmée de

cette préférence, & je me regardois déjà comme Comtesse. Il y avoit long-tems que j'avois changé en haine mon amour pour le Cloître : à présent j'aurois été fâchée que l'on m'eût prise au mot. Je me raccommodai donc en secret avec mon Abbesse, sans cependant l'estimer.

En entrant à Amsterdam, Madame la Comtesse designa l'Auberge où elle avoit dessein d'aller, qui étoit différente de celle qui m'avoit été indiquée. Madame, lui dit le Chevalier, qui voyoit qu'elle persistoit avec opiniâtreté à suivre son dessein, j'ai loué à l'Auberge de ***, rue de ***. L'intention de Mr. d'*Ul*..... est que nous y demeurions j'y ai fait préparer un appartement : on vous attend, Mr. d'*Ul*.... y est connu, & nous y serons à merveille. Et moi, interrompit Madame la Comtesse, j'irai où je veux & je ne changerai pas de sentiment. Il fallut que le Chevalier cédât & qu'il lui en coûtât les arrhes qu'il avoit donnés; mais cependant qu'on lui rendit, parce que les chambres ne tarderent pas à être louées.

La Compagnie descendit à une Auberge aux extrémités d'Amsterdam ; le Chevalier y voulut louer un appartement, ce que ne voulut point permettre Madame la Comtesse, par dé-

cence, difoit-elle. Le Chevalier nous ayant quittées après nous avoir conduites dans notre appartement que nous trouvames richement paré, fe retira pour aller à fon Auberge caffer fon marché, & enfuite vint louer à côté de notre Hôtel, où fur le champ il fit tranfporter fes malles. Madame la Comteffe & moi ignorions où il demeuroit; mais il falloit nous voir le lendemain matin pour arranger nos affaires.

Le Chevalier, après avoir pris poffeffion de fon petit appartement, la femme de fon Hote vint pour le voir & lui fouhaiter le bon jour, fuivant l'ufage de ces fortes de gens, qui viennent faluer un nouveau débarqué, non par l'intérêt qu'ils prennent à fa fanté, mais à la multitude des coffres qui les affurent de leur confiance; après avoir fait, dis-je, fon inventaire à plufieurs reprifes, dont le compas étoit dirigé par un œil qui ne fe trompe jamais, elle fut apparemment contente de lui, & fe félicitant de fon acquifition, elle lui apprit que depuis environ huit jours elle avoit chez elle un jeune Seigneur François, qui attendoit la plus jolie fille de Paris, avec fa mere, pour fe marier; que ce jeune Seigneur s'appelloit *le Marquis de Ducats*, qui paroiffoit riche, & faifoit ici une très-grande dé-

penſe ; que c'étoit lui qui avoit meublé l'appartement que ces Dames devoit occuper, qui étoit d'une d'une très grande magnificence. A la peinture qu'elle fit au Chevalier *du Catel* de ce jeune Marquis dont il ignoroit le nom en France, il ſe douta que c'étoit ſon petit Financier. Roulant pour-lors dans ſon eſprit mille projets de vengeance contre la Comteſſe d'*Ul.....* & contre le petit Marquis *de Ducats*, ,il ne pouvoit s'arrêter à aucun ; le tems preſſoit cependant de ſe déterminer, car le mariage devoit ſe faire la nuit de notre arrivée ; il ſe voyoit donc la dupe d'une intrigante & le jouet de ce petit Marquis.

Toutes réflexions faites, il prit le parti le plus ſage ſans ſe compromettre : il ſçavoit avec quelle rigueur on punit les enlevemens & la mauvaiſe conduite dans la République ; il va droit au Sénateur qui fait la fonction de Lieutenant Général de Police, & ſe fait annoncer comme Officier François, en déclarant ſon nom, heureuſement qu'en entrant il trouva auprès de lui une Flamande, femme & veuve d'un homme de condition qui avoit ſervi avec lui dans le même Régiment, & qu'il avoit eu occaſion de voir à Arras dans le tems que lui & ſon Régiment étoient en garniſon. Au nom du Chevalier *du Catel*, cette

femme, charmée de renouveller connoiſſance, l'aborda avec un air riant & l'embraſſa avec affection. Que venez-vous faire ici, mon cher *du Catel*? quelle affaire vous amene à Monſieur, qui eſt un de mes amis intimes? que je ſuis enchantée de vous revoir! Il fallut faire ceſſer cet aſſaut de civilités en répondant à tout; leur ancienne amitié, la mort de ſon mari, les pleurs, les cris, furent des rôles qui ſe ſuccédoient tour à tour, & qui quelquefois ſe confondoient. Au premier inſtant que le Chevalier eut de libre il dit au Sénateur ce qui lui étoit arrivé, lui peignit le caractére de Madame la Comteſſe, ſes procédés avec ſa fille, ce qui s'en étoit enſuivi à Paris, la retraite de la fille dans un Couvent, les ſtratagêmes que le pere & lui avoient employés pour la tirer d'une conduite ſi dangereuſe, ſon concert avec le pere ſur ſon union avec ſa fille; les Lettres & les pouvoirs du pere; de-là il paſſa au ſtratagême de la mere qui avoit comploté ſon départ avec ce jeune Financier, au refus de venir à ſon Auberge, au brillant de celle qu'elle avoit priſe, enfin au hazard qui lui avoit appris tout cet affreux libertinage. En même tems qu'il dépeignoit la ſageſſe, la beauté, la confiance de ſa petite Junon, ſon amour, ſa paſſion, ſa ſincérité pour ſe marier

avec elle, il lui demandoit les ſûretés dont il avoit beſoin pour empêcher un rapt & un viol ſi injurieux, & l'empêcher lui-même d'en tirer une vengeance éclatante, qui en perdant la mere perdroit une fille innocente & le perdroit lui-même.

Voici quel fut le réſultat de la déciſion du Sénateur, après le conſeil pris de la Flamande & du Chevalier *du Catel*: que ſur les neuf heures du ſoir il enverroit des Gardes autour de l'Auberge, qui ſe ſaiſiroient des appartemens où la Compagnie ſeroit aſſemblée ; que lui Chevalier *du Catel* les y conduiroit & s'informeroit ſecrettement ſi le prétendu Marquis y étoit déjà arrivé. Ce qui fut dit fut exécuté ſur le champ ; car il étoit déjà plus de ſept heures ; il pria que le Chef de la Garde n'eût pas ſon habit uniforme pour être avec lui, & que les Gardes s'avançaſſent par différentes rues. Le Sénateur envoya ſur le champ chercher le Capitaine, & lui donna les ordres convenus ; il lui ordonna que, dès qu'il ſe ſeroit aſſuré de ces trois perſonnes, il mettroit la plus âgée & le jeune homme dans la priſon publique, avec défenſes expreſſes de les laiſſer voir à perſonne, ni de ſe voir enſemble ; que quant à la plus jeune il la mettroit dans un carroſſe avec lequel Monſieur le Chevalier alloit le conduire à l'Auberge, qu'il

la lui dépoſeroit, & que celui-ci l'ameneroit à ſon Hôtel, où il fit préparer une chambre pour elle à côté de celle qu'occupoit la Flamande ſon amie.

Le tout ainſi concerté, le Capitaine alla donner ſes ordres & revint prendre le Chevalier *du Catel*; nos deux Officiers prirent un carroſſe, & ſans ſuite arriverent à l'Auberge. Le Chevalier deſcendit & demanda à la porte s'il n'y avoit pas quelques Françoiſes & quelques François qui fuſſent arrivés aujourd'hui. On lui dit qu'il y avoit une Comteſſe & ſa fille, & que dans l'inſtant venoit d'entrer un jeune Seigneur François, avec lequel la jeune Demoiſelle étoit mariée, qu'ils alloient ſe mettre à table. Le Chevalier alla rendre compte de ces bonnes nouvelles au Capitaine, & s'étant donné le tems de ranger leur petite cohorte bien armée, ils attendirent que la compagnie fût en pleine table & au moment des plaiſirs qu'elle procure.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit à mon inſçu, je me crus perdue en voyant entrer mon petit *Vilhomme*, je voyois mon déshonneur parfait ſans y pouvoir mettre obſtacle; je regardois Madame la Comteſſe avec un œil d'horreur, mon prétendu Marquis avec indignation. Cependant comme ce jeune homme étoit efféminé, & que

j'étois forte, je ne perdis pas courage ; j'assemblai mon conseil & songeai à me préparer à une vigoureuse résistance. Ma mere, qui s'appercevoit que je roulois dans mon imagination bien des desseins, eut le front de me dire que la violence n'étoit plus de saison, que mon cher *du Catel* étoit loin d'ici, qu'il ignoroit ce stratagême, & que de gré ou de force il falloit satisfaire l'amour de mon cher Amant. Je ne répondois rien à tout ce discours, & faisois tout ce que je pouvois pour me rassurer.

Mon petit Marquis se divertissoit tout seul, & quand il fut un peu égayé par le vin de Champagne, il voulut prendre quelque licence avec moi ; ce fut pour lors que je lui dis que tant qu'il n'employeroit que des paroles il étoit le maître, mais que si la violence s'en mêloit, je verrois le parti que j'aurois à prendre. Ah ! nous verrons, ma belle petite, me répartis le Marquis *de Ducats ;* de la violence!... de la violence!... Je veux, parbleu, l'éprouver ; puis se jettant avec force sur moi pour m'enlever de la table & satisfaire sa brutalité, je l'empoignai avec fureur, & j'allois l'écraser sous mes pieds, quand ma mere voulut se lever & venir nous séparer. Ce fut dans ce moment critique que nous entendîmes un grand bruit

à notre porte, qui, ſur le refus d'ouvrir, fut enfoncée, & que nous vîmes ſept à huit Archers, la bayonnette au bout du fuſil. Le Capitaine entra, qui voyant ma mere qui me ſaiſiſſoit à braſſe-corps, le jeune homme qui s'étoit relevé & qui vouloit me reprendre, & moi qui geſticulois à droite & à gauche pour me défendre contre l'une & contre l'autre, fit faire main-baſſe & ſur la mere & ſur le beau Marquis.

Vous peindrai-je, cher Lecteur, l'attitude de Madame la Comteſſe & de Monſieur le Marquis, il ſuffit de vous dire qu'ils demeurerent pétrifiés, à cette vue inattendue, tels que les fables nous repréſentent ceux que la terrible Tête de Méduſe changeoit en ſtatues, en leur conſervant la poſture où ils étoient. Moi, ſaiſie de joie, je me débarraſſai ſans peine de mes adverſaires & courus me jetter entre les bras du Capitaine : puis criant au ſecours, je m'évanouis. On eut vîte ſoin de me faire revenir, & j'eus aſſez de raiſon pour voir toute la ſuite de cette affaire, curioſité qui ſervit beaucoup à me ranimer.

Je vis au retour de mon évanouiſſement ma mere interrogée laconiquement & remiſe entre les mains des Satellites qui la conduiſirent au carroſſe qui l'attendoit, & que le Lieutenant du Ca-

pitaine avoit pris avec un second pour le jeune Marquis. On fit les mêmes questions au Marquis qui se jetta aux genoux du Capitaine, en le priant de ne le pas perdre. On le fit relever, on lui défendit les cris, & on le conduisit dans l'autre carrosse, où il fut mené dans les prisons publiques. On emmena également l'Hôte & l'Hotesse; pour sçavoir d'eux la conduite de toute cette intrigue.

Dès que le Chevalier *du Catel* eût vu de son carrosse toute cette cérémonie, il le fit avancer; mais voyant que l'on emmenoit l'Hôte & l'Hotesse, il pria de les faire remonter, qu'ils étoient peut-être innocens de tout ceci, qu'il suffiroit qu'ils fissent leur déclaration chez Monsieur le Sénateur où ils seroient conduits, sauf les ordres du Magistrat au contraire. L'Hôte & l'Hôtesse remercierent le Chevalier *du Catel*, & promirent de dire tout ce qu'ils sçavoient.

Des que le Chevalier entra, je me doutai que je devois cette délivrance à ses soins, je l'accablai de caresses, & lui m'embrassa du plus intime de son cœur: je ne cessois de lui dire que je l'estimois au suprême degré. Consolez-vous, me dit-il, ma chere ame, j'ai tout découvert, c'est moi qui ai fait tout ceci. Je vous dirai le comment dans la suite: il faut faire transporter ces malles dès à présent

préſent dans une voiture, (que fit venir l'Hôte,) & nous en aller chez Monſieur le Sénateur qui nous attend à ſouper, & où vous vous retirerez, parce qu'il y a un appartement préparé pour vous ; ainſi ne craignez plus rien.

Enchantée, comme vous pouvez vous l'imaginer, de toute cette entrepriſe, je lui déclarai dans la ſincerité de mon ame que je m'abandonnois à ſa conduite, & que dès à préſent ma main, ma foi, mon cœur étoient à lui.

Nous deſcendîmes enſemble, le Capitaine nous ſuivit & nous allames chez le Sénateur qui me reçut avec la décence, l'honnêteté & la politeſſe la plus flatteuſe. Que je ſuis heureux, me dit-il, d'avoir ſignalé l'exercice de ma charge par une action auſſi glorieuſe pour moi ! Je ſçais qui vous êtes, & qui vous amene ici. M. le Chevalier que voici m'a inſtruit de tout ; & Madame (en s'adreſſant à la Flamande) a certifié la vérité de ſon diſcours. Vous êtes libre, vous tiendrez compagnie à Madame, vous ne ſortirez point d'ici & je donnerai les mains à accélérer votre mariage. Après ce compliment il me quitta pour ſe faire rendre compte de l'évenement par le Capitaine. Pendant qu'ils raiſonnoient enſemble, je m'aprochai de la Flamande, qui étoit avec le Chevalier : cette fem-

me ſage & vraiment vertueuſe rendit grace au Ciel de ma délivrance, & me donna ſon amitié, que je me ſuis efforcée de mériter.

Quand le Capitaine eut rendu compte au Sénateur, il ſe retira, & le Sénateur s'approchant de la Compagnie, dit: Cette affaire eſt plus ſérieuſe qu'on ne penſe, ſi les faits ſont auſſi vrais que le Capitaine vient de me les rapporter. Il nous dit en ſubſtance ce que le Capitaine lui avoit dit: l'état où il nous avoit trouvés aggravoit toutes les circonſtances. Il faut un exemple, dit-il; tous les jours nos oreilles ſont choquées de ces transfuges du libertinage le plus odieux. La France fourmille de ces crapuleux enlevemens, il en faut purger Amſterdam; le Sénateur fut interrompu, on vint avertir qu'on avoit ſervi. Le Sénateur me donna la main, le Chevalier la donna à la Flamande. Je ne pus pas manger, tant j'avois le cœur ſerré, de l'exemple que le Sénateur alloit faire ſur ma mere; j'avois déjà oublié toutes ſes horribles perfidies, pour ne penſer qu'à la tirer d'une auſſi fâcheuſe affaire. Qu'avez-vous, me dit la Flamande, à côté de laquelle j'étois? Vous êtes délivrée, vous êtes en ſureté, que vous faut-il de plus? Hélas! lui dis-je en confidence: mais je ſerai deshonorée, par l'exemple que M. le Sénateur vient de nous dire.

qu'il feroit ſur ma mere. Laiſſez-moi faire, me dit cette femme, je lui ferai prendre des précautions qui empêcheront le déshonneur ; tranquilliſez-vous, mon petit cœur. Le Sénateur, qui voyoit couler mes pleurs, demanda à la Flamande ce qui les occaſionnoit : la Flamande lui redit ce que je venois de lui confier. Ne craignez rien, Mademoiſelle, me dit le Sénateur, votre mere ne ſera point compromiſe : c'eſt à vous à qui elle devra ſon ſalut, & comme vous ne prenez aucun intérêt au jeune homme, ce ſera lui qui portera la peine de tout, encore une peine qui ne le dèshonorera pas. Laiſſez-moi faire.

Je fus tranquille dès-lors, & je m'amuſai. Après le ſouper on nous mena dans nos appartemens. Le Chevalier *du Catel* alla à une Auberge proche de la demeure du Sénateur, paſſer la nuit. Le lendemain le Sénateur envoya chercher l'Hôte & l'Hoteſſe qui avoient reçu ma mere. Ces deux gens innocens lui raconterent que le jeune Seigneur avoit fait meubler à ſes frais ſon appartement pour y recevoir la Marquiſe *de Ducats* ſa femme, que la Comteſſe d'*Ul....* ſa mere amenoit avec elle. Leur bonne réputation & leur ſincérité les ſauverent des peines de la Juſtice, il leur fut enjoint de mettre en paquet les meubles & au-

tres choſes qui compoſoient le ménage, & de les apporter chez le Sénateur en ballot, enſuite il donna ordre d'envoyer chercher ma mere.

Madame le Comteſſe d'*Ul*. . . . avoit réfléchi pendant la nuit, elle n'avoit rien à répliquer aux chefs d'accuſation dont elle ſentoit l'importance, elle ne pouvoit ſçavoir comment leur arrivée avoit été déjà portée aux oreilles du Sénateur, elle ne pouvoit en accuſer le Chevalier qui ignoroit l'arrivée du jeune *Vilhomme*, au moment qu'il nous avoit quittés. Dans cette criſe d'incertitude elle rêva aux moyens qu'elle allegueroit en ſa faveur; ne s'imaginant pas que le Chevalier *du Catel* eût tout découvert, elle bâtit une hiſtoire, ou plutôt elle continua de feindre, qu'autoriſée de ſon mari, elle avoit amené ſa fille à Amſterdam pour la marier avec le Marquis *de Ducats*. Fiere de cette affirmative, elle ſe laiſſa conduire avec aſſurance chez le Sénateur

La gravité de ce Sénateur l'émut, les minauderies de Madame d'*Ul*.. ne l'ébranlerent point. Le Sénateur ayant fait retirer ſon monde, lui dit : Madame, quelle conduite indigne & miſérable venez-vous tenir ici? Vous, femme de condition! vous deshonorez votre nom, votre état & votre mari; vous proſtituez votre fille à un petit Frelu-

quet François ? & vous choisiſſez le centre de la vertu pour y faire graver l'infamie la plus honteuſe ! Rendez graces à Mademoiſelle votre fille, qui par ſes larmes m'a touché au point de vous laiſſer la liberté, faites en ſorte d'en profiter, mais cette liberté dépend de votre aveu ; ſongez qu'on n'excuſe ni on ne pallie point ici les crimes de cette nature ; la loi eſt ſévere & exactement obſervée.

Madame d'*Ul*... reprenant ſa fierté lui dit d'un ton aſſez haut : Je ne m'imaginois pas, Monſieur, qu'une femme telle que moi pût éprouver dans un Pays de liberté, l'infamie d'une priſon, & qu'elle fût abaiſſée au point de devoir ſa liberté à ſa juſtification. Je ſuis venue ici par ordre de mon époux pour marier ma fille avec M. le Marquis *de Ducats* ; hier au ſoir vos Gardes nous ont ſurpris dans un moment de gaité où nous badinions, & cette badinerie eſt l'effet, dites-vous, d'une indigne proſtitution ! Que de grands mots qui ne ſignifient rien ici, & qui oſent m'accuſer du crime le plus infâme ! J'ai tort, lui dit le Sénateur, & les circonſtances m'ont trompé, ſi vous juſtifiez votre conduite par l'ordre de votre mari : vous l'avez, ſans doute, cet ordre, ſans lequel qui que ce ſoit n'eût été aſſez téméraire que de former cette union; montrez-le-moi, Madame, & vous ſerez libre.

Madame d'*Ul*.... pâlit & fut déconcertée ; cependant se remettant, elle dit ; Monsieur, cet ordre est dans mes valises. Les voilà, Madame, reprit sur le champ le Sénateur ; je vais donner ordre qu'on vous les apporte. Mais, Monsieur, lui dit-elle, qu'ai-je besoin de montrer l'ordre de mon mari ? je suis mere & je dois en être crue sur ma parole. Madame, lui répliqua le Sénateur qui jouissoit avec plaisir de l'embarras de ma mere, vous n'avez point d'ordres de M. d'*Ul* . . . . c'est moi qui les ai ; tenez, Madame, lisez. Le mariage de Mademoiselle votre fille est arrêté avec M. le Chevalier *du Catel* ; il est ici avec Mademoiselle votre fille. Ah ! scélérat ! s'écria ma mere toute transportée de fureur ; quoi, *du Catel* est ici avec ma fille ! . . . . Puis se repentant d'avoir fait voir les premiers mouvemens de sa surprise, elle se radoucit, & lui dit ; Monsieur, les choses étant ainsi, je vais vous dire ce qui en est ; ce jeune homme aime éperduement ma fille ; je lui ai fait confidence de notre départ ; il nous a devancées ici, & c'étoit seulement pour la voir pour la derniere fois qu'il m'avoit prié de jouer ce petit tour au Chevalier *du Catel*. Mais, Monsieur, en s'interrompant, pourrois-je voir ma fille ! Non, Madame, lui dit le Sénateur, il n'en est pas encore tems ;

il faut me donner votre consentement par écrit; je l'éxige de vous. Sans pénétrer plus avant dans vos intentions, je veux bien, Madame, m'en rapporter à ce que vous venez de me dire. Ma mere refusa, le Sénateur s'obstina : ma mere capitula, & enfin donna son consentement dans la forme que lui prescrivit le Sénateur; après quoi faisant entrer le Capitaine qui l'avoit amenée, il lui donna ordre de la reconduire en prison, d'en avoir un grand soin, mais de ne la laisser voir à personne.

Peu après le jeune homme fut amené; cette scène fut divertissante. J'ignorois, quand le Sénateur nous eut mandés, qu'il avoit déjà expédié l'affaire de ma mere: j'étois pour lors dans la chambre de la Flamande où le Chevalier *du Catel* étoit venu nous joindre; nous étions d'une gaité & d'une tranquillité parfaite; l'ordre du Sénateur nous déconcerta; nous descendons & parvenons auprès du Sénateur, qui nous dit de nous mettre dans un cabinet attenant sa salle qui avoit une porte vitrée, pour nous donner le plaisir de la comédie qu'il alloit jouer avec le petit personnage. A peine fumes nous logés, le Chevalier & moi, dans le petit cabinet; à peine eumes nous collé nos yeux sur la vitre, (j'oubliois de vous dire que la Flamande étoit de la partie,)

que parut le petit Financier : le Sénateur, aſſis dans un fauteuil, vit debout ſoumis à ſon jugement un de ces enfans de Plutus qui font trembler la Nation Françoiſe ; il parut d'un air à demi aſſuré & à demi effrayé : qui êtes-vous, lui dit le Sénateur, dès qu'il l'eut apperçu ? Je ſuis, lui dit-il, le fils du Marquis de Ducats, Fermier Général des fermes unies du Roi de France. Vous ! Marquis ! lui dit le Sénateur, je n'aurois jamais cru qu'aucun homme de condition fût Fermier Général ; je ne dis pas qu'il ne puiſſe y en avoir, l'état n'a rien en lui-même qui puiſſe ſouffrir abſolument d'incompatibilité ; mais comme j'ai la liſte des Fermiers de France, cherchez vous-même ſi vous en trouverez un de ce nom ; le Sénateur lui lut cette liſte, & s'arrêtant au nom de *Vilhomme*, n'eſt-ce pas lui qui eſt votre pere, mon petit Marquis ? c'eſt un fort honnête homme, qui n'a jamais eu de Nobleſſe dans ſa race. Il eſt de *Vire* en Normandie ; ſon pere & ſa mere étoient pauvres, ils ſont morts depuis peu ; votre pere à paſſé par les degrés du bureau, Receveur des tailles, Sous-Fermier, & enfin Fermier Général, & vous avez ſa ſurvivance ; mais paſſons ſur les qualités. Qui vous amene ici ? qu'avez-vous fait hier au ſoir ? quel ſcandale, quelle barbarie, quelle infamie y avez-vous commis ? Le pauvre petit Financier ne

put s'empêcher de ſe jetter aux pieds du Sénateur & de lui avouer qu'il avoit été corrompu par la mere de cette jeune Demoiſelle, qu'il lui avoit donné cent mille livres, & que c'étoit elle qui avoit fabriqué ce complot; qu'il ſçavoit qu'elle aimoit le Chevalier *du Catel* qui étoit ici, & qu'il devoit épouſer ſa fille. Mon tort, ajouta-t-il, eſt de m'être obſtiné à aimer une fille ſage & vertueuſe, & d'avoir trouvé dans la mere la plus mépriſable des femmes. Le Sénateur pénétré d'un action auſſi affreuſe, voulut ſe ranger contre la mere; mais diſſimulant ſon reſſentiment, & voulant finir avec ce jeune homme qui n'avoit d'autre tort que d'avoir ſaiſi les conſeils d'une femme abominable, lui dit: Monſieur, vous devez votre grace à votre ſincérité; faite des excuſe à Mademoiſelle d'*Ul....* & à M. le Chevalier *du Catel*: Mademoiſelle, paroiſſez, me dit le Sénateur. Sur le champ nous ouvrimes la porte, & vimes le prétendu Marquis à genoux, pleurant amerement; à notre vue la confuſion couvrit ſon viſage, & d'une voix entrecoupée de ſanglots, il s'accuſa coupable, fit réparation à moi & au Chevalier. Nous intercédames pour lui; le Sénateur lui donna ordre de ſe relever, ce qu'il fit: alors le Sénateur ſatisfait de l'humiliation du jeune Financier,

lui dit : Monsieur, mon dessein étoit de vous renvoyer pieds & mains liés à Monsieur votre pere, & de faire suivre vos ballots que j'ai fait conduire ici ; mais votre ingénuité & votre sincérité prévaudront sur mes premiers desseins ; faites emmener tous ces ballots vous-même & retirez-vous. Le jeune homme vraiment repentant se remis à mes genoux pour me prier d'accepter tout ce qui étoit dans les ballots, étant des meubles destinés pour moi ; que j'en aurois besoin ici. Je refusai constamment des choses qui ne devoient servir qu'à ma prostitution ; & le remerciant, je le priai de ne m'en plus parler. Cependant, par évenement je fis fort mal, ma fierté manqua dans ce moment de me devenir fatale.

Quand le jeune *Vilhomme* démarquisé, fut sorti, le Sénateur nous fit part de la conversation qu'il avoit eue précédemment avec ma mere. Quelle misérable ! s'écria le Sénateur, il ne faut pas qu'elle soit témoins de votre mariage : je lui ai fait donner son consentement par écrit, le voilà : à présent préparez-vous, heureux amans, à recevoir la bénédiction du Prêtre que vous voudrez choisir ; mais que ceci se fasse à mon insçu.

Nous concertames avec la Flamande comment il faudroit s'y prendre. Comme elle sçavoit

l'uſage du pays, elle eut bientôt conclu notre hyménée, qui ſe fit quelques jours après. Nous demeurames à Amſterdam pendant près de trois mois; mais avant de décrire notre départ de cette ville, il faut revenir à Madame la Comteſſe d'*Ul*.........

Cette pauvre Comteſſe avoit le tems de rêver à ſes affaires, elle ne ſçavoit point quand elle ſeroit délivrée; elle étoit inquiette de ſon Financier: enfin quand notre mariage fut fini, & que nous eumes donné le tems à nos plaiſirs, que le ſouvenir de ma mere n'interrompit point, parce que j'étois ſure qu'il ne lui arriveroit rien de fâcheux, ma mere parut par ordre du Sénateur, ordre dont lui-même nous avoit prévenus; nous rentrames tous dans le petit cabinet à porte vitrée, pour paroître au premier ſignal du Sénateur. Madame, lui dit-il, rendez graces à votre fille & au Chevalier *du Catel* votre gendre, ſi je ne vous fais pas punir autrement; écoutez-moi, & voyez ſi je dis la vérité. Le Sénateur lui fit part de tout ce que lui avoit dit le faux Marquis; après quoi, il dit à ma mere; eh bien! Madame, que dites-vous de tout ceci? votre infâme conduite m'eſt-elle connue? vous devriez mourir de honte! je vous abandonne à vos remords, ſi vous êtes capable d'en

avoir. Ma mere voulu répondre, mais le Sénateur lui imposa silence, en lui disant : qu'avez-fait des cent mille livres que le jeune Financier vous a remises pour prix de la vente de la sagesse de votre fille ? A ces mots, la Comtesse déconcertée tomba à ses genoux, & lui avoua que c'étoit pour donner une dot honorable à sa fille pour la marier avec M. le Chevalier *du Catel* qu'elle estimoit ; mais qu'elle n'avoit jamais eu dessein de laisser pousser les choses jusqu'à l'extrémité ..... Ma mere se tut en cet endroit, & le Sénateur se levant, s'écria en nous adressant la parole ; paroissez, mes chers enfans ! dit-il : nous entrames, nous vimes ma mere à genoux, elle n'avoit pas la force de se relever ; je voyois à ses traits la fureur, la colere, peintes sur sa physionomie ; son corps frissonnoit, ses mains & ses genoux trembloient, mais c'étoit de rage, qu'elle cachoit sous un mouchoir dont elle se couvroit le visage. Je courus à elle, je l'embrassai ; elle souffrit mes caresses, mais je ne m'y fiois pas ; elle se releva cependant avec peine ; M. *du Catel* la soutenoit, on la fit asseoir, le Sénateur ayant un peu radouci de sa fierté ; lui dit : Madame, ne pensons plus au passé, je vous pardonne, dès que vos enfans vous pardonnent ; aimez-les, & songez à réparer ce

que vous avez entrepris, par une conduite ſage & vertueuſe : allez, Madame, vous trouverez une chaiſe de poſte au ſortir d'ici pour vous conduire à Paris ; faites en ſorte que je ne vous revoye plus ici.

Ma mere nous dit adieu ; nous la conduiſimes dans ſa chaiſe de poſte, elle partit & nous rentrames. Mon amour-propre avoit ſouffert de voir ma mere ſi humiliée ; mais enfin elle le méritoit, & je vous avoue que je ne la plaignois pas ; heureuſe, ſi elle eût ſçu faire de cette aventure un uſage conforme aux leçons du Sénateur !

Il y avoit déjà bien un mois que nous étions, le Chevalier & moi, chez le Sénateur, à nous divertir & à nous amuſer ; quand un matin le Sénateur me fit avertir, & mon mari, qu'il avoit à nous entretenir. Quand nous fumes devant lui, il nous montra des lettres qu'il venoit de recevoir de Paris elles ſont, nous dit-il, de M. *Vilhomme* pere ; voici ce qu'il me remarque : » Mon fils eſt arrivé ici il y » a environ trois ſemaines. Je n'ai pas été peu ſurpris d'apprendre de lui-même la conduite qu'il » avoit tenue à Amſterdam, la façon dont vous l'avez traité, & la converſion de ſon cœur qu'ont » opéré vos ſages remontrances. Je ne peux que » vous en témoigner ma vive gratitude ; j'aurois

» été charmé d'avoir pour fille la Demoiselle
» qu'il n'a pas pus corrompre ; elle est sans doute
» mariée à présent à M. le Chevalier *du Catel* :
» comme je sçais qu'ils ne sont point riches, je
» vous prie de leur remettre les billets que je vous
» envoye montant à cent mille livres ; & de re-
» cevoir de ma main tous les billets qu'il a laissés
» chez vous ; c'est un amant plein de repentir qui
» les lui offre, c'est un pere plein de tendresse
» pour lui & pénétré de la plus vive estime pour
» la vertu de Mademoiselle d'*Ul*..... Sa mere est
» un indigne caractere ; sans sa fille je l'aurois
» fait arrêter ; elle est à Paris, je sçais où elle
» loge ; enfin, Monsieur, faites en mon nom
» accepter ces petits présens aux nouveaux
» époux, & qu'ils m'accordent leur amitié.
» Je suis, &c. »

Le conseil pris entre nous, le Sénateur décida qu'il falloit reconnoître la gratitude de M. *Vilhomme*, & accepter ses présens ; qu'il se chargeoit de lui répondre qu'il n'avoit pas moins fallu que ses prieres pour nous porter à accepter des dons que l'on avoit refusés de la part de son fils ; que les nouveaux mariés, & lui, étoient enchantés de sa conversion. Mais que, quant à moi, je le priois de laisser ma mere tranquille, & que je lui tiendrois

compte de cette ſage retenue par l'eſtime la plus parfaite. Les ballots que le Sénateur croyoit déja bien loin, ſe trouverent où ils avoient été placés au ſortir de l'auberge; & nous reçumes cent mille livres : le tout me ſervit de dot que le Sénateur fit reconnoître au Chevalier, m'appartenir.

Nous nous occupames depuis ce tems à nous déterminer à reſter à Amſterdam, ou à retourner à Paris; il y avoit de la difficulté dans l'un & l'autre parti. D'un côté, le Chevalier quittoit ſa Patrie, ſes grades, ſes eſpérances, ſes amis, ſa famille; d'un côté oppoſé, il couroit riſque à Paris que ſon mariage fût découvert : la qualité de Comteſſe que nous croyions réelle, réparoit en quelque ſorte ſa méſalliance; mais cette qualité étoit-elle fondée; il craignoit la colere de ſes parens, la fureur de ſa tante; & c'étoit auſſi ma crainte : je penchois pour Amſterdam; nous pouvions prendre un appartement à bon compte dans cette ville, nous y étions protégés, nous pouvions vendre ce que nous avoit laiſſé M. *Vilhomme*, tout en étoit précieux, & nous faire, de la ſomme, jointe à notre argent, un fonds ſuffiſant pour mener une vie honnête, telle qu'elle ſe mene dans cette République. Mon mari, avec la protection du Sénateur, pouvoit être employé dans les Armées de la République; enfin nous pou-

vions réparer ce que le ſort nous auroit enlevé en reſtant en France, & ſur tout à Paris. Nous propoſames au Sénateur nos réflexions, ainſi qu'à la Flamande; & il fut décidé que nous reſterions à Amſterdam. Helas! pourquoi le Ciel nous envia-t-il ce bonheur; mais, que dis-je? l'Etre ſuprême eſt le maître de décider de notre ſort: eh! nous eſt-il permis de nous révolter, quand il lui plaît de nous éprouver? Si notre retour en France fut la cauſe de mon déreglement & de mes peines, à qui dois-je en imputer la faute? ſinon à mon propre cœur, ſinon à ma propre vanité. Loin d'ici ces néceſſités du ſort, ces fatalités du deſtin! loin d'ici cette force ſupérieure de l'aſcendant! c'eſt ma faute! c'eſt ma très-grande faute! Dieu que j'implore, Nature que je reſpecte; ſi j'ai mépriſé l'un, ſi j'ai proſtitué l'autre, c'eſt ma faute! c'eſt ma très-grande faute! Philoſophes inſenſés! qui ne connoiſſez d'autres Dieux que la Nature; Ridicules romaneſques! qui ne connoiſſez d'auttes regles de notre conduite que le haſard, & d'autre morale que celle de nos ſens! vous pouvez impoſer le joug de vos extravagances à la corruption des mœurs; reconnoiſſez que le cœur de l'homme peut être ſurpris, qu'il l'eſt même; mais qu'il n'eſt jamais impie qu'en s'attachant à vos maximes.

Fin de la premiere Partie.

HISTOIRE
NOUVELLE,
DE MARGOT
DES PELOTONS,
OU LA GALANTERIE
NATURELLE.

HISTOIRE
NOUVELLE,
DE MARGOT
DES PELOTONS,
OU LA GALANTERIE
NATURELLE.

SECONDE PARTIE.



A GENÈVE.

M. DCC. LXXV.



HISTOIRE NOUVELLE, DE MARGOT DES PELOTONS, OU LA GALANTERIE NATURELLE.

NOus avions donc résolu, le Chevalier *du Catel* & moi, de fixer notre demeure à Amsterdam, & d'abandonner Paris & la France. Nous goûtions déjà la vertu, les mœurs, & la sagesse des Nationaux; nous étions à portée d'y être honorablement reçus, & de hanter la meilleure compagnie; déjà même nous nous occupions de choses nécessaires à notre établis-

ſement, lorſque le Chevalier *du Caltel*, mon mari, reçut une Lettre de la part de ſa tante, écrite par une de ſes amies, conçue en ces termes. » Votre départ de Paris, votre longue » abſence, ont donné lieu aux allarmes de » votre chere tante, & l'ont réduite aux portes » de la mort; je viens d'apprendre que vous » étiez à Amſterdam; je vous y écris à ſon » inſçu; mais auſſitôt la préſente reçue, arri- » vez promptement à Paris, ſi vous voulez » encore jouir des embraſſemens d'une tante » à laquelle vous êtes cher. Adieu, mon cher » Chevalier, je ſuis, &c. » Le Chevalier me montra cette Lettre avec précipitation & les larmes aux yeux. Je la lus, il n'y eut point d'autre parti à prendre que celui de partir dans l'inſtant; nous en fimes part au Sénateur & à la Flamande, qui lui conſeillerent ce départ, en l'aſſurant qu'ils auroient ſoin de moi. Je portois déjà dans mon ſein le fruit de notre mutuel amour. Le Chevalier prit congé de moi le cœur pénétré de la plus vive tendreſſe; je pouvois à peine le conſoler. On ignore notre mariage, lui diſois-je; après tout, nous avons renoncé à toutes les ſucceſſions de la France; qu'avez-vous à craindre? allez, partez, mon

cher Chavalier ! aimez-moi, & donnez-moi ſouvent de vos nouvelles.

Le Chevalier partit enfin ; mais à peine arrivé ſur les frontieres de France, il eſt arrêté par ordre du Roi & conduit au Château de..... Il eſt intéreſſant de vous dire comment la nouvelle de notre mariage étoit parvenue à la tante & à la famille de mon mari. Ma mere outrée, en partant d'Amſterdam, de l'humiliation qu'elle y avoit eſſuyée, & privée de ſa chere fille, ou plutôt des reſſources capables de ſatisfaire ſon avarice par mon mariage ; étant d'ailleurs connue dans pluſieurs endroits de Paris pour une intrigante, ſe rendit dans un quartier éloigné de ſes premieres habitudes ; là, avec l'argent qu'elle avoit, elle s'y établit ſous la qualité de veuve d'un Marchand d'Amſterdam. Elle faiſoit dans ce quartier une figure honnête : un Négociant d'Hollande la vint voir ſous ce nouveau nom : elle s'en ſervit pour avoir à Amſterdam des connoiſſances qui lui étoient néceſſaires pour être inſtruite de nos diſpoſitions ; ayant appris que nous avions réſolu de fixer notre demeure à Amſterdam, elle crut tous ſes projets dérangés, parce qu'elle ne pouvoit plus avoir l'eſpérance de

me revoir. Elle avoit appris que le pere de ſon petit Financier nous avoit fait préſent de cent mille livres & de tous les meubles qu'elle connoiſſoit. Cette perte lui fut ſenſible : elle en porta la fureur au dernier période. Elle ſçavoit l'éloignement de la tante de mon mari pour mon mariage, & que lui-même craignoit les ſuites d'une exhérédation, qui le privoit de tout ſon bien-être. Elle prit donc la précaution de traverſer nos vues : pour cela elle ſe préſenta ſous le titre de veuve, ainſi que je l'ai déjà dit, à la tante du Chevalier *du Catel* ; elle venoit, lui dit-elle, lui apporter des nouvelles de ſon neveu. La tante charmée de trouver ſon neveu, & informée de ſon mariage avec *une je ne ſçais qui*, ainſi que s'étoit exprimé ma mere, porta ſes plaintes à ſa famille. Tous de concert avoient obtenu un ordre du Roi pour l'enfermer juſqu'à ce que ſon mariage eût été déclaré nul : cet effort n'étoit pas difficile à exécuter ; je le croyois pour-lors impoſſible ; mais pour pouvoir arrêter le Chevalier, il falloit un prétexte qu'on ne put fonder ſur de meilleures raiſons, que ſur celles de la maladie dangereuſe de ſa tante. Ce projet, auſſi bien con-

certé, ne réuſſit que trop. Voilà une des premieres épreuves que j'ai eu à eſſuyer depuis mon mariage.

Il y avoit déjà prés de quinze jours que mon mari étoit parti, ſans en avoir reçu de nouvelles. Je m'allarmois; on cherchoit à me conſoler; mais je ne me conſolois point. Un noir affreux ſe répandit dans toute mon imagination; de terribles preſſentimens troubloient ma raiſon; on tentoit de m'égayer, mais en vain. Ce fut dans cet état que je reçus une Lettre de ma mere. Quelle mere, grand Dieu! mais quelle qu'elle ſoit, reſpectons la Nature & ſes droits, & déplorons ſon aveuglement.

» Vous avez cru, ma chere fille, pouvoir » vous paſſer de moi, & vous venger des » conſeils qui vous éloignoient du mariage » ſecret que vous avez contracté avec *du Catel*; » vous ſçavez ce que je vous ai dit à ſon ſujet; » vous m'avez accablée de la plus indigne » confuſion, quand j'étois prête à y mettre » obſtacle; vous voilà réduite à une condition » bien plus affreuſe. *Du Catel* a été arrêté, en » entrant en France, par ordre du Roi; tou- » te ſa famille eſt liguée pour faire caſſer votre

» mariage ; qu'allez-vous faire ; qu'allez-vous
» devenir ? Je vous tends les bras, ma chere
» fille ! Prenez avec vous tout ce que vous
» avez ; vendez ce que vous ne pouvez em-
» porter ; & venez chez moi. Je vous donne
» mon adresse, parce que j'ai changé de nom
» & de demeure, de peur d'être exposée au
» ressentiment de vos odieuses poursuites. J'ou-
» blie tout, si vous rentrez en vous-même,
» je suis toute à vous. »

Quel coup de foudre pour mon amour, pour ma vanité & pour cette vertu que je possédois encore ! Quelle affreuse perspective pour un enfant que je portois autant dans mon cœur que dans mon sein ! Je n'eus pas plutôt lu cette fatale Lettre que je sentis pour la premiere fois s'élever tous les sentimens de fureur & de vengeance ; cependant, réfléchissant sur mon impuissance, je repris la Lettre pour la relire encore ; je ne pus achever & tombai évanouie sur le carreau. Ma chûte fit du bruit, on entra dans ma chambre, on me releva, & à force de soins, on me fit revenir. A peine eus-je repris mes sens, qu'une abondance de larmes m'inonda ; la Flamande étoit à mes côtés, qui partageoit mes peines sans les connoître. On avoit averti de cet

accident le Sénateur, qui monta précipitamment : il s'informa de la cauſe de cette indiſpoſition ; mais perſonne ne pouvoit lui en rendre compte ; voyant à terre la Letrre qui m'avoit ſaiſie, il jugea que cet écrit pouvoit être la cauſe de ma maladie : il la ramaſſe & la lit ; lui-même, indigné de tout ce que lui apprenoit cetre Lettre, s'avança vers moi & me conſola avec plus de ſuccès, en me promettant ſa protection ; c'étoit en effet de ſon ſecours dont j'avois le plus beſoin. Mes yeux s'ouvrirènt enfin ; ma langue ſe délia, & jettant mes regards à droite & à gauche, je fis de triſtes plaintes ſur l'évenement qui donnoit lieu à mes pennes & à leur triſteſſe. Ayant écouté avec attention les aſſurances les plus vives de la protection du Sénateur, je repris mes forces & eus le courage de me relever du lit où l'on m'avoit jettée : on laiſſa un libre cours à mes larmes ; je me ſentis ſoulagée ; & toute la compagnie étant retirée, le Sénateur me dit, en préſence de la ſeule Flamande, qu'il ſçavoit la cauſe de mes malheurs, qu'il falloit la cacher à tout le monde, qu'il falloit que je paruſſe ſans autre marque que celle d'une foibleſſe inopinément ſurvenue. Je goûtai ces ſages conſeils, & me

remis dans mon assiette ordinaire. Je conservois mes larmes pour la nuit, & une joie apparente pour le jour.

Le Sénateur prit la précaution de se faire informer de tout ce qui se passoit à Paris à cette occasion. On lui apprit en effet l'éclat que cette affaire avoit fait, & les poursuites rigoureuses dont on accabloit le Chevalier *du Catel*: qu'il avoit de forts amis, mais que tous étoient indignés du mariage qu'il avoit contracté avec la fille d'une Ravaudeuse, dont la mere s'appelloit ci-devant *Margot des Pelotons*; qu'il falloit casser ce mariage, pour faire un exemple sur la Jeunesse; que cette femme, d'ailleurs mere de l'épouse du Chevalier, étoit une femme connue par un libertinage qui demandoit une sévérité égale à sa prostitution; que la tante du Chevalier lui offroit une donation de tous ses biens, s'il vouloit donner son consentement à la rupture; qu'à tous événemens, il ne sortiroit pas de sa prison qu'au préalable il n'eût donné ce consentement dans toutes les formes; que le Procès étoit au Parlement, & que dans peu cette affaire finiroit.

Les choses cependant traînoient en longueur; le Sénateur ne cherchoit qu'à me rassurer; il ne

me faiſoit part d'aucun de ſes mouvemens, encore moins des éclairciſſemens qu'il recevoit, n'étant ni à mon honneur ni à ma gloire; car rien de ſi vrai que ce qu'on lui marquoit; mais le Sénateur ne pouvoit y ajoûter foi : il prenoit tout ce qu'on lui écrivoit pour de faux bruits qui tendoient à appuyer la juſte colere de la famille du Chevalier.

Cependant il n'étoit que trop vrai que le Chevalier, ennuyé de ſa priſon, & ſéduit par la donnation de ſa tante, donna les mains à la rupture de mon mariage. On produiſit enfin ſon conſentement : Arrêt intervint, qui, fondé ſur la nullité de mon mariage, ſur la ſéduction de ma mere, & enfin ſur le conſentement du Chevalier, rompit une union ſi bien aſſortie. Le Sénateur me cacha tous ces évenemens. J'étois prête à être délivrée du fardeau d'un enfant qui devoit bientôt être illégitime. Le tems arrive enfin, j'en ſuis délivrée; cet enfant mourut preſqu'en naiſſant : la tendreſſe d'une mere n'y put être que ſenſible. Mes couches avoient été heureuſes : j'entrai bientot en convaleſcences. Ce fut pour-lors qu'on m'annonça la mort de ma fille : je pleurai amerement; mais j'eus bientôt lieu d'en remercier le Ciel.

Tels étoient mes sentimens, quand le Sénateur vint un jour m'entretenir dans ma chambre tête-à-tête, & qu'il me fit part de toutes les nouvelles qu'il avoit reçues, qu'il me présenta les unes après les autres

Pendant cet entretien je fondois en larmes. Étoit-ce l'amour pour le Chevalier *du Catel* ? étoit-ce la vanité d'une alliance qui m'honoroit, & dont je me trouvois déchue ? étoit-ce enfin l'excès de mon amour-propre qui souffroit de la connoissance que le Sénateur avoit de ma naissance & de mon état, qui me faisoit verser des pleurs ? Je crois qu'au premier instant tous ces sentimens étoient d'accord pour m'accabler, mais au parti que je pris, c'étoit sûrement la crainte que le Sénateur n'eût certitude de mon état : quoiqu'il n'imputât ces bruits qu'à mes ennemis, ces bruits pouvoient se confirmer entierement par la suite ; c'étoit donc mon amour-propre qui m'agitoit : telle est l'exacte vérité. Je n'aimois point le Chevalier *du Catel* ; mais je l'estimois, & il étoit estimable. Le défaut de cette alliance pouvoit se réparer ; j'étois fille d'un Comte & d'un Comtesse : mon amour-propre, auquel jusqu'à présent rien ne s'étoit opposé, ne cessoit de me confirmer dans cette idée.

Le Sénateur m'engagea à calmer mes peines, à oublier un ingrat, à répéter contre lui la dot du Financier ; que pour rétablir mes affaires & ma réputation, il falloit me déterminer à partir pour Paris, & là me faire rendre juſtice. Il me pourvut de tous les titres propres à faire voir la vérité de mon mariage & de mes droits. Je goûtai ce conſeil, plus par la force de mon amour-propre que par ſa ſolidité. Je vendis mes effets, je remerciai le Sénateur & la Flamande, & revins à Paris.

Auſſi-tôt mon arrivée, je me logeai dans un Hôtel garni, ſous le nom d'un des parens du Sénateur, qui m'avoit permis de le porter. Enſuite je louai un Appartement fort commode, que je meublai en femme à ſon aiſe. Je pris femme de chambre, laquais, cuiſiniere ; & je fus bientôt reconnue dans le quartier pour une femme du *bon ton.* Je ne me preſſai pas de recevoir compagnie ; mais j'allai conſulter mes droits chez un Avocat. On intente procès contre M. *du Catel* pour la répétition de mes droits ; c'étoit tout ce que je pouvois eſpérer, mon mariage n'étant point revêtu des formalités néceſſaires pour faire un titre en France : j'obtins un Arrêt ſur mes

concluſions contre le Chevalier *du Catel*, qui fut condamné à me reſtituer la ſomme de 100000 liv. avec les intérêts, du jour qu'il avoit quitté Amſterdam.

Cette affaire fit grand bruit & parvint aux oreilles de Madame d'*Ul*...... qui, quoique mépriſée par mon injurieux ſilence, depuis les Lettres qu'elle avoit écrites au Sénateur, qui étoient demeurées ſans réponſe, n'y prit pas garde de ſi prés. S'étant informée chez mon Avocat de ma demeure, elle vint un matin me voir.

Je fus effectivement ſurpriſe qu'un jour, étant encore dans mon lit. on m'annonça Madame *Durivals*, qui étoit le nom qu'elle avoit pris, & qu'elle n'avoit encore oſé quitter, de peur de l'exécution des menaces de Monſieur *Vilhomme*. Ce nom m'en impoſa ; je voulus me lever ; mais Madame *Durivals*, ne voyant plus perſonne dans ma chambre, ſe jetta à mon cou en m'embraſſant bien tendrement. C'eſt donc vous, me diſoit-elle, ma chere fille, mon unique enfant, ma tendre *Junon* ! Quoi ! Madame, lui dis-je étonnée ; eh ! pourquoi me, ſurprendre ſous un nom emprunté ? Après ces embraſſements elle s'aſſit ſur un fauteuil à côté

de

de mon lit, & me fit le récit de ſon état depuis ſon départ d'Amſterdam.... J'ai tout perdu, ma chere fille, depuis ce tems : j'ai été obligée de garder l'*incognito* ; les menaces de Monſieur *Vilhomme*, l'affaire de votre mariage ; tout cet enſemble m'a déconcertée, au point que mes charmes uſés n'ont pu trouver de reſſources ; ce qui m'a miſe dans le cas de vivre à mes dépens. Je ſuis à préſent réduite dans la miſere, & n'ai plus de quoi me ſoutenir : j'ai eu beau écrire à mon mari, je n'en ai reçu aucune réponſe ; je n'avois donc plus de reſſources que dans votre amitié. J'ai écrit au Sénateur, je n'en ai reçu aucune nouvelle : jugez de mon état affreux. Un ſeul eſpoir me conſoloit ; c'étoit celui de vous revoir à Paris, quand vous n'auriez plus rien qui vous attachât à Amſterdam. L'affaire que vous avez intentée contre *du Catel* a percé mes oreilles : vous avez obtenu un bon Arrêt ; je me ſuis informée à votre Avocat, de votre demeure ; c'eſt lui qui m'a donné votre adreſſe & votre nom ſuppoſé. Remplie de la plus douce conſolation, je ſuis accourue ici pour vous embraſſer, vous prier d'oublier tout le paſſé, & de nous remettre enſemble. Vous ſçavez que

tout ce que j'ai fait n'a été que pour vous; mais je suis si malheureuse que je n'ai pu achever ce que j'avois si bien commencé.

J'étois pendant ce discours de ma mere dans une étonnante perpléxité; je la voyois dans un état digne de pitié. Elle étoit vétue avec des haillons pires que ceux qu'elle avoit dans son état de ravaudeuse. Ce n'étoit plus la soi-disante charmante Comtesse d'*Ul*..... mais véritablement. *Margot des Pelotons du coin des rues*. Cependant tout cet appareil n'étoit-il qu'un jeu; étoit-ce vérité? C'est ce que je ne pouvois approfondir; il fallut m'en tenir à ce qu'elle m'avoit dit: la pitié se fit jour dans mon cœur, & ma tendresse me fit oublier tous les maux quelle m'avoit faits: son discours d'ailleurs me laissoit de vives impressions, voyant qu'elle déploroit, dans son état présent, plutôt ses prétendus charmes, que sa conduite; & que son cœur étoit toujours le même.

Quoi qu'il en soit, je lui fis toujours amitié, & lui dis que je la recevrois avec plaisir, si elle vouloit changer de conduite avec moi. Elle consentit à tout, jusqu'à me protester qu'elle se mettoit dans une entiere dépendance, & qu'elle n'exigeoit de moi que le plaisir de rester

avec une fille qui lui étoit ſi chere. Nos paroles données, je lui dis qu'il étoit néceſſaire de louer un Appartement dans un quartier inconnu, où le nom d'*Ul.......* n'eût jamais pénétré, ou bien où il fut oublié; qu'elle y fit préparer cet Appartement; qu'elle ſe mît d'une façon qui pût ne me point faire rougir; enfin, qu'elle le louât, ſous mon nom de *Madame du Catel*; qu'elle revînt enſuite me voir ſous ſon vrai nom; que j'arrangerois le tout avec M. *Vilhomme*, l'aſſurant qu'elle n'auroit rien à craindre.

En effet, ma mere ſe conforma à ce que je lui dis; elle alla louer un étage au premier, avec le rez de chauſſée; & le tout enſemble compoſoit un très-bel Appartement. Je l'allai voir, & j'en fus contente. Me mere le meubla de ce qui lui reſtoit & de ce que j'avois acheté depuis mon arrivée à Paris, & le ſurplus fut acheté; de façon que nous étions à merveille: il ne nous manquoit qu'un Equipage pour être tout-à-fait *Comteſſe*. Il n'étoit pas difficile de voir le motif qui avoit jetté ma mere dans une dépendance ſi grande envers moi; c'étoit l'eſpérance de s'approprier mes cent mille livres, & de joindre cette ſomme à ce qui lui reſtoit; mais malheureuſement pour

elle, & encore plus pour moi, le Chevalier *du Catel* n'avoit rien, & sa tante avoit substitué la donation qu'elle lui avoit faite, par un testament auquel elle avoit peu survécue.

Nous vinmes donc habiter le Fauxbourg St. Germain, dans une rue où il n'y avoit que des Portes cocheres, & où le nom de la Comtesse d'*Ul*.... étoit fort indifférent. Ma mere avoit conservé sa femme de chambre; elle fondoit sur elle d'heureuses espérances. C'étoit une Biscayenne, fine, adroite, intéressée & dissimulée. J'avois amené la mienne que j'avois prise à Amsterdam; c'étoit une fort bonne fille; mais m'étant laissé captiver par les discours adroits de celle de ma mere, elle fit tant que je consentis à renvoyer la mienne, & à me servir de la sienne; mais je m'en défis bientot après.

La premiere démarche que je fis dans Paris fut d'aller voir Monsieur *Vilhomme*: je sçavois que son fils étoit en tournée; je fus charmée de son absence. Ce pauvre bon-homme, qui avoit bien soixante ans, me reçut avec la plus grande joie du monde m'embrassa avec amitié, plaignit mon sort, & m'invita à dîner avec lui. Je fus sensible à son attention; j'acceptai ses offres, & je restai. Nous étions tête-

à-tête, nous causâmes de mille riens ; il tâtoit ma figure, faisoit l'éloge de mes charmes ; & ce qui m'en divertissoit le plus, c'est qu'il employoit pour termes flatteurs les expressions de ses calculs. Jamais chiffre initial, me disoit-il ne m'a tant plu à voir, que celui qui marque votre beauté ; que de dixaines je voudrois ajouter aux millions de graces dont vous êtes pourvue ! Il me vint en idée, à tous ces discours flatteurs, & si originalement exprimés, que le bon vieillard étoit épris de moi. Ce fut pour-lors que ma raison vint au-devant d'une vertu que je n'avois point encore envie d'abandonner. L'amour n'étoit nullement de mon côté ; cependant l'intérêt se glissa dans mon ame ; ce premier pas étoit décisif ; il ne décida cependant pas. J'interrompis cette déclaration d'amour à la Financiere, en lui parlant de ma mere. Monsieur, j'ai avec moi ma mere, lui dis-je ; elle est venue me voir dans un état si affreux, que, par pitié, je l'ai prise avec moi ; vos menaces l'ont intimidée, & c'est-elle qui m'a sollicitée d'avoir l'honneur de vous voir ce matin ; car pour une premiere visite que je vous dois par toute sorte de reconnoissance, je n'aurois pas pris un tems si précieux pour

vous ; je ſçais les uſages du monde ; mais comme j'avois à vous entretenir en particulier, j'ai pris cette heure-ci, & j'en ſuis enchantée. Ah ! million de mon ame ! fonds le plus précieux ! tréſor admirable ! que vos droits de préſence charment mon cœur ! Comment pourrois-je m'en acquitter avec vous, continuoit-il, en prenant ma main qu'il baiſoit avec tendreſſe ? A quelque heure que ce ſoit, vous ſerez toujours la bien venue. Aimez-moi un peu, Tarif adorable. Jamais priſe de corps contre nos fraudeurs ne m'a tant flatté que me flatteroit celle que j'imposerois ſur votre admirable total. Mon fils eût été trop heureux de vous avoir pour femme ; je lui pardonne toutes ſes folies ; les lui avez-vous pardonnées ? Oui, Monſieur, lui dis-je, je les ai oubliées ; il eſt devenu ſage, m'avez-vous écrit, à ſon retour d'Amſterdam ; j'en ſuis charmée. Hé quoi ! m'interrompit-il, vous ne ſçavez donc pas qu'il eſt marié ? Non, Monſieur, lui dis-je ; hé bien ! tant mieux, en pourſuivant, ce ſera le moyen de le fixer. Je ne connois plus, reprit M. *Vilhomme*, la Jeuneſſe : à peine eſt-elle née qu'elle eſt folle, mais folle juſqu'à l'emportement ; tel que vous me voyez, Mademoiſelle, je n'ai jamais aimé

que vous ; vous êtes la premiere en date ; je n'ai eu d'autre ambition que celle d'un coffre-fort. Je l'ai, Dieu merci, & bien garni ; bien fin qui me l'enlevera. Cependant j'ai grande peur, petite friponne, que vous ne ſoyez cette force contre laquelle j'ai toujours lutté ; croyez-moi, je vais vous donner un bon conſeil. Vous êtes jeune, vous êtes ſage ; méfiez-vous de la Jeuneſſe étourdie : prenez pour Amant un bon coffre-fort, un homme d'un âge mur ; tel que moi, par exemple : c'eſt le moyen de vous arranger, & d'être toute votre vie la plus heureuſe femme du monde. A force de m'entendre tépéter *coffre-fort*, je ſaiſis la main qui l'ouvroit, & ſous prétexte de remerciemens & de mille actions de graces, je l'embraſſai avec une ſi véhémente vivacité, que ſes doigts ſecs en ſentirent de la douleur. il retira ſa main, la frotta un petit inſtant, & voulant avoir ſa revanche, me ſauta au col & m'embraſſa.

Ce pauvre homme ſe croyant aimé au premier coup d'œil, me demanda permiſſion de ſortir un inſtant. Son abſence ne fut pas longue ; il revint m'apporter un Ecrin, qui étoit; dit-il, ce qu'il avoit toujours voulu garder pour ſe reſſouvenir de ſa femme, & me le

préſentant avec enthouſiaſme, il ajoûta: Voilà une preuve que je vous aime, mon cher million; je vous donne ce petit tréſor de l'*Amour* le plus ſincere; en voyant ces brillans ſur vous, je me reſſouviendrai de ma femme: c'eſt en faire un bien meilleur uſage que de les laiſſer dans mon cabinet; à préſent donnez-moi votre adreſſe, & nous nous verrons avec liberté: faites-moi avertir la veille quand vous voudrez me venir voir, & que ce ſoit le matin. Vous jugez bien que cette converſation nous mena juſques au ſoir; je pris congé de mon amoureux Financier, & je le quittai. J'avois envoyé chercher un Fiacre; le vieux *Vilhomme* me conduiſit juſqu'à ſa porte d'entrée, d'où il apperçut le Fiacre qui m'attendoit. Quoi! me dit-il, vous n'avez pas d'équipage? Non, *Monſieur*, je ne ſuis pas aſſez riche pour en avoir un; eh bien! me dit-il, aimez-moi, Chiffre charmant, & vous en aurez un. Bon! lui dis-je, mais qui nourrira les chevaux & entretiendra l'équipage? Laiſſez-moi faire, aimez-moi, & tout fondra dans votre caiſe. Ce fut après de telles aſſurances que je quittai mon Millionaire & que je revins chez moi.

Je n'avois garde de m'expliquer avec ma

mere, je lui dis qu'elle pouvoit être tranquille, & que M. *Vilhomme* viendroit pour l'aſſurer de toute ſon amitié. Ma mere fut ravie de cette heureuſe réuſſite, & reprit ſon ton de Comteſſe. Bien loin d'être dans la dépendance avec moi, elle reprit au contraire le ton haut; ce qui occaſionna dans la ſuite différentes altercations, qui finirent par nous ſéparer. Nous n'en ſommes point encore à cette époque.

A peine fus-je rentrée dans mon appartement, que je priai ma Femme de chambre, quand elle m'eût coëffée de nuit & qu'elle m'eût miſe dans mon dèshabillé, de ſe retirer, en lui diſant que je me coucherois quand le ſommeil me prendroit, & que j'allois m'amuſer à lire pour l'attendre. Dès que ma Femme de chambre fut ſortie, je pris mon Ecrin; il me parut ſuperbe; en effet rien n'y étoit en défaut, le travail m'en parut du dernier goût, j'en fus ſurpriſe; mais par la ſuite ayanr appris que ce préſent avoit été deſtiné pour une Maîtreſſe qu'il faiſoit trop ſoupirer après les préſens, & qui l'avoit abandonné à la veille de recevoir celui-ci, j'eus lieu de revenir de ma ſurpriſe.

Quoi qu'il en soit, je reviens à mes réflexions ; que signifie ce début ; me disois-je à moi-même, ce bon homme m'aime, il veut me faire, sans doute, sa Maîtresse. Quoi ! répliquois-je, moi, Maîtresse d'un sexagénaire, non, non ! je n'en veux point. Mais si je refuse ses caresses, pourquoi prendre des arrhes ? Non, renvoyons-les-lui, je n'ai pas l'ame mercénaire ; si on m'aime, je veux aimer & jamais me vendre. Cependant je ne suis point sûre de sa disposition, il m'a bien fait présent de 100 mille livres ; celui-ci en est une suite ; cependant s'il vouloit continuer, je le ferai déclarer, & ensuite je prendrai le parti le plus convenable. Bien convaincue de la confiance en mes sentimens, j'attendis M. *Vilkomme* avec une pleine assurance. Ces réflexions faites, le cœur libre & satisfait, je me couchai & m'endormis.

Le lendemain j'étois encore dans mon lit, quand le Chevalier *du Catel* se fit annoncer ; je n'y pensois déjà plus, qu'autant qu'il étoit necessaire que j'y pensasse pour me faire restituer mes cent mille livres de dot. Je le trouvai bien hardi de me venir voir, sçachant les poursuites que je faisois contre lui. C'est

peut-être pour s'accommoder avec moi, reprenois-je, qu'il vient; faiſons-le entrer & écoutons le. Mais quand je vins à réfléchir qu'il n'avoit pu tenir contre la penſée d'être exhérédé, & que ſans ſon conſentement jamais mon mariage n'auroit été ſi aiſément rompu, je ne pouvois l'enviſager qu'avec indignation; je voulus donc rétracter l'ordre que j'avois donné de le faire entrer, mais cette réflexion avoit été trop tardive, il entra au moment que j'étois montée ſur ma fierté. Que venez-vous faire ici, Monſieur, lui dis-je, ſans lui donner le tems de me ſaluer; qu'y a-t-il de commun entre vous & moi? Ne ſuis-je pas aſſez deshonorée par votre conduite, ſans accroître votre joie du plaiſir de voir ma confuſion? Pardonnez, charmante *Junon*, me dit *du Catel*, & écoutez-moi. Je vous ſuis infidele, cela eſt vrai, je vous ai deshonorée: mais toute la faute eſt à imputer à Madame votre mere; c'eſt elle qui a prévenu ma tante & ma famille, qui m'a livré aux fers. Ma tante n'a eu aucun pouvoir pour me faire donner mon conſentement: des puiſſances ſupérieures m'y ont forcé; ma famille, imbue des terribles préjugés que des

informations ſuſpectes lui avoient fait prendre, faiſoit des démarches qui ont allarmé mon état & ma liberté : que pouvois-je oppoſer ? Ma tante a voulu me faire une donation de ſes biens, je l'ai refuſé, & je ne l'ai point vue, même à ſa mort. L'action que vous avez intentée contre moi l'a irritée, elle a fait un Teſtament en ma faveur, mais un Teſtament qui porte ſubſtitution, de façon que j'ai les bras liés, & ne peux rien faire en votre faveur que de vous payer l'intérêt de cette ſomme. J'ai fait plus, j'ai attaqué la ſubſtitution ; on eſt d'avis que je ne peux la faire caſſer : des Avocats m'ont aſſuré que votre dot auroit ſon exécution indépendamment de la ſubſtitution ; liez-vous avec moi, & que nos Avocats conférent de cette affaire, pour pouvoir vous faire rendre la juſtice que je vous dois.

Je n'avois conſtamment rien à répliquer à des raiſons ſi juſtement fondées, je donnai les mains à ce qu'il me demandoit, & le laiſſai le maître de tout arranger avec mon Avocat à notre commune ſatisfaction. Cette conduite ſincere me rappella l'eſtime avec laquelle je l'avois toujours regardé ; la paix ſe

fit entre nous, mais à des conditions qui parurent bien dures à l'amour dont il étoit toujours troublé. Je le voyois cet honnête homme déplorer ſérieuſement ſon état, gémir de mon deshonneur, dont il ſe croyoit ſeul la cauſe; je le conſolai, & le priai de me voir rarement, même de prendre ſur lui de ne me plus voir. Plus le Chevalier étoit perſuadé de la ſolidité de mes raiſonnemens, plus il chériſſoit ma ſageſſe, & plus ſon amour croiſſoit, mais il fallut nous ſéparer, il me dit un adieu tendre, je l'embraſſai avec eſtime, mais ce fut pour la derniere fois; car conſumé de chagrins, dévoré de ſon amour, il tomba malade, & peu après j'appris ſa mort. Si de ſon vivant je ne me flattois pas de pouvoir recouvrer ma dot, mon eſpoir, tout foible qu'il étoit, ne trouva plus de reſſource après ſa mort. Sa famille me traitant avec ignominie, me contraignit à finir avec elle à très-bas prix, & me força à ne pas faire éclater aux yeux du public des circonſtances qui m'euſſent tout-à-fait rendu vile & mépriſable; c'étoit cet éclat que je voulois éviter, & ce ne fut que par cet accommodement que je parvins au but de mes deſirs.

C'est à cette époque que je rapporterai la mésintelligence qui commença à éclater entre ma mere & moi, qui aux dépens de tout auroit mieux aimé cent mille livres: elle auroit préferé cette somme à un reste d'honneur que ma commune habitation commençoit à faire valoir.

D'après cette visite je commençai à regarder mon état d'un autre œil. Je vis qu'il me seroit bien difficile de me soutenir sur le ton que j'avois pris; quelle injure pour ma vanité, s'il faut déchoir! Je fis part à ma mere de mes sujets de douleur. Qu'y a-t-il à s'affliger, ma fille, me disoit-elle! quand on est jeune & belle on ne doit rien craindre. Je l'arrêtai à cet instant, qui me promettoit d'autres infamies. Quand vous n'aurez, Madame, que de pareilles ressources, renfermez-les dans votre cœur, & croyez-moi, ne m'en faites jamais part. Ma mere ne voulant pas me heurter, me répondit: Vous verrez, ma fille, vous verrez, si la plus haute sagesse produit des fonds. Cherchez à vous marier à présent, vous voilà déshonorée: je vous attends, je vous attends! .... Je tournois le dos à ma mere, & me retirois dans mon ap-

partement quand elle commençoit à me tenir ces ſortes de diſcours ; auſſi depuis ce premier entretien avois-je ſoin de lui cacher mon trouble & mes ennuis.

Cependant je n'avois point revu mon Financier, je penſois ſouvent à lui, mais je ne pouvoit me réſoudre à vendre mes faveurs, encore moins à ſubſtituer de l'amour à cette amitié, cette confiance & cette certaine tendreſſe que l'âge & le maturité nous înſpirent en faveur de ces ſortes de gens qui nous eſtiment, qui nous aiment même, ſi l'on veut. C'eſt cependans, diſois-je, c'eſt ſur lui que je fonde mes plus douces eſpérances, s'il vouloit remplacer ma dot perdue, je lui aurois bien de l'obligation : mais de lui acheter cette grace, jamais je n'en aurai ni le déſir ni la volonté. Ce fut dans une de ces réfléxions d'une miſere prochaine, qui m'abſorboit, que l'on m'annonça Monſieur *Vilhomme*. Je le reçus avec plaiſir, mais lui me voyant triſte & abattue, m'en demanda avec vivacité la raiſon. Je ſuis une femme perdue, lui disje, je n'ai que vous pour ami, & pour confident ; je rêvois à vous au moment que vous êtes entré ; vous avez prévenu la viſi-

te que je devois vous faire. J'ai vu le Chevalier *du Catel*; il m'a fait entrevoir que je ne pouvois rien toucher de la dot que vous m'avez fait recevoir à Amſterdam : je lui fis enſuite le récit de toute la converſation dont j'ai parlé plus haut; de façon que continuant à lui parler, je lui dis : Je vois bien qu'il me faut réſoudre à me faire un petit fonds de la vente de mes meubles & de mes effets, & me retirer dans un Couvent.... Laiſſez-moi tout dire, voyant que le Financier vouloit m'interrompre, je me ſuis mariée par raiſon, & pour éviter les ſurpriſes de ma mere, & pour me ſouſtraire à ſon libertinage. J'eſtimois le Chevalier *du Catel*, mais je ne l'aimois, point, je haïſſois Monſieur votre fils, il vouloit mon deshonneur, pouvois-je faire plus que de déconcerter ſes meſures avec ma mere? mon mariage rompu à la face de l'Univers, ma réputation flétrie, ma naiſſance rendue vile, ma mere reconnue dans ſon véritable caractère; qui voulez-vous qui penſe à m'épouſer? Deviendrai-je la victime des graces qu'on apperçoit en moi? ſont elles faites pour être appréciées au prix de l'infamie? Non, non, j'irai enſevelir mes jours, mon nom & l'honneur qui

me reste dans un tombeau qui sera ma plus chere retraite. Malgré l'air affirmatif avec lequel je parlois, je dévorois mes larmes & tenois une contenance assurée ; mais craignant de me trouver mal, je recommençois à donner un libre cours à mes pleurs, quand le Financier, touché de mon état, me fit mille protestations de m'aimer & de me secourir. Le discours original qu'il me tenoit, toujours dans une expression à la financiere, expression qui me seroit impossible de rendre au naturel, suspendit le cours de ma douleur : je vis même le moment où j'allois éclater de rire ; mais substituant à cette folie de ma part un air plus ouvert, je lui dis : En vérité, Monsieur, mon cœur oublieroit volontiers ses peines si je pouvois être sûre de tout ce que vous me dites. Quoi ! pouvez-vous en douter, ma chere ame, m'interrompit le Financier ? en voici des preuves. Voilà pour trente mille livres de billets de caisse que je vous apporte, je vous abandonne les intérêts qui vous seront comptés, & vous retirerez le principal quand il vous plaira. Tout ceci est trop constant pour résister long-tems. Mais enfin ce fut à ce dernier discours que je lui

tins que je dus ſa fureur de m'aimer & la chute de ma ſageſſe : aurois-je pu me le perſuader ? Monſieur, lui dis-je, je recevrois avec plaiſir l'offre que vous me faites ſi j'étois ſûre que vous n'euſſiez d'autre intention que celle de m'obliger comme vous avez fait en m'envoyant les cent mille livres, & en me faiſant dernierement préſent du ſuperbe Ecrin que vous m'avez remis. Mais dans notre premiere entrevue, j'ai vu en vous des mouvemens qui me parloient d'un intérêt que vous exigiez de moi. A ce prix ne comptez jamais ſur moi ; je vous reſpecte & vous eſtime, mais je ſuis fort aiſe que vous me reſpectiez & m'eſtimiez, au moyen de quoi nous ne pouvons traiter enſemble d'affaires d'un cœur qui n'eſt deſtiné qu'à celui qui me donnera la main pour m'épouſer. Si vous êtes dans cette intention, déclarez-le-moi naïvement, & ſoyez ſûr de la préférence.

Je vis à cette propoſition mon Financier rougir & interdit ; mais ayant eu le tems de ſe remettre, il me répliqua ainſi : Madame, me dit-il, je ne puis que louer votre façon de penſer & cette haute ſageſſe qui me par-

lent en votre faveur ; je ſerois fâché de vous abuſer, je ne peux vous épouſer ſans mettre contre moi mon fils, ſon épouſe & ſa famille ; je n'aime point la diſcorde : ſi j'étois ſeul à conſiderer, dans huit jours l'affaire ſeroit faite, cependant je ſonderai le terrein. Je vous aime, que dis-je, je vous adore, & pour preuve de ma ſincérité, c'eſt que je vous préfere à mon coffre-fort, que je ſacrifie en entier à vos beſoins. J'étois venu ce matin pour vous en faire ma déclaration & recevoir votre aveu ; mais je ne mettois pour témoins de notre union que nos deux cœurs parfaitement unis par l'amour. J'avoue que mon âge eſt un foible dépoſitaire du vôtre, & qu'il ſeroit rare que votre cœur eût été auſſi ardent à recevoir les vœux du mien ; mais je ne doute point de votre amitié & de votre confiance : ces deux qualité acquiſes réparent les défauts d'amour de la part d'une fille ſi charmante. Votre ſageſſe s'irrite de mes propoſitions, je le vois ; mais enfin, c'eſt à moi à céder : je vous proteſte de ne pas attenter plus loin, je me contente de votre eſtime & de votre confiance, c'eſt uniquement à vos beſoins que je ſacrifie les préſens que

je vous fais ; acceptez-les avec bonté, & tant qu'il vous plaira me conſerver ces deux priviléges ſur vous, je ſerai content & ſatisfait : cependant je vais de mon côté faire en ſorte de réuſſir dans mes entrepriſes & prendre toutes les meſures poſſibles pour pouvoir vous épouſer.

Je l'avouerai, je fus pénétrée de ces ſentimens que je croyois ſinceres, je me jettai à ſes pieds que j'arroſai de larmes de tendreſſe : de ſon côté, il me retint dans ſes bras avec vivacité, ne ceſſant lui-même de m'embraſſer. Nous nous remîmes cependant, je reçus ſon préſent, & le laiſſai le maître de me venir voir quand il lui plairoit. J'avois un entier accès chez lui, je l'appellois mon pere, il l'étoit en effet par toute la tendreſſe qu'il avoit pour moi, & bien plus par les ſervices continuels qu'il me rendoit.

Monſieur *Vilhomme* me venoit voir ſouvent, il me trouvoit ou dans mon lit, ou à ma toilette, ou enfin à tout autre exercice, ſans jamais s'en prévaloir, & toujours arrivoit-il chez moi les mains pleines & le cœur plus embraſé. Je ne penſois déjà plus ni à ſes termes, ni à ſes expreſſions, j'y étois familiariſée, il prévenoit mes deſirs, & je n'avois rien à ſouhaiter.

Telles furent les armes qui ſurmonterent mon auſtere vertu. Apprenez, prudes, de cet exemple, que ce n'eſt pas toujours l'amour du libertinage qui conduit au précipice, & qu'euſſiez-vous fait à ma place ? Avant la critique, ſondez votre cœur, appréciez ſes mouvemens ſur les circonſtances, & décidez.

Un de ces jours d'été qui ne permettent pas de couverture pendant la nuit, que le drap ſeul ſouvent incommode encore, il eſt très-peu permis de ſe livrer au ſommeil ; je réfléchiſſois pendant ce tems aux façons d'agir du Financier, je me repentois preſque de le laiſſer languir ſi long-tems, j'entrevoyois la difficulté extrême qu'il y avoit à prétendre de l'épouſer, je repaſſois dans mon eſprit ſes ſoins, ſes attention, ſes ménagemens, ſon reſpect, & le triomphe qu'il remportoit ſur lui-même : à force de m'agiter ſur ſes heureuſes qualités, je ne pouvois que m'applaudir de ſa connoiſſance, & de rendre graces à Dieu de m'avoir donné un tel protecteur. Apprenez à mon exemple, jeunes filles, que les réflexions ſur nos amours & ſur notre ſageſſe, enflamment plus un jeune cœur que la vue d'un Amant, qui ne triomphe que parce que les mêmes réflexions

ont déjà livré la place. On se trouve étonné quand la faute est faite, on la rejette sur les entreprises de l'Amant, on le traite de traître, de perfide, on réfléchit sur sa trahison, sur sa perfidie ; on raisonne, on se donne gain de cause, on le revoit sans peine, & on s'y livre avec plaisir. Voilà la source de ces fatalités, de ces destinées, de ces ascendans que l'on donne au hazard. Au milieu de ces réflexions je m'endormis cependant & je passai ce qui me restoit de la nuit, c'est-à-dire depuis l'aurore jusqu'à mon lever, dans des rêves agréables, & qui me firent le plus grand plaisir du monde. Je ne m'appercevois point que l'Amour s'introduisoit dans mes sens, & que j'étois moi-même l'artiste d'une conduite libertine dont j'allois commencer la carriere.

Comme mon Financier avoit la liberté d'entrer dans ma chambre à toute heure, ma femme de chambre lui ouvroit la porte, le laissoit entrer & se retiroit. Il arrive auprès de mon lit, dans cet instant de mon sommeil, après avoir refermé ma porte, ne m'entendant point, il ouvrit doucement mes rideaux, & me vit dans l'état de pure nature profondément endormie. il s'en tint à la contempla-

tion tant que dura mon ſommeil ; je ne ſçais même ce qui me réveilla , ſi ce fut le grand jour qui me frappa , ou ce qu'il diſoit à voix baſſe , tant eſt que je m'éveillai. Quelle ſurpriſe pour moi de voir mon Financier comme une ſtatue , les yeux fixés ſur moi , la bouche béante , les mains élevées prêtes à me ſaiſir ! Quoi ! lui dis-je , que faites-vous ici ? venez-vous me ſurprendre ? mais quel effroi ! je ne peux vous le repréſenter ; quand me voyant moi-même dans cet état de nudité , je fis un cri perçant en cherchant dans la ruelle de mon lit le drap qui devoit me couvrir. Mon cri heureuſement ne fut point entendu ; mais lui , pour m'appaiſer , me dit . m'envieriez-vous le plaiſir que le hazard ſeul m'a procuré , & ne me ſçauriez-vous point gré de mon reſpect & de ma ſageſſe ? Je vous l'avoue ! Je repris ſur le champ un air ouvert , content & plein de tendreſſe , je ſautai à ſon cou , & je le remerciai mille fois d'avoir remplir en cette occaſion le devoir d'un honnête homme. Les réflexions de la nuit , les plaiſirs de mon ſommeil ſe renouvellant dans ſes bras , je lui parus apparemment trop vive dans ce moment : car prenant pour amour cette vivacité , le

Financier adroit se glisse à mes côtés, & remporte une victoire complette.

Au sortir du combat de cette surprise amoureuse, mon Financier enchanté de mes procédés, se mit dans un fauteuil à côté de mon lit, & me tint les discours les plus passionnés. Que faire dans cette extrémité ? pleurer ? il étoit bien tems. Se desesperer ? autre sottise. Il avoit raison, & moi j'avois tort. Quoi ! luidis-je, ai-je donc tant combattu pour succomber aussi innocemment que je viens de lefaire ! Je ne vous en veux point ; c'est moi, malheureuse, qui suis la cause de mon infortune ! c'est à vous, Monsieur, à réparer mon honneur que vous venez de flétrir. Le bon Financier me dit qu'il étoit venu me dire qu'il ne voyoit point de jour à mon mariage ; & me protester de ne jamais attenter à ma sagesse qu'il respectoit ; malgré les cruels efforts de son amour, desquels je n'avois rien à appréhender. Mais, mon cher Cœur, tranquilisez-vous, continua-t-il, je vous traiterai comme si vous étiez ma femme ; la victoire que je viens de remporter n'en est point une, je ne la dois qu'à la surprise & à votre tendre amitié. Je le sens, je veux la devoir à l'amour. Ainsi, ma chere ame,

attachez-vous à moi, & ſoyez ſûre que je ne vous manquerai jamais au beſoin. Il me tenoit parole; tous les jours habillemens nouveaux, décorations ſuperbes; tantôt des billets, tantôt des eſpeces; de façon qu'en plaçant ces fonds je pourrois être à mon aiſe ſi ma mere n'eût jamais mis le pied chez moi, ou plutôt ſi j'avois veillé à mes intérêts. Je reviens à elle.

Ma mere, qui me voyoit ſi ſuperbe & ſi bien en fond, ne pouvoit attribuer toutes ces largeſſes qu'au Financier; elle n'avoit oſé me demander les raiſons de cette pompe & de ces viſites fréquentes: elle n'avoit point encore pris cet aſcendant ſur moi qu'elle tâchoit d'y prendre; mais auquel elle n'avoit cependant que trop réuſſi. Elle me dit un jour: ma fille, votre ſilence ne vous eſt pas avantageux, je vois ce qui ſe paſſe; votre Financier fait de fortes dépenſes pour vous, je ne vous blâme pas de vous livrer à ſon amour; mais enfin il faudroit placer ce qu'il vous donne, ce ſera le moyen de faire un heureux mariage. J'ai dans mes mains un homme de condition qui fera bien votre affaire; c'eſt un jeune homme bien fait, bien bâti & bon Gentilhomme, petit génie,

& mari qui ſera fort commode. J'aurai ſoin de l'éloigner d'ici dès que votre mariage ſera fait ; vous ferez porter ſa Livrée, vous ſerez véritablement Comteſſe ; & ſous ce nom & ſous le voile du mariage vous entretiendrez votre commerce avec votre Financier, ſans que perſonne y puiſſe trouver à redire.

Ce diſcours étoit ſenſé, quant à l'emplacement de mes fonds & quant au mariage ; mais il étoit dans tout le reſte une ſuite des ſentimens, effrontément libertins de ma très-digne mere. J'applaudis à ce qu'elle diſoit ſans lui faire faire de réflexions, ni ſans la contredire ſur ma façon de me conduire avec mon Financier. En conſéquence je la fis dépoſitaire de mon tréſor, & la priai de placer ces fonds ſûrement. Après quoi je ne penſai plus à mes richeſſes.

Quelques jours après, mon Financier vint chez moi à huit heures du matin ; j'étoit éveillée, mon rideau étoit tiré. Eh bien ! mon cher Papa, lui dis-je, qui vous amene ſi matin ? Le plaiſir de vous voir, me répondit-il, la joie de vous embraſſer, & de m'entendre dire de votre belle bouche que je vous ſuis cher. Oui, mon cher Papa, lui dis-je, vous m'êtes & me

ſerez éternellement cher. Puis, tirant de ſa poche un collier de diamans avec une ſuite de rouleaux de louis, il me dit : voilà, ma fille, de quoi vous préſerver de la crainte de manquer. Je le remerciai & l'embraſſai avec la plus grande tendreſſe du monde. Nous n'en étions déjà plus aux formalités, il étoit le maître de moi & de toute ma perſonne. Je peux donc prendre ma place à côté de vous, charmante fille, me dit-il ? Vous êtes bien le maître, lui répondis-je ; & tout auſſi-tôt mon ſexagénaire ſe plaça à côté de moi. Quand il eût éteint ce léger reſte de feu qui l'enflammoit, nous nous mîmes à cauſer ; je lui fis part des propoſitions de ma mere ; il goûta ce mariage, & encore plus l'intrigue de ma mere. Peu s'en fallut qu'il n'eût été dans l'inſtant aux genoux de ma mere pour la remercier de ſon infâme réſolution. Je riois de tout mon cœur des folies de mon Financier, & je gémiſſois en ſecret de la fureur de cet homme, à qui rien n'eſt ſacré quand il eſt queſtion de favoriſer leur inique proſtitution. Ce fut dans ce moment qu'il me promit monts & merveilles ; mais ; hélas ! le pauvre homme ſe réjouiſſoit d'avance à ſes dépens. Ce commerce me plai-

ſoit, il étoit ſecret. Ma vertu jettoit en vain les hauts cris, je ſentois le pris de ma liberté, j'en voulois faire uſage. Déjà je traitois de chimere tous ces vertueux appareils, & je m'en voulois d'avoir ſi long-tems réſiſté. On eût dit, à voir cette paſſion dans ſa primeur, que j'aurois eu dans l'art d'aimer une plus grande & une plus avancée expérience. Je n'aimois point mon Financier, je l'avoue; mais je faiſois avec lui mes premieres expériences; je ne ſçais ſi ſecrettement je ne le remerciois pas de ſes leçons, toutes imparfaites qu'elles étoient.

Deux jours après, ma mere m'amena dans ma chambre celui qu'elle me deſtinoit pour époux, accompagné d'un jeune Seigneur avec lequel il étoit fort uni. On m'annonça l'un & l'autre ſous leurs véritables noms, dont je déguiſe ici l'un ſous celui du *Comte de la Fere*, & l'autre ſous celui du *Marquis des Roziers*. Le premier, qui devoit m'appartenir, me plut aſſez en qualité d'époux: ma mere l'avoit apprécié à ſa juſte valeur. C'étoit un grand jeune homme, bien fait, bien bâti, les plus beaux yeux du monde, s'énonçant d'un air un peu à la grenadiere, mais qu'un ton un peu ſoutenu

déconcertoit , filant l'amour d'un ton romanesque, souvent entreprenant, singe des petits-Maîtres , se vantant de bravoure , mais qu'une épée nue auroit fait rentrer dans le néant, se croyant aimé des femmes, racontant ses aventures, les apostrophant par leur nom, surnom & qualité, sans jamais avoir parlé à aucune, d'un génie fort borné, & mari commode; d'ailleurs peu ou point fortuné, trainant son talon rouge dans les boues de Paris; tel me parut, & tel étoit en effet mon futur époux. Pour rendre cette peinture parfaite, il faut y joindre son talent; il étoit l'avant-coureur des plaisir des jeunes Seigneurs; il étoit, je ne sçais comment, connu de ma mere; il mettoit sur son compte les galanteries de ceux qui l'employoient : c'étoit un homme à découvertes, qui pouvoit être utile, & que l'on récompensoit de ses avantages; il n'avoit jamais le sou, son industrie lui fournissoit la vie & l'entretien , tantôt en habits superbes , tantôt en haillons de Crocheteur , tantôt libre , tantôt prisonnier; enfin c'étoit un homme à bonnes & mauvaises aventures. Tel étoit au naturel le mari à qui j'ai donné la main.

L'autre, au contraire, je veux dire le Mar-

quis *des Roziers*, étoit un jeune homme bien fait, phyſionomie fort ouverte, galant, poli & aimable : mon cœur ſe portoit avec plaiſir à le conſidérer & à l'écouter ; je ne fis de réſiſtance que celle qu'éxigeoit de moi la progreſſion de mon amour, & cette réſiſtance ne fut pas longue : car après quatre ou cinq viſites, nous fumes l'un & l'autre au comble de nos vœux. Bien loin que cet Amant chéri m'achetât mes faveurs, c'étoit moi, au contraire, qui donnoit le prix aux ſiennes ; je l'aimois ſincérement ; mais la mort qui me l'a ravi ne m'a laiſſé que le triſte regret de l'avoir ſi tendrement aimé.

Ce fut dans un de ces évenemens heureux qu'il me parla de mon mariage qu'il falloit faire au plutôt ; je lui dis que je n'avois aucune répugnance à cette union, mais que je ne pouvois ſouffrir mon futur. L'horoſcope de ma mere qui m'avoit affligée me réjouit pour lors ; le premier pas dans le crime enfante bien vîte des progrès ; c'eſt une pente ſi douce *à la belle Nature*, que le cœur juſtifie ſes chûtes avec plaiſir. Ce fut au milieu de ces entr'actes de l'amour, je veux dire, dans ces momens de repos que nous prenions de tems en tems mon

Amant & moi, que je lui fis confidence de l'amour de mon Financier ; cette découverte plus infiniment au jeune Marquis, il fonda ſur ſa continuité les plus douces eſpérances de ſon bien-être ; je lui promis cependant, qu'en faveur de ſon ancienne tendreſſe, je le verrois à mon ordinaire. Femmes du même ton ! les Seigneurs ne ſont pas fortunés. C'eſt toute ſottiſe que de s'y attacher par un eſprit d'intérêt.

Le jour de notre mariage fut fixé ; mon Financier, à qui j'en fis part, hâta les momens de la concluſion. Pour une novice j'avois déjà deux Amans ; le troiſiéme ne tardera pas. J'avois l'art de les faire vivre en bonne intelligence, & mon cœur ſe refuſant à l'intérêt, donnoit tout à l'amour. Je crus donc, pour venir à bout de cette intrigue, ne pas diſſimuler au Financier que mon époux prétendu étoit très-lié avec le Marquis des *Roziers ;* ce nom qu'il reſpectoit lui donna lieu de craindre ; mais ſe confiant à ma ſageſſe, il ne trouva pas mauvais qu'il me vît, attendu qu'il avoit beſoin de ſon pere, & que j'avois beſoin de lui pour faire réuſſir mon mariage. Quand tous les trois ſe rencontroient chez moi, j'étois la ſeule, & mon Amant,

qui avions le divertiſſement le plus complet. Le Financier ne ceſſoit de donner le haut bout au Marquis, & le Marquis ne ceſſoit de donner des témoignages de reſpect au Financier. Ce fut le Financier qui fit la dépenſe de mes ajuſtemens des noces, & de la dot: elle fut conſignée de cinquante mille livres ſeulement de mon côté, & de trente mille livres de la part du Comte, que je n'ai jamais reçues; je ſuis donc Comteſſe, perſonne ne peut m'en diſputer la qualité, perſonne auſſi ne s'y eſt oppoſé. Mon mari étoit bon Gentilhomme, il n'étoit pas Comte à la vérité; mais ayant toujours été annoncé ſous cette qualité, la poſſeſſion valoit titre.

Monſieur le Comte *de la Fere* n'étoit pas deſtiné à partager le lit de Madame la Comteſſe ſon épouſe, il s'en ſoucioit fort peu, il ne portoit pas plus loin ſes prétentions ſur moi, il les avoit bornées à l'intérêt de la ſeule dot que je lui remis de 50000 livres, & ſongea dès le lendemain de ſon mariage à ſon départ, pour tenir parole au Marquis, dont il étoit le prête nom.

En effet le Marquis des *Roziers* avoit ſollicité auprès de ſon pere un emploi dans l'Armée

mée auprès du Prince de ***, dont il reçut les ordres quatre à cinq jours après notre mariage. Ceci arriva dans les dernieres guerres d'Italie. Mon cher époux, Monſieur le Comte *de la Fere*, ſe diſpoſa alors à faire ſes équipages avec grande pompe ; il s'imaginoit que cinquante mille livres étoient pour lui un tréſor inépuiſable ; malgré ſon peu de génie, il étoit vain : (c'eſt l'ordinaire des eſprits bornés ;) à l'éclat de ſon faſte, il étoit ſûr que ſa qualité ne lui ſeroit point démentie ; ſes équipages prêts, il prend congé de moi, & ſe rend auprès du Prince.

Me voilà veuve auſſitôt que mariée, me voilà déliée auſſitot qu'enchaînée, me voilà enfin avec mon cher *des Roziers*, le plus tendre & le plus complaiſant adorateur de mes charmes. Je ne ſçais s'il m'aimoit ; je le crois, car il m'en a donné des preuves ſenſibles ; pour moi je l'aimois, & me ſentois d'humeur à tout ſacrifier en ſa faveur.

Je ne lui demandois rien, le Financier nous ſuffiſoit, c'étoit bien le moyen d'être toujours Amans & de retenir un homme de condition. Les graces qu'il me faiſoit accorder étoient fixées à mon profit ; mais ennemie

de cette indigne proſtitution de l'humanité, je refuſois le tarif & j'obligeois pour le ſeul plaiſir d'obliger. Cette inclination bienfaiſante me donnoit une cour ſuperbe, tous les états ſe rendoient chez moi; la critique ne pouvoit décemment mordre ſur ma conduite, j'étois mariée, j'étois Comteſſe, & de rang à tenir cercle.

Peu de tems après mon mariage, j'en reſſentis les ſuites, elles ne tarderent pas a paroître : mon mari les rendoit légitimes, mais il n'eut que l'honneur de la légiſlation. D'ailleurs c'étoit une condition de ſon mariage, les conventions rendoient les choſes de bonne foi.

Vous jugez bien que le Marquis & le Financier s'en donnoient les gants. Que nous importoit au Marquis & à moi que le Financier ſe crût le pere de cet enfant légitime? il nous importoit bien plus qu'il fût intimément perſuadé qu'il l'étoit. En effet, quand je lui annonçai cette nouvelle, il en fut tranſporté de la joie la plus vive, il m'embraſſa mille & mille fois, & me témoigna tant de tendreſſe qu'il m'accabloit de préſens.

Cependant le tems approchoit que je devois

dire un éternel adieu au Marquis *des Roziers*: il fut obligé de joindre l'Armée en qualité de Maréchal de Camp ; il n'y fut pas plutôt arrivé que le jour d'une bataille indiqué, donnant ses ordres, il fut atteint d'un coup de feu qui le perça de part en part ; il tomba de son cheval ; il fut heureusement secouru à propos, sa blessure ne fut pas jugée mortelle ; le pire de sa maladie fut une opération douloureuse sur les parties de son corps les plus sensibles qui avoient souffert considérablement, & qui en peu de tems menacerent de la gangrenne : il fallut obvier précipitamment à cette cruelle extrémité ; on lui fit l'operation, qui, en le rendant à la vie, l'anéantit du nombre des hommes : heureusement ou malheureusement encore qu'il revit la lumiere.

Dès qu'il put soutenir la voiture, on le transporta à Paris. J'ignorois ce fatal évenement quand je reçus de lui l'horrible description de ses maux. » Je vis, ma chere Com» tesse, m'écrivit cet Amant adoré, mais je » ne vis plus pour vous, je ne suis plus au » rang des hommes ; venez auprès de moi, » consoler un malheureux, qui n'a plus que

» des ombres de tendresse à vous sacrifier. Le
» Marquis *des Roziers*. »

Jugez de ma désolation d'apprendre si près de moi, aux portes de la mort, un Amant que je croyois éloigné, & appliqué à la donner aux autres; de sçavoir dans son lit un brave militaire que je croyois dans la route de la gloire; & enfin de ne plus voir dans mon Amant que l'ombre de la tendresse. Tout cet ensemble me pénétrant de la plus vive impression & de la plus amere douleur, j'ordonnai un carrosse: m'y étant placé dans un désordre étonnant, je fis fouetter chez mon cher Marquis, je volai entre ses bras. Par bonheur qu'il n'y avoit que son Valet de chambre auprès de lui. Ah! cher Marquis, dans quel état, lui dis-je, votre chere Comtesse vous revoit-elle? Cruel amour! est-ce ainsi que tu te joues de la tendresse des mortels! Tes autels sont propices aux perfides, & tu sacrifies les cœurs les plus tendres à toute ta fureur.... Laissez-moi, m'interrompit le Marquis, en me serrant entre ses bras de toute sa force.... Laissez-moi, chere Comtesse; les Médecins m'ont rendu à la vie, mais qui me rendra à l'humanité; qui me restituera à

ma tendresse ? Je suis le rebut de la Nature, & votre vue ne peut plus m'inspirer que de l'horreur. Ah ! chere Comtesse, pouvez-vous vous imaginer les tourmens affreux que vous me faites éprouver ? ... Ses forces s'affoiblirent en cet instant, & il tomba évanoui..... Son Valet de chambre le fit revenir, en me faisant écarter. Laissez moi, barbare ! lui dis-je, laissez-moi ! que je meure avec lui ! que j'expire dans ses bras ! ne me privez pas de sa vue ! .... J'étois dans cette fureur d'une Amante irritée, quand j'entendis le Marquis qui m'appelloit. Ecoutez-moi, ma chere ame, me dit ce malheureux Amant, je sens que je ne peux survivre à ma douleur. Vivez, adorable fille, vivez, mais souvenez-vous que mon cœur ne peut se séparer de vous ; je vais languir, je vais traîner le reste de ma malheureuse vie, mourir à chaque instant ou éprouver à tout momens les horreurs de la mort, en attendant le néant entier de tout moi-même, qui n'est pas loin de moi. Sêparons-nous, mon cher cœur, si vous voulez que le reste de mes instans ne se trouve pas continuellement empoisonné : il suffit à mon cœur de m'en rappeller un souvenir qui me déchire ; laissez-moi

vous oublier, s'il se peut, retirez-vous: adieu! chere Comtesse, mon cœur est le seul présent que je puisse vous faire, mais ce présent sera éternel... Je pars m'ensevelir dans la Terre de mon pere; où, inconnu à l'Univers, il m'aura oublié avant ma mort. Puis s'armant d'un courage mâle, il ferme les rideaux de son lit pour servir de barriere à notre derniere entrevue. J'allois m'écrier à la barbarie, j'allois me replonger sur lui quand les Médecins entrerent. A cette vue je fus obligée d'appaiser ma douleur & de me retirer. C'en est donc fait, grands Dieux! je ne te verrai plus, cher Amant, disois-je en secret, en m'en retournant, je ne te verrai plus; adieu, monde pervers! adieu l'Univers! mon Amant me donne l'exemple de la fermeté & de la constance, c'est à moi à le suivre. Je vais m'ensevelir dans une Communauté & y finir des jours que je ne peux supporter, étant privée de ce que j'ai de plus cher à mon cœur.

Ce fut dans cet état de désolation que je parus aux yeux de ma mere, qui parut elle-même indécise sur le parti que je prenois, parti qui lui auroit fait un tort infini. Mais

s'appliquant continuellement à me diſtraire de ma triſteſſe, elle eut le ſoin de me reproduire des Galans infiniment plus utiles, mais qui ne touchoient plus mon cœur. Les ſens s'attachent continuellement, le cœur ne s'attache qu'une fois, le reſte n'eſt qu'un pur libertinage. La jouiſſance des ſens fait le bien-être du Philoſophe moderne; il trouve dans l'attachement de ces eſprits animaux l'innocence; que n'ai-je pu goûter dans la ſuite de ma vie la verité de ces principes; ce fut cependant la lecture de ces maximes qui m'entraîna à ce prétendu bien-être qui forme aujourd'hui mes plus cruelles ſyndereſes.

Dans cette ſituation dans laquelle je reſtai pendant près de huit jours, je fis fermer ma porte à tout le monde. Le Financier étoit venu pjuſieurs fois, & avoit paru fort inquiet de la douleur dans laquelle on lui avoit dit que j'étois plongée de la mort du Marquis: j'avois prétexté une maladie; mais enfin on ne peut point toujours pleurer; les jours en s'éclipſant entraînent la vivacité de nos douleurs, & bientôt le cœur lui-même s'abſorbe dans la révolution du tems. Je donnai donc ordre de faire entrer le ſeul Financier & de

lui découvrir mes téſolutions qui tendoient à me retirer du monde & à m'enfermer dans un Cloître. Il arrive ce bon homme, il me trouve dans un abattement affreux, il m'en demande la raiſon : je ne la lui cache pas. Ne ſoyez point ſurpris de ma douleur, lui dis-je, elle eſt juſte ; je perds un ami, je perds un ptotecteur, je l'ai vu dans les horreurs de la mort ; que dis-je ? d'une mort pire que celle de la mort naturelle. Cet aſpect a réveillé mes ſentimens de vertu. Je déplore la vie que j'ai menée avec vous, & ſur tout d'avoir profané un hymen, qui eſt ſacré, malgré le jeu que les hommes en font continuellement. Mon deſſein eſt formé, ma réſolution eſt priſe, je vais m'enfermer dans une Communauté, y pleurer mes malheurs, & m'arracher à la corruption du ſiécle..... Non, non, m'interrompit le Financier, c'eſt moi que vous avez aimé, c'eſt moi que vous avez chéri, c'eſt moi que vous avez préferé : vous portez le gage de notre amour, vous êtes à moi, & vous ne pouvez diſpoſer de vous ſans mon aveu. Que vous importe que le Marquis ſoit ou ne ſoit pas ; votre douleur m'outrage. Allons, chere Comteſſe, prenez des ſenti-

mens plus dignes de vous & de moi. Je l'avouerai, ce diſcours me ſaiſit, j'avois oublié dans ma douleur l'accord que nous avions fait, le Marquis & moi, de lui laiſſer croire ce dont il étoit ſi fortement préoccupé..... Auſſi pour ne point déranger l'économie de nos arrangemens, je repris ainſi mon diſcours. Ce n'eſt pas tant, Monſieur, l'amitié du Marquis, ni le Marquis lui-même que je regrette, que la conduite que j'ai tenue avec vous & avec mon mari, qui me déſeſpere : la vue du Marquis expirant m'a remis devant les yeux le tableau de cette vertu que vous avez fait éclipſer, & mon cœur en proie à cette juſte douleur s'eſt ſenti atteint d'un retour que je ne peux combattre. Demeurons-en, mon cher *Vilhomme*, aux termes de l'amitié, aidez-moi à ſoutenir la vue d'un genre de vie que la vertu me préſente pour me rendre à ma tranquillité ; je ſçais que je ne peux me faire Religieuſe ; je ſuis mariée, il eſt vrai ; mais je peux en embraſſer le genre de vie ; je peux contracter une ſeconde alliance avec la ſageſſe, & par ce moyen me rendre à moi-même cet état dont je me ſuis dépouillée par trop de reconnoiſſance pour vous.

Le pauvre Monsieur *Vilhomme* resta interdit, la parole lui manqua, il me regardoit avec des yeux passionnés, mais il ne pouvoit que me regarder. J'entrevoyois cependant qu'il rouloit quelques desseins dans sa tête ; mais je ne voulois point l'interrompre, ni lui donner occasion de me faire trahir le secret de mon cœur. Je le vis se lever de dessus son fauteuil, il se promena à grands pas comme un homme qui enfante quelque forte résolution. Enfin il vint à moi, me saisit la main, me dit adieu, en me faisant promettre de ne rien décider sans lui en avoir donné avis. Vous voyez mon état, lui dis-je, je suis prête d'accoucher, ainsi je ne peux me décider entierement qu'après mon rétablissement, mais cette affaire une fois terminée sera le signal de ma retraite. Mon Financier parut soulagé de ce discours & se retira plus tranquillement.

Depuis ce tems je commençai à revoir compagnie, mais compagnie plus choisie, & composée seulement de trois à quatre personnes que je croyois m'être les plus attachées. Ce renouvellement fit comprendre à ma mere que bientôt je rentrerois dans ma premiere vie ; aussi je vis qu'elle reprenoit un air de gaieté qu'il y avoit long-

tems qu'elle n'avoit eu. Un jour dans un moment de bonne humeur où elle me trouva, elle me dit qu'elle avoit fait connoiſſance avec le Préſident de.... l'homme le plus aimable qu'elle eût connu : c'eſt un jeune homme de trente-cinq ans au plus, qui eſt marié, à la vérité, mais qui n'eſt point fort paſſionné pour ſa femme, & que ſa femme n'aime point ; c'eſt le fils d'un fameux partiſan, il eſt fort riche, & vous pouvez joindre l'utile à l'agréable. D'ailleurs ces Meſſieurs ſont plus ſolides que les Militaires, & ſont en état d'aider de toutes façons. On ne ſçaura pas plutôt que vous êtes amie du Préſident, que les Cliens abonderont chez vous, & vous deviendrez l'arbitre de la Fortune & de l'honneur des hommes. Ces compagnies d'ailleurs ne notent point une femme, il ſera votre ami, votre conſeil, & tout en un mot ce que vous voudrez. Ma mere, qui avoit déjà reçu des arrhes de ce nouveau concurrent, me preſſoit de l'accepter : mais moi qui haïſſois toutes ces Robes noires, je la renvoyai avec un mépris inſultant. J'apperçois vos détours, Madame, lui répondis-je, vous ne m'en avez jamais impoſé, vous ne vous appliquez qu'à me produire des Galans

quî puissent vous être utiles ; vous devriez rougir de houte de venir me parler de galanterie, pendant que je ne suis occupée qu'à détester ma vie & l'instant où vous m'avez mise au jour. En disant cela, je lui tournai le dos. Mais ma mere n'étoit pas femme à se rebuter pour un air de mépris ; elle laissa calmer ma colere, & ne m'en parla plus jusqu'après mes couches. L'instant de ma délivrance approchoit, je craignois même que les révolutions que m'avoit causé la douleur de la mort de mon Amant n'en précipitassent l'instant.

Deux jours après je revis mon Financier : il avoit examiné qu'une femme de mon âge ne pouvoit avoir ressenti une douleur ni si vive ni si profonde de la perte du Marquis si le cœur n'étoit point de la partie. C'étoit ce sentiment qui l'occupoit, ainsi que je l'ai sçu depuis & qui l'empêchoit pour-lors de me répondre. Ces réflexions murement pesées, il voulut adroitement se servir de quelques moyens qu'il avoit préparés pour me faire tomber dans le piége d'une réelle indiscrétion, ou bien il voulut profiter de cet évenement pour écarter tous ceux qui pouvoient donner un cours trop libre à sa jalousie. Je vis entrer mon Financier avec

un air gai, une maniere aiſée; il m'embraſſe avec ſa tendreſſe ordinaire, & me voyant un viſage ouvert, même riant, il m'en fit ſon compliment. Il m'aimoit, c'étoit la vérité, je ne le haïſſois point; d'ailleurs je lui devois de la reconnoiſſance & de l'eſtime, il avoit ſurpris un moment de foibleſſe, il en avoit profité: quel reproche avois-je à lui faire?

Eh bien! me dit-il, ma chere Comteſſe, êtes-vous encore dans la même réſolution où je vous ai laiſſée la derniere fois? Oui, Monſieur, lui dis-je, rien ne m'en détournera. Tout ici me fait peine, moi-même je me fais pitié; je ſerois bien ingrate envers la Divinité ſi je differois à écouter ſa voix, c'eſt la voix de la ſageſſe & de la vertu: aidez-moi à m'y conformer, bien loin de vous y oppoſer. Vous êtes ſi jeune, reprit-il, que vous ne pouvez encore fixer vos réſolutions; prenez garde à une démarche qui vous rendra la fable de Paris, ſi jamais vous vous laſſez de la pourſuivre. Croyez-moi, on trouve le monde partout; & par-tout où ſe trouve le cœur, les paſſions nous y viennent tourmenter. J'ai réfléchi à votre état, je veux bien ne conſerver auprès de vous que le titre d'ami; je me rends

juſtice, un Galant de mon âge eſt trop ridicule; mais, que je ſois votre ami, en cette qualité voici le conſeil que je vous donne; c'eſt de faire une expérience de retraite dans quelque maiſon de campagne. Je vous en offre une à vingt-cinq lieues de Paris; cette Campagne eſt un Fief, & je ſuis Seigneur de Paroiſſe, elle eſt très-embellie, j'y ai fait des dépenſes prodigieuſes, elle me plaiſoit infiniment mais je ne ſuis plus jeune, je ne peux plus facilement me tranſporter de Paris à cette Terre, & de cette Terre à Paris. ſi vous voulez me promettre d'y venir je ne vous y joindrai qu'autant que vous le voudrez, & vous n'aurez dans cette retraite que la compagnie que vous jugerez à propos; voyez, mon cher cœur, ſi cela vous convient.

Etourdie, comme vous le penſez bien, d'une telle propoſition, je ne ſçavois que répondre; je me contentois à mon tour de le regarder, & de tâcher de découvrir ſi cette offre n'étoit point un piége. Je penſois qu'il me l'offroit en pur don, mais je doutois ſi cette penſée étoit le ſens de ſa propoſition Eh bien! me dit-il, ma chere Comteſſe, vous ne répondez point....... Alors je repris la parole. Me

feriez-vous, Monſieur, l'injuſtice de me croire coupable de l'ingratitude la plus noire, & penſeriez-vous que je ſuis occupée de toute autre choſe que de la plus vive reconnoiſſance? Je ſuis comblée de vos biens; que dis-je? j'en regorge, & vous voulez m'en accabler! Non, Monſieur, je ne puis accepter le don que vous me voulez faire; c'eſt un bien qui appartient à Monſieur votre fils; je ne peux en conſcience l'accepter. Votre amitié me touche, & donne carriere à toute mon eſtime, mais réfléchiſſez à votre propoſition, & vous verrez que vous ne pouvez faire un ſi grand tort à votre famille que par un crime; votre amitié, encore une fois, vous aveugle; permettez-moi de me retirer dans une Communauté, j'ai aſſez de quoi par vos bienfaits pour m'y maintenir. Je penſois ce que je diſois, mon cher Lecteur: il n'y avoit ni ruſe ni politique dans ma façon de penſer & dans celle de m'exprimer. J'avois aimé le Marquis, & je n'en ai jamais aimé d'autre.

Mon Financier, accablé lui-même par ce déſintéreſſement, & encore plus par cette ſupériorité d'ame qui animoit mes réflexions, ne put s'empêcher d'en témoigner de l'admi-

ration, & revenant à ſon premier diſcours voici ce qu'il me dit, c'eſt en pur don que je vous offre cette Terre, ma chere enfant, je ne peux en faire un meilleur uſage, j'en ai d'autres, & principalement une qui me plaît infiniment : elle n'eſt qu'à quatre lieues de Paris ; mon fils n'a jamais mis le pied dans celle que je vous offre, qu'une fois depuis que je l'ai acquiſe, il ne l'aime pas plus que moi, & ſi je venois à mourir il la vendroit ſurement ; vous avez tort de vous imaginer que le don que je vous offre ſoit de nature à nuire à mon fils ; ſix mois de préſence aux fermes réparent 200000 livres que je peux vous offrir, & ſi le miniſtere continue à nous laiſſer regarder comme les colonnes de l'Etat, je vous aſſure que bientôt le recouvrement de cette ſomme ſe fera en trois mois. Cette Terre peut produire à quelqu'un qui y auroit attention quinze bonnes mille livres de rente : mais je n'en ai pas encore retiré un ſou, parce que tout ce qui m'en revient ſert aux réparations, & le reſte à mes Fermiers, gens d'affaires qui volent ſur nous ce qu'on dit que nous volons aux autres. J'ai encore plus à vous faire enviſager, le fruit que vous portez dans votre ſein eſt à

moi,

moi, je lui dois ſa vie & ſon éducation, quel qu'il ſoit : ainſi c'eſt une part dans ma ſucceſſion que je lui aſſure, promettez-moi donc de l'accepter.

Je fus ſaiſie à cette derniere raiſon ; c'étoit ſurement une attention de ſa part. mais moi qui ſçavois le contraire, je ne pus m'empêcher de rire de ſa fauſſe crédulité. Lui, prenant mon rire pour un affirmatif, me ſaiſit la main, m'embraſſa, & dans cette extaſe s'écria : Que je ſuis heureux, mon cher cœur ! vous êtes donc ſenſible à mon amitié ? vîte, je vais vous envoyer l'acte de donation à ſigner ; & ſans me donner le tems de répondre, il ſortit avec une vivacité ſurprenante, pour revenir une heure après.

En effet, Monſieur *Vilhomme* revint une heure après avec un Notaire ; on me lut l'acte, je le ſignai, & le lendemain il revint m'en apporter l'expédition qui contenoit l'exécution de toutes les formalités. Monſieur *Vilhomme* ne put dans ce moment jouir de ma ſatisfaction ; je commençois à ſouffrir beaucoup, & l'heure approchoit de ma délivrance. Monſieur *Vilhomme* étoit dans un coin de la chambre ; il pleuroit & ſe lamentoit, autant de joie que des

cris aigus que je pouſſois. En un inſtant arriverent les gens néceſſaires, on fit ſortir les inutiles. Monſieur *Vilhomme* voulut reſter, on le laiſſa, & j'accouchai d'une fille. A peine fus-je remiſe de mes fatigues qu'il vint m'embrâſſer, & ſortit ainſi qu'on le lui avoit conſeillé.

Dans ce moment de tranquillité je demandai ma mere, & la priai de ſerrer un parchemin qu'elle avoit dû trouver ſur mon lit. Tranquiliſez vous, ma fille, me dit-elle, votre parchemin eſt en ſureté; allez, faites toujours des enfans que l'on puiſſe envelopper de pareils langes. Je lui recommandai le ſecret, elle le garda.

Monſieur *Vilhomme* envoyoit tous les jours ſçavoir de mes nouvelles, il y venoit ſouvent lui-même, mais il n'oſoit entrer; il y avoit défenſes, & les défenſes étoient fondées ſur un prétexte bien légitime. Enfin le moment arriva où il put entrer. Juſqu'à ma premiere ſortie & pendant ma convaleſcence, il paſſoit auprès-de moi des journées preſqu'entieres; il avoit eu ſoin de prendre une Nourrice de ſa Terre à 21 lieues de Paris, où il ne ceſſoit d'aller voir cet enfant, de façon que tous les jours étoient partagés entre aller à ſa Terre

& venir chez moi : il m'entretenoit de la beauté de cet enfant, il trouvoit qu'elle lui ressembloit. Etoit-ce faire son éloge ? Partisans de la belle sympathie, accordez vos systêmes avec la Nature. Je riois de ces jeux de l'imagination. Monsieur *Vilhomme* me divertissoit infiniment. En effet quel plaisir, & en même tems quelle pitié de voir un homme septuagénaire faire le jeune homme de vingt-cinq ans !

A peine pus-je sortir du lit, que ma mere me rappella le discours qu'elle m'avoit ci-devant tenu sur son Président. C'est à présent, me dit-elle, ma fille, que vous avez besoin d'un bon conseil pour vous mettre en possession de cette belle Terre que Monsieur *Vilhomme* vient de vous donner. Je vous offre Monsieur le Président de .... il est toujours à me solliciter pour avoir entrée chez vous ; prenez-le comme ami, il ne peut vous faire aucun tort ; je ne répondis rien à ma mere, j'étois occupée ailleurs.

Il faut avouer que le présent de cette Terre m'avoit entierement remis du trouble que la perte de mon Amant avoit causé dans mon cœur, je ne pensois plus ni à Couvent ni à

Communauté. J'étois ſeulement fort aiſe de mener une vie tranquille ; j'étois ma maîtreſſe, aſſez riche pour me ſoutenir avec honneur. Je ne ſouhaitois donc que des jours ſereins. D'ailleurs la mort de ma fille que l'on m'apprit quelque tems après me dégoûta du grand monde. Mon cœur ne pouvoit plus s'attacher, je croyois que mes ſens ſuivroient le cours de ce défaut d'impreſſion, je me trompois : cependant ma mere, qui attendoit une réponſe, s'impatientoit. Vous ne me répondez point, ma fille ? Qu'avez-vous donc ? A peine vous ai-je entendue, lui répondis-je ; je ſuis abſorbée dans d'autres penſées Répétez-moi ce que vous me diſiez. Ma mere me répéta pour lors tout ce que j'ai écrit plus haut. Je trouvai ſon conſeil aſſez bon, & je crus que je pouvois, ſans riſque, faire connoiſſance avec le Préſident. Je donnai donc mon conſentement, & le Préſident arriva chez moi ſur les cinq heures, je n'avois point à craindre qu'on vînt nous interrompre, ma mere avoit eu ſoin de donner ſes ordres.

Je vis en effet arriver un jeune homme de trente à trente-cinq ans, ni beau ni laid, ni bien ni mal fait, qui me fit ſon compliment

avec ce ſérieux & cette gravité qu'inſpire la Robe. Si le Financier a un ton de déclarer ſes ſentimens, & de faire l'amour à ſa façon, du moins cette façon eſt-elle divertiſſante, mais celle qui eſt propre à la Robe a quelque choſe de ſi dur, de ſi lugubre & de ſi pétrifiant que je ne peux concevoir comment une femme peut ſe livrer à de telles déclarations. Je ne ſçais, Madame, me dit-il, comment remplir les formalités qu'exige de mon cœur le code de vos charmes, combien d'avenirs donnerai-je à la perte de votre tendreſſe pour me faire entendre un arrêt définitif de votre part ? Point d'interlocutoires, Madame, je vous en conjure, ils me mettroient au deſeſpoir ; je conſens fort à un délibéré de votre part, & je ſouhaiterois être déjà à la Chambre pour le faire juger à mon profit. Je vous avoue que je n'entendois rien à tout ce *baragouinage*, j'entendois mieux le ton de la finance, il étoit plus expreſſif & plus intelligible : heureuſement qu'il parloit ſans ceſſe, ſans me donner le tems de répondre ; enfin je l'interrompis tout à coup, en lui diſant : Monſieur le Préſident, aſſeyez-vous donc, je ne peux ſouffrir de vous voir debout. Ah ! Madame ? me dit-il, je ne

puis être trop respectueusement à la barre de votre cœur, je me soumets à vos interrogatoires. Je fus donc obligée de laisser debout l'amoureux Président, & le plus sot amoureux qui se puisse rencontrer. Il n'y a pas de risque, disois-je, à voir cet homme; par la suite il me sera utile, j'en ferai mon homme d'affaires.

Mon Président, las de se tenir debout, s'assit enfin, je conclus qu'il falloit entrer en matiere d'affaires pour le mettre plus à son aise: *le Laboureur parle de ses bœufs.* Vos momens, lui dis-je, doivent vous être précieux, Monsieur: une Charge telle que la vôtre est bien capable de prendre tout votre tems, sans parler ici du Palais, & des jugemens que vous portez continuellement sur la vie, la fortune & l'honneur de tous les citoyens. Vous êtes le protecteur des veuves, des orphelins; enfin vous êtes le conciliateur des familles, & vous portez la paix & la consolation dans tous les cœurs. Madame, me répondit le Président d'un ton laconique, qui me donna à entendre que ceci ne l'amusoit pas. Ce que vous me dites n'est qu'une affaire de routine & d'habitude; nous allons au Palais machinalement, nous opinons du bonnet, les

anciens ſont nos guides, il y a toujours une partie qui gagne quand l'autre perd, l'une fait notre éloge quand l'autre nous invective; de façon que, tout bien compenſé, la moitié du monde eſt en notre faveur, & l'autre eſt contre nous. Mais l'éloge des uns ne fait pas plus d'impreſſion ſur nous que les clameurs des autres. Agiſſant ainſi, & ne nous mêlant point des troubles, des querelles des familles, nous avons tout notre tems à nous. Cela ſuppoſé, répartis-je, je ne vous plains plus. Comment! Madame, voudriez-vous que nous puſſions ſuffire à toutes les obligations des devoirs de la ſociété, ſi nous nous enfoncions ſérieuſement dans ceux de notre état, reprit encore mon Conſeiller? car il n'étoit que tel, ainſi que je l'ai ſçu depuis; c'étoit par air qu'il ſe faiſoit annoncer comme Préſident dans les maiſons où il ſçavoit n'être point connu. Nous paſſons la journée de cette façon nous autres jeunes gens, nous faiſons trois toilettes par jour; la premiere en nous levant pour aller au Palais, la ſeconde pour aller dîner chez nos amis, & une derniere enfin pour aller voir nos Maîtreſſes & nous réjouir pendant le reſte de la journée, & toute la nuit même,

si la société nous plaît. Comment, Monsieur, vous avez des Maîtresses, & vous vous divertissez à l'exemple du Militaire ! Oui, Madame, me répondit mon Président. Vous coûtent-elles cher, lui répondis-je ? Non, pas beaucoup, car nous ne sommes point riches. Eh ! comment pouvez-vous donc rendre des Arrêts si fulminans contre ces pauvres filles que vous avez souvent séduites, l'interrompis-je ? Ceci, me répondit-il, est autre chose, cela dépent des circonstances, c'est suivant que nous sommes de bonne ou de mauvaise humeur, nous crions contre les plaisirs dans le goût de certains Prédicateurs, c'est l'usage ; mais nous ne sommes ni plus sages, ni plus dévots, ni plus vertueux qu'eux.... Je vous entends, Monsieur, je suis charmée d'être si bien instruite. Je vous plaignois, il y a un instant ; à présent je vous félicite sur votre favorable emploi. Mais parlons d'autre chose, pourriez-vous me donner des conseils sur quelques affaires qui m'embarrassent, & voudriez-vous que je vous fasse voir quelques papiers sur lesquels j'aurois à vous consulter ? Ah ! Madame, m'interrompit le Président avec vivacité, fi ! ne me montrez aucun papier, je ne connois rien a tout ce qu'ils contiennent, envoyez

chercher un Avocat, & il fera toutes vos affaires. Il paroît, Monſieur le Préſident, que vous mépriſez bien les Avocats; cependant j'en ai un qui demeure au ſecond, qui, je crois, ne ſe donneroit pas pour homme d'affaires, encore moins ſouffriroit-il qu'on l'envoyât chercher, comme un laquais; je penſe même qu'il ne ſe donneroit pas pour Monſieur le Préſident. Je ne vois que Cliens monter chez lui, & que carroſſes à la porte: indépendamment de ce que je vous dis, c'eſt qu'il n'y a pas long-tems que j'ai entendu faire l'éloge des Magiſtrats, vos Confreres, d'une autre façon que vous ne la faites; je regarde cette ſociété de Magiſtrats, comme autant de Sénateurs Romains qui meritent nos éloges & notre vénération; je ne ſçais, à vous dire vrai, comment concilier ce que vous me dites avec ce que tout le monde penſe à leur égard. Ainſi, Monſieur, ſouffrez que je n'ajoûte point de foi à ce que vous me dites..... Puis m'appercevant que ſa ſotte vanité ne ſe trouvoit point bien de mes remontrances; je lui dis: Eh bien! Monſieur le Préſident, changeons de diſcours, dites-moi à préſent quel objet vous amene ici? Madame, me dit-il, la haute réputation de

vos charmes & de votre beauté ; le mérite qui éclate dans toute votre personne ; voilà Madame, les assignations qui m'ont fais voler jusqu'à vous. Peste ! dis-je en moi-même, voilà du bel esprit ; puis reprenant la parole, est-ce comme société, Monsieur, lui répartis-je tout haut, ou comme Maîtresse ? à quelle toilette êtes-vous ? Mon Président fut démonté, & ne put répondre : je le vis rougir, pâlir, & balbutier. Eh bien ! répondez donc, Monsieur le Président ; répondez donc. Le Président obligé de parler, me dit : Madame, si j'étois assez heureux de pouvoir vous être agréable, je me ferois honneur de vous donner mon cœur : j'ai du bien, je suis même riche ; ainsi, Madame, agréez la déclaration que je vous fais d'un amour sincere & constant. Je ris en moi-même de cette sotte déclaration ; puis prenant la parole, je lui dis : mais, Monsieur, vous avez une femme, vous êtes même nouvellement marié ; vous êtes le juge févere de nos conduites, comment vous adressez-vous à moi ? est-ce pour me tenter ? est-ce pour me séduire ? d'ailleurs j'ai suffisament de bien pour vivre, & je n'ai pas le cœur aussi tendre que vous le pensez ; & si je m'attachois à quelqu'un, je vou-

drois que le cœur en décidât. Mais, Madame, me repartit le Préſident, ſouffrez-moi au moins auprès de vous pour admirer vos charmes. Très volontiers, Monſieur le Préſident, votre demande n'a rien que de flatteur pour une Coquette ; mais à moi elle m'eſt indifférente ; vous pouvez vous ſatisfaire. Mon Préſident étoit au comble de la joie de ce que je lui avois donné mon conſentement ; il étoit ſi aiſe qu'il ne ſçavoit que faire de ſes pieds & de ſes mains ; & m'enviſageant ſans parler, je le laiſſai longtems dans la contemplation, les yeux attachés ſur toute ma perſonne : revenant enſuite de cette extaſe, & me prenant par le bras, ah ! Madame, me dit-il, qu'il eſt beau ! Pour mieux le contenter, je remontai un peu ma manchette qui en couvroit une partie : le Préſident apperçut mon coude ; & ſe jettant deſſus, ah ! le beau coude ! Madame, ah ! le beau coude ! permettez que je le baiſe.... Très-volontiers, Monſieur le Préſident ; voyez, je ne ſuis pas cruelle : cependant, par malice, je pouſſai ce coude qui étoit fort pointu contre ſes dents, que je manquai d'ébrécher : il fit un cri qui ne fut pas long ; car prenant cette petite malice de ma part comme un avant-coureur de

la tendresse, il fit sa paix avec moi ; il se blâma même d'avoir crié. Je m'apperçus de tant de puérilités de sa part, que je vis bien que ce Robin ne me pouvoit faire aucun tort, & que sa compagnie pourroit quelquefois m'amuser. Ainsi je l'engageai de me venir voir à ses heures perdues.

Dans ce moment il m'arriva compagnie ; on passa une table de piquet ; Monsieur le Président s'offrit à faire ma partie ; il nous fit jouer gros jeu ; il sçavoit mieux, à la vérité, le jeu, que les fonctions de son état ; il fit la chouette ; il perdit cependant considérablement ; mais il étoit enchanté d'avoir perdu ; il étoit beau joueur ou bien amoureux. Je ne fus pas surprise de sa perte ; il n'avoit les yeux que sur moi, & sur-tout sur mon coude dont il étoit amoureux fou. Dans la suite je m'apperçevois que c'étoit par galanterie qu'il perdoit ordinairement. Il avoit cela de bon, de saisir toutes les occasions de me faire des présens, à chacun desquels il avoit la permission de voir, de tenir & d'embrasser mon coude : en six mois de tems il dépensa bien pour ce coude au moins une vigtaine de mille francs : je me suis accoutumée à le voir, à le souffrir ;

& quoiqu'il y ait long-tems que nous ne nous ſommes vus, je ſuis perſuadée que mon coude le flatte encore infiniment. Ce Robin eſt le troiſieme Amant que l'on m'ait donné. Je reviens à mon hiſtoire.

Je me voyois parfaitement rétablie, je ſortois même, quand le deſir de ſçavoir où en étoient mes affaires, mes titres & mes contrats, me réveilla de la confiance inconſidérée que j'avois eue en ma mere; je ſçavois que cette femme ne dépenſeroit pas ce que je lui avois dépoſé, mais en avoit-elle tout le ſoin poſſible à mon profit; elle commençoit à me dominer, & à vouloir me donner un Amant, même avec hauteur & avec empire: nous avions ſouvent des querelles enſemble, & c'eſt juſtement cette diſcorde qui me fit ſonger à mes arrangemens. Dès cet inſtant, je penſai à cultiver mon Avocat qui demeuroit au-deſſus de moi. J'envoyai ſçavoir à quelle heure je pourrois l'entretenir; il me fit faire force complimens, & me répondre que ſi c'étoit pour le voir, il auroit l'honneur de me prévenir; ſi c'étoit pour affaires, qu'il me donnois rendez-vous à quatres heures juſqu'à cinq, ou le lendemain matin à dix

heures; qu'il auroit ſoin de faire fermer ſon cabinet, pour me donner toute l'audience dont j'aurois beſoin. Je lui fis faire mes remerciemens, & lui dire que le lendemain je monterois chez lui à dix heures.

Sur le champ j'envoyai prier ma mere de paſſer dans ma chambre, où j'avois à l'entrenir. Dès qu'elle parut, je lui dis: il eſt tems, Madame, que je ſçache où j'en ſuis; je vous prie de me rendre compte de l'uſage que vous avez fait de tout l'argent que je vous ai remis: ſans doute que vous avez placé ces ſommes, & que vous en avez les contrats...... je vous prie de me les remettte. Cette femme étourdie du coup que je lui portois, s'emporta avec chaleur, & reprit les expreſſions de ſa premiere éducation. Je l'interrompis avec un air de hauteur qui la fit fléchir: je ne vous fais aucun tort, Madame, en exigeant de vous ce qui eſt à moi; vous avez mon contrat de donation de M. *Vilhomme*; vous avez ou l'argent, ou les contrats d'emploi; c'eſt ce que je vous prie de me rendre. Mais, fille ingrate, reprit ma mere, vous n'avez donc rien coûté depuis le tems que j'ai été votre dépoſitaire? vous voulez donc me ré-

duire à la misere, moi qui ai consacré le reste de mes jours à vous mettre sur le *Finacle*, & qui cherche encore toutes les occasions de vous enrichir ? Il n'est point question de tout cela, Madame, l'interrompis-je à mon tour; je ne prétends pas que vous manquiez ; vous n'aurez besoin de rien tant que je vivrai ; & à ma mort, si elle précede la vôtre, tout ce que j'aurai est à vous : encore faut-il que je sçache où j'en suis. Toutes mes raisons furent inutiles ; elle cria, pesta, jura, & se retira.

Me voilà dans un cruel embarras ; mon argent seroit-il perdu ? l'auroit-elle placé à son profit ? qu'en a-t-elle fait ? il faut examiner cela & demander conseil. Le lendemain je me rendis au cabinet de mon Avocat : je vis une physionomie riante, pleine d'esprit, des yeux vifs, une élocution facile, un air engageant, & qui avoit l'art de persuader. Quelle différence, dis je, de cet Avocat avec le Président ! Madame, me dit-il, que je suis enchanté de pouvoir vous être bon à quelque chose ! expliquez-vous avec liberté, & soyez sure de mon secours. Je l'entretins de mon état, de ma fortune, du soin que je vou-

lois en prendre, & de la résistance de ma mere. Votre bonne foi, votre sincérité m'enchantent, me répliqua-t-il. Madame je n'ai jamais condamné votre conduite; mais je vous préviens que votre mere vous perd de réputation : l'Avocat me rendit compte de tous ses procédés à mon égard. Qu'elle étoit affreuse ! il n'a pas tenu à elle, me dit-il, que je n'aye été votre Amant; elle étoit en marché avec mon laquais, pour me persuader de vous avoir pour Maîtresse; jugez du reste : cependant plus j'ai examiné votre conduite sage, & plus je me suis persuadé que votre mere étoit une misérable : à présent, Madame, il faut prendre le dessus & maîtriser votre mere, sinon nous trouverons les moyens de vous en séparer; je suis tout à votre service. L'Avocat m'avoit jetté la douleur dans le cœur; il s'en apperçut, & me parlant avec cet air flatteur qui a l'art de consoler des peines les plus vives, il me dit : consolez-vous, Madame : votre vertu gémit de tout ce que je viens de vous apprendre; votre douleur est injuste, mais elle doit être active; il faut surprendre l'instant que Madame votre mere sera sortie, & fouiller dans toutes ses armoires.

armoires. Je n'approuve pas que vous lui ayez dit vos intentions ; cet avis pourra la mettre ſur ſes gardes, & même l'engager à receler de vos effets ; mais ce qui eſt fait eſt fait. Paroiſſez vous raccommoder ; qu'elle vous voye ſans ſoupçon, & pour-lors agiſſez ; ſi d'ailleurs elle fait la méchante, nous lui ferons bien entendre raiſon. Satisfaite de ce conſeil, je voulus quitter mon Avocat ; je lui mis ſur ſon bureau un louis : l'Avocat rougit ; je crus avoir fait une ſottiſe : j'en ajoutai une autre ; l'Avocat reprit ſon air grave. J'en remis un troiſieme ; mais revenant à lui-même, voyant que j'agiſſois de bonne foi, il me remit à mon aiſe en me diſant. Madame, reprenez votre argent ; je ſuis trop flatté de vous être bon à quelque choſe ; donnez-vous de garde de m'en remettre davantage, car je vous prierois de ne plus venir me conſulter. Je repris mes louis ; en ſortant je donnai un écu de ſix francs à ſon laquais. A peine euſ-je quitté le cabinet de mon Avocat, que je vis une foule de monde dans ſon antichambre que je pouvois à peine percer, qui avoient attendu leur rang comme on attend chez les payeurs. Je ris en moi-même de pitié du mé-

pris que mon Préſident faiſoit d'un Avocat, & je conclus qu'une groſſiere vanité enfloit le cœur de ce Robin; je n'avois pas tort.

A peine fus-je rendue dans ma chambre, que je m'informai ſi ma mere étoit chez elle; j'allois me préparer à l'adoucir; mais on me dit qu'elle étoit ſortie, qu'elle ne reviendroit pas dîner, & qu'elle ne rentreroit que fort tard. Je m'informai ſi elle étoit ſortie à pied: on me répondit que oui; je me tranquilliſai.

Je me ſouvins pour-lors que j'avois une double clef de ſa chambre, je donnai des commiſſions à mes gens: me trouvant ſeule, j'ouvris la porte de la chambre de ma mere. Heureuſement elle avoit laiſſé ſes clefs aux armoires; ſon ſecrétaire étoit tout ouvert. Elle étoit ſortie ſi navrée & ſi étourdie, qu'elle avoit oublié de tout fermer. Je profitai de cet heureux inſtant; je pris dans ſon ſecrétaire tous les titres & parchemins que j'y pus découvrir. Je cherchai enſuite ſi je n'y trouverois ni or ni argent: j'en trouvai épars en pluſieurs tiroirs; mais la ſomme n'étant pas aſſez conſidérable, je n'y touchai pas. Au bas de ſon armoire il y avoit un coffre-fort, qu'il falloit emporter; mais il étoit

trop pesant. Comment faire ; je trouvai dans le secrétaire des clefs ; je les essayai toutes, mais inutilement : je me ressouvins heureusement qu'il y avoit une cave dans le secrétaire dont l'ouverture dépend d'un secret. A force de m'y prendre de mille & mille façons, je trouvai le secret ; la cave se présenta à mes yeux toute remplie de sacs en or, & enfin de la clef du coffre-fort. Je prends l'or, je le porte chez moi ; j'ouvre le coffre-fort, & à plusieurs reprises, je trouve le moyen de m'emparer de tout.

Cette opération faite, à ma grande satisfaction, je fermai la porte de la chambre de ma mere, & revins dans la mienne. L'après-midi vint compagnie à l'ordinaire ; mon Président tenoit le jeu avec moi ; j'étois de fort belle humeur, & je me rassurois contre les cris que déjà je croyois entendre de la part de ma mere.

Ma mere rentra, vint voir la compagnie, elle me parut fort gaie, elle n'étoit pas encore instruite de son sort ; car voulant me surprendre moi-même, elle se ménageoit les moyens de pouvoir faire sortir de chez elle son coffre-fort ; c'étoit ainsi qu'elle me l'a ap-

pris par la ſuite ; dans ce deſſein, elle avoit été chercher des confidens chez leſquels elle pût le mettre en toute ſûreté ; elle avoit trouvé ce qu'elle déſiroit, & avoit remis au lendemain à exécuter ſes deſſeins. Pour y réuſſir, il falloit qu'elle me préſentât un viſage riant ; ce qu'elle fit. Moi, de mon côté, je me prêtai à ſes carreſſes & lui fis ſentir que j'avois déjà oublié ce qui s'étoit paſſé la veille : l'iſſue de cette aventure fut donc remiſe au lendemain matin.

Le lendemain je me levai de fort bonne heure ; je donnai ordre que l'on ne m'interrompît point de la matinée : mais à peine hors de mon lit, je fus étourdie par les cris de ma très-digne mere qui crioit à toute tête, *au voleur, à la garde !* Par bonheur que ſa chambre étoit ſur un derriere. Les domeſtiques, qui l'entendoient, y entrerent ; elle leur montra ſon coffre-fort & ſon ſecrétaire vuides ; elle les étourdiſſoit de ſes cris : ces gens, ne voyant aucune porte, aucune ſerrure de forcée, rien même de dérangé, lui perſuaderent que c'étoient des voleurs privés ; qu'il falloit ſe taire, pour pouvoir les découvrir. Elle ſe tut, voyant que c'étoit le plus

ſûr parti. Ma femme de chambre & mon laquais entrerent chez moi tout effarouchés, en me diſant : Madame, nous ſommes perdus ; Madame votre mere a été volée, & ce ne peut être qu'un de nous qui ait fait le vol. Je me mis à rire de toute cette ſcene. Ces gens ne ſçavoient que penſer de mon rire, & ſe tuoient de me dire que ce ſeroit ſur eux que tomberoit la peine. Allez, mes enfans, leur dis-je, ſoyez tranquilles & raſſurez-vous ; vous ſçaurez bientôt qui eſt le voleur ; allez dire à ma mere que je le tiens, & qu'il ne lui échappera pas ; on l'interroge actuellement. Ma mere arriva ſur le champ toute en pleurs. Quoi ! ma fille, eſt-il bien vrai que vous connoiſſez le voleur & qu'on l'interroge ? Oui, ma mere, lui répondis-je, tranquilliſez-vous ; dans le jour vous en aurez des nouvelles, mais il faut me dire combien vous aviez d'argent, & en quelles eſpeces : vous a-t-on volé vos contrats ? Ah ! mon dieu, je ne penſois pas à cela, dit ma mere ; & ne faiſant qu'un ſaut, elle paſſa à ſa chambre, ou elle eut la douleur de ne plus trouver ſes contrats. Elle revint à moi auſſi-tôt me conter ce nouveau chagrin, les yeux tout

noyés de pleurs; eh bien! lui dis-je, ne dites mot, gardez le silence, dites-moi combien il y en avoit, au nom de qui ils sont, & quelle somme chacun porte.

Ma mere s'en retourna un peu plus tranquille travailler à me mettre en main ce que je lui demandois; elle ne mangea pas de la journée; je ne la vis qu'un moment le soir, mais avec un air plus inquiet; demain, disoit-elle, je découvrirai ce mystere.

Quant à moi, je m'occupai du soin de ne voir personne jusqu'à l'heure de la compagnie, de compter mes especes, & de rendre compte à mon Avocat de ce qui s'étoit passé, en le priant d'examiner mes contrats: je n'eus que faire de compter les sacs, ils étoient étiquetés; je trouvai cent mille écus en or & près de cent mille livres en argent; je voyois bien que les trois cent mille livres m'appartenoient, j'en avois assez reçu de mon Financier pour faire cette somme; mais je ne voyois point d'où provenoient les autres cent mille livres pour me les approprier. Je compris aisément que ce fonds étoit une ressource de l'industrie de ma mere; je pris donc la résolution de les lui remettre: mon Avocat

me dit qu'il y avoit pour dix mille livres de rente ; en différens contrats viagers, ſur la tête de ma mere & ſur la mienne ; ce qui faiſoit un fonds de cent mille livres ; ces contrats étoient de nouvelle date. Je vis que cette femme avoit été économe en tout point ; je louai ſa prudence : mon Avocat m'aſſura enſuite que la donation que Monſieur *Vilhomme* m'avoit faite étoit en regle, & que j'étois véritablement propriétaire de la Terre ; qu'il falloit faire ſignifier cette donation aux Fermiers, Rentiers & Vaſſaux de cette Terre, & faire enrégiſtrer cet acte à la Juſtice du lieu. Mon cher Avocat ! lui dis-je, voudriez-vous me rendre ce ſervice ? Très-volontiers, me répondit-il. Charmée de l'eſprit de cet honnête homme, & plus encore de ſa politeſſe & de ſes manieres prévenantes, je le cultivai ſi ſouvent qu'enfin je devins amoureuſe de lui, au point de le prévenir des faveurs que je brûlois de lui accorder. Que les femmes ſont folles ! ou plutôt, qu'elles ſont tyranniſées par mille contradictoires, quand elles ont donné un libre empire à leurs ſens !

Mon Avocat étoit d'un caractere ſingulier,

toujours gai, toujours uniforme; il aimoit les femmes; il n'auroit cependant point fait un pas pour se concilier leur cœur; mais il n'en auroit refusé aucune qu'il eût rencontré favorable à ses desirs. Il nous est impossible, me disoit-il quelquefois, de nous distraire de nos devoirs; j'aime mon état, je ne le changerois pas pour la place du Premier Président; je n'ai besoin de personne, & tout le monde a besoin de moi. Je vis tranquille, heureux au sein de ma famille; j'aime la paix du cœur, & la tranquillité de l'ame; le plaisir est de mon goût, mais je ne m'y livre jamais. Tel étoit effectivement son caractere. Comme je sçavois qu'il sortoit tous les soirs sur les sept heures pour s'amuser, je le priai de descendre chez moi. J'ai bonne compagnie, lui dis-je, venez vous y délasser. Il accepta ma proposition avec plaisir; il avoit d'ailleurs une femme aimable, d'un caractere bienfaisant & l'esprit orné; ce sont les seuls amis que j'aye pu rencontrer, & aussi les seuls que j'aye cru devoir me conserver. Nous étions dans ce tems proche des vacances; mon Avocat m'avoit réglé la conduite que je devois tenir à ma Terre pour la gou-

verner avec ſageſſe ; mais ne pouvant lui promettre d'exécuter ponctuellement tout ce qu'il me preſcrivoit, il m'aſſura qu'il dégageroit ſa parole d'avec quelques perſonnes qu'il ſuivoit ordinairement à la campagne, pour me donner la préférence. Cette préférence me charma, & me lia bientôt à lui plus étroitement.

Je reviens au jour que je devois voir ma mere, qui me remettroit l'état de ce qui lui avoit été volé la veille. Elle vint dans ma chambre, je ſortois de chez mon Avocat. Qu'avez-vous donc fait hier toute la journée? je ne vous ai point vue, lui dis-je. Je crois, me dit-elle, que vous me prenez pour une bête pour ne point appercevoir que c'eſt vous qui m'avez joué le tour dont je me ſuis plaint hier. Fille ingrate & dénaturée! vous me réduiſez à la miſere, pendant que je n'ai travaillé que pour vous enrichir. Rendez-moi mon argent & mes contrats, ou vous verrez éclater une vengeance trop bien méditée pour que l'objet m'échappe. Madame, lui dis-je d'un ton de hauteur, à quel prix malheureux cherchez-vous à m'enrichir? Tremblez plutôt que je ne vous ſacrifie à mon juſte reſſentiment : j'ai ſuffiſamment d'armes

pour vous réduire & soustraire au monde un monstre tel que vous. Je souffrois beaucoup en lui parlant de cette façon, mais je prenois cette voie comme la plus sûre & la derniere que je pouvois employer. Je fus saisie à mon tour de l'air abattu & consterné que je lui vis; je ne sçavois à quoi attribuer sa frayeur. Perdon, ma chere fille, s'écria-t-elle, vous sçavez tout, apparemment; excusez mes égaremens, laissez-moi de quoi vivre & ne m'abandonnez pas. Avouez-moi que c'est vous qui m'avez pris mon or & mon argent. Oui, Madame, lui répartis-je, si votre repentir est sincere je vous pardonne, mais votre conduite me répondra de votre sincérité. Tenez, voilà cent mille livres que je vous remets. Cette somme, je pense, vous appartient; je garde le reste qui est à moi. Quant aux contrats, de quel droit avez-vous mis les sommes qu'ils renferment sous votre nom; C'étoit donc afin de me les ravir & que je ne pusse en profiter qu'à votre mort; Signez-moi un écrit comme ces contrats n'appartiennent qu'à moi seule, & vous me rendrez justice. Ma mere, en recevant les cent mille livres, me signa cet écrit, que mon Avocat eut soin de

faire rédiger dans une meilleure forme. Depuis ce tems ma mere fut douce & ſoumiſe à ma conduite.

Je ne ſçavois à quoi attribuer un changement ſi ſubit & ſi extraordinaire. Je ſçais donc tout ! me répétois - je ſouvent ; mais qu'eſt-ce que ce tout quelle s'imagine que je ſçais ? En vain voulois-je découvrir ce qui ne m'étoit point encore permis de ſçavoir. Dès le même jour je mis ordre à mon domeſtique & à ma dépenſe ; je voulois de l'ordre, de la décence, & non de l'éclat & du ſuperflu. Je voulus que ce fût de moi que l'on prît les ordres, & à moi que l'on rendît compte. Faiſant moi-même la dépenſe, je voulus en ſçavoir le montant, je me bornai à mes dix mille livres portées en mes contrats, le reſte me fit un fonds de ſurérogation ; je plaçai mes cent mille écus avec l'aide de mon Avocat, & je me fis quinze mille livres de bonnes rentes. Les vacances approchent, je brûle d'aller à ma Terre.

Il y avoit du tems que je n'avois vu Monſieur *Vilhomme*, je ne m'étois point apperçu de ſon abſence pendant ce tems de nos affaires. Dès que je fus tranquille, je penſai à lui

en ne doutant point qu'il ne fut malade, je me préparois à l'aller voir un matin que je m'étois fixé ; ce matin même on m'annonça à ma toilette Monsieur *de Vilmarests*, on fit entrer ; quelle surprise me saisit en voyant dans cet homme mon petit Marquis *de Ducals*, fils de Monsieur *Vilkomme*, qui m'abordant d'un air respectueux & soumis, m'apprit la mort de son pere, & me rendit ses dernieres dispositions à mon égard, dans lesquelles il ratifioit la donation qu'il m'avoit faite avec un présent de cinquante mille livres. Monsieur de *Vilmarests*, après que j'eus fait lecture de ce Testament particulier, me dit : Madame, c'est avec le plus grand plaisir du monde que je satisfais aux volontés de mon pere. Voici l'acte comme je ratifie ces dons, & voici des billets sur les Fermes pour valeur du legs de cinquante mille livres : que je suis enchanté que mes folies se trouvent réparées par un pere qui a rendu hommage à votre vertu & à votre sagesse ; je rougis encore de honte de ce qui m'est arrivé, & il falloit une occasion aussi triste & aussi favorable pour oser me présenter devant vous. S'il ne falloit pas moins de mon côté que les dernieres volontés d'un

homme que j'eſtimois pour me faire accepter ces derniers préſens, je fus enchanté de les recevoir de la main d'un fils que je voyois marcher dans la voie de la vertu & de la décence. Je lui fis mille remerciemens, & lui dis que j'avois tout oublié. N'importe, Madame, me dit-il, c'eſt une grandeur d'ame de votre part d'avoir oublié mes extravagances ; mais il eſt de la grandeur de la mienne de ne les jamais oublier. Rendez-moi votre eſtime & votre amitié ; c'eſt tout ce que peut prétendre un cœur auſſi coupable que je l'ai été. Je dois vous reſpecter, & mon reſpect doit ſe prouver par l'abſence. Je ſçais combien votre réputation ſouffriroit, ſi vous me rendiez libre l'accès que je ſouhaiterois avoir auprès de vous : auſſi je me l'interdis & vous vois peut-être ici pour la derniere fois. Je fus ſaiſie de tant de ſageſſe & de tant de retenue, je lui voyois le cœur gros de ſoupirs & de larmes qu'il retenoit à peine ; mais lui, ſans attendre ma réponſe, me quitta, & jamais depuis je ne l'ai revu.

Ces ſentimens d'une vraie vertu, confondus dans mon ame avec le regret ſincere que je reſſentis de la mort de Monſieur *Vilhomme*,

me firent verser des larmes ; je les chérissois ces larmes, & je vis la vertu se frayer pour la premiere fois une voie pour se faire entendre. Je plaignis mes égaremens, je pleurai sur ma conduite, bien résolue d'y mettre ordre. Je crus mes pleurs sinceres, je changeai de façon de vivre à la vérité, je n'eus plus avec les hommes aucune familiarité, je n'aimois plus enfin ; heureuse si mon Avocat n'eût été qu'un Amant ordinaire !

Ce fut quelques jours après que j'appris la mort du Marquis de *** par son Valet de Chambre, qui m'apporta une Lettre de sa part, & la derniere qu'il m'écrivoit. Voici ce qu'elle contenoit : » Je meurs, me dit-il en- » fin, ou plutôt je cesse de vivre, car il y a » long-tems que je suis mort, mon cœur n'a » cessé de vous aimer, & je meurs en vous » adorant : recevez ce que mon Valet de » chambre vous donnera de ma part, & sou- » venez-vous de moi. Adieu, ma chere ame, » pensez souvent à un homme qui n'a jamais » été un instant sans penser à vous. » Je lus cette Lettre avec la derniere émotion ; toute ma tendresse se réveilla, & je pleurai amérement la mort, la triste mort de mon unique

& cher Amant. Il m'envoyoit un Ecrin ſuperbe, & des billets ſur les fermes pour une ſomme aſſez conſidérable. Que ce préſent fut cher à mon cœur! c'étoit le ſeul qu'il m'eût fait? hélas! ſon cœur me tenoit lieu de tout, j'aimois uniquement un homme qui m'aimoît uniquement.

Le tems qui entraîne tout, diſſipa ma douleur; je coulois des jours ſereins & tranquilles, mon cœur n'étoit plus le jouet de ſes paſſions. J'étois riche, je portois un grand nom, tout me rioit, tout m'enchantoit; j'étois ſage enfin. Il me falloit apparemment encore une ſottiſe pour me livrer entierement à l'amour de la ſageſſe.

Mon Avocat me tint parole, il me vint voir à ſept heures du ſoir, je jouois avec le Préſident au Piquet tête à tête; il y avoit à côté de nous une table de réverſis. Le cercle de ma compagnie étoit brillant. On l'annonça ſous le nom de mon Avocat, je le ſaluai avec amitié, il m'appelloit ſa chere Cliente, & moi je l'appellois mon cher Avocat; j'avois dans mon cercle deux femmes de condition avec leurs maris, qui dès qu'elles virent l'Avocat, ſauterent à ſon cou & l'embraſſe-

rent ; chacun à l'envi faisoit son éloge : lui recevoit toutes ces acclamations avec autant d'esprit que de modestie. Remarquez que sous sa conduite les uns avoient gagné leurs procès, les autres avoient perdu, mais aucun ne lui en reprochoit la perte ; une malheureuse victime de Thémis, qui étoit le Comte de ***, & qui étoit un des Joueurs à la table de réversis, se réveilla à cette conversation, & jetta feu & flamme contre les Juges & contre son Rapporteur ; il auroit même continué ces imprécations, si le judicieux Avocat ne l'eût interrompu : mais il le fit avec tant d'esprit & d'un air si enjoué que le Comte de *** ne put s'empêcher d'en rire : on donne, dit l'Avocat en finissant, vingt-quatre heures à ceux qui ont perdu leur cause pour jurer, pester contre l'Avocat, le Rapporteur & les Magistrats ; mais ce tems passé, il n'est plus permis que de penser à réparer le tort que la perte du procès a fait...... Puis appercevant le Président qui jouoit avec moi, il s'avança vers lui & lui fit une profonde révérence, en lui demandant pardon de ne l'avoir pas apperçu plutôt. Le Président lui fit un salut de protection que l'Avocat remarqua ; mais

mais comme il ſçavoit à quoi s'en tenir, il ſe mit à mes côtés pour me regarder jouer. Le Préſident lui lançoit ſouvent des regards mépriſans & l'apoſtrophoit en termes quelquefois indécens : l'Avocat ne répliquoit rien, mais il jouiſſoit en ſecret du malin plaiſir de voir l'embarras du Magiſtrat.

Il y avoit déja long-tems qu'il s'appercevoit que le Préſident, ou me ménageoit ou ne ſçavoit pas le jeu ; pour être ſûr de l'un ou de l'autre, il lui dit ſon ſentiment ſur une carte des plus mal jouée de ſa part. Monſieur le Preſident, lui dit l'Avocat, vous êtes ſûrement diſtrait, j'en connois aiſément la cauſe dans le tête à tête où je vous vois ; vous auriez dû jouer telle autre carte. De quoi vous mêlez-vous, Monſieur l'Avocat, répartit le Préſident ? tout doit vous être reſpectable partant de nous, & vous nous devez une entiere ſoumiſſion partout où vous nous rencontrez ; maltraitez-nous de paroles dans vos petits conſeils, à la bonne heure, vous êtes payés pour cela ; mais ſçachez reſpecter nos démarches. L'Avocat, ſans s'émouvoir, lui répartit : Une partie de Piquet a-t-elle quelque choſe d'auſſi myſtérieux que la façon d'un Arrêt, pour le prendre ſur

lé ton que vous le prenez ? Je vous passe ces puérilités, je vous dois du respect comme Magistrat, & vous me devez des égards comme Avocat, mais sortis une fois de ces qualités, nous sommes assez égaux. Que ce terme ne vous révolte pas. Puis continuant son discours sur la carte mal jouée, ou vous ne sçavez pas, lui dit-il, le jeu, ou vous faites votre cour à Madame d'une façon bien enfantine. Toute la Compagnie applaudit à l'Avocat, & le Président se tut. Quand à moi je riois dans le fond de mon cœur, & je m'applaudissois de voir le Président humilié. Le jeu fini, j'engageai le Président & l'Avocat à se raccommoder ensemble & à souper avec moi ; le Président, qui m'aimoit, accepta la proposition, & l'Avocat y consentit ; j'envoyai inviter Madame *du Breuil*, femme de l'Avocat ; c'étoit ainsi qu'il s'appelloit : la partie se lia de façon que les deux femmes de condition, & leurs maris, s'en mirent ; ce qui me fit un grand plaisir : on se raccommoda aisément avec le Président, qui étoit un bon homme, sans fiel & sans amertume ? on se divertit ; enfin tout le monde se retira fort gai & fort content. J'ai sçu par la suite que cette conversa-

tion l'avoit déterminé à quitter ces faux airs qu'inſpire une vanité groſſiere, & que ſans être une aigle dans ſa place, c'eſt un très-honnête homme, & que l'eſprit de juſtice intéreſſe véritablement.

Les vacances approchent, je m'apprête à faire mon entrée triomphante dans ma capitale, je donne mes ordres, ou plutôt l'Avocat me les fit donner; je l'emmene avec ſa femme & deux de mes amis & ma mere; nous arrivons; je vis avec un grand plaiſir & un ſecret amour propre, l'avenue bordée de payſans le fuſil ſur l'épaule, une cocarde au chapeau, qui entourerent nos carroſſes & nous conduiſirent ainſi juſqu'au Château. on fit la garde toute la journée & toute la nuit; le ſoir feu d'artifice & illuminations. Enfin ce ne fut pendant deux ou trois jours que fêtes, que cadeaux & divertiſſemens. Ma mere, entr'autres, étoit ſi enchantée qu'elle ne ſçavoit à qui témoigner ſa joie. Eh bien, ma fille, me dit-elle dans un de ces raviſſemens, ceci eſt pourtant mon ouvrage; pouvez-vous me mépriſer à préſent? Je la laiſſois dire & je ne l'écoutois pas.

De mon côté j'avois fait préparer des tables

pour tout le village ; tous les habitans mangerent & burent à discrétion pendant ces trois jours : je fis plus, par le conseil de mon Avocat, je fis demander le rôle des tailles & je payai l'année en leur faveur ; cette marque d'amitié envers eux me fit combler d'éloges , & me donna leurs cœurs. C'est la façon d'agir avec ces sortes de gens ; au premier début ils nous donnent leur amitié , ou nous livrent à leur haîne.

Mon Avocat prit sur lui de leur remettre tout ce qu'ils devoient d'ancien ; je demandai au Curé qui me vint voir & saluer en cérémonie, de ne me rien cacher de tout ce qui pouvoit leur être utile, que je voulois leur servir de mere ; enfin mon Avocat harangua les Juges, & leur donna des instructions. Tels sont, ce me semble, les premiers soins qui doivent décider de notre conduite, dès que nous sommes chargés de la déployer sur les peuples : le paysan n'est point fait pour être notre esclave, encore moins pour être gouverné avec une verge de fer.

Je reviens à présent à l'examen de ma Terre, & à celui de mon Château. Mon Avocat fit de nouveaux baux , les derniers étoient de

moitié trop bas ; il s'apperçut de la mauvaiſe adminiſtration des gens d'affaires du Financier, il leur fit rendre compte ; ils redevoient conſidérablement, il leur en fit grace, & les congédia ; il augmenta les fermes de moitié, & cette terre qui ne produiſoit rien d'utile à Monſieur *Vilhomme*, me produiſit vingt mille livres de rente. Mon Avocat fit des baux au rabais pour la culture des jardins, l'entretien des parterres, du parc & des allées, de façon que, tous frais faits, je retirois de ma terre dix-ſept mille livres de rente. Il viſita enſuite les papiers terriers, qui étoient en fort mauvais ordre ; il fit rentrer les mouvances qui en avoient été ſeparées ; tous les Vaſſaux paſſerent leur déclaration, & en moins de deux ans, ſans procès ni conteſtation mon terrier me rapporta ſix mille livres année commune. De tels ſervices méritent certainement un attachement conſtant ; je ne rendis que trop auſſi cet attachement inviolable.

Pendant le tems que mon Avocat s'occupoit, j'examinai le Château & toutes ſes dépendances. Rien de ſi ſuperbe que les appartemens, & les meubles qui y étoient, rien de ſi commode que leurs compartimens, rien de

ſi beau que la vue, rien de ſi galant que les parcs, les jardins & les terraſſes, aux pieds deſquels tomboit la riviere de****. Quand j'eus ſatisfait mes yeux & que mon amour-propre fut content de ce côté, je ſongeai à rendre les devoirs de bienſéance à mes voiſins; j'en avois d'un rang médiocre, & d'un rang élevé; je donnai mes ſoins aux ſeconds qui me reçurent avec bonté; je les partageai enſuite avec les autres qui me reçurent avec amitié. Nous nous liâmes tous enſemble, de ſorte que j'étois peu de jours ſans être viſitée ou ſans rendre des viſites; nous mangions ſouvent enſemble: cette vie me plut infiniment.

Après la deſcription de toutes ces diſſipations, je rentre un peu dans mon intérieur. Mon Avocat menoit à la campagne à peu près la même conduite qu'à Paris. Toute ſa matinée étoit occupée à mettre ordre à mes affaires, ſouvent il entroit dans ma chambre où il me trouvoit au lit pour conférer avec moi ſur le plus avantageux des partis qu'il me propoſoit. Ses converſations toujours ſur des objets ſérieux, n'ayant rien de froid ni de pédanteſque, il aſſaiſonnoit l'importance de ſes conſeils de mille petits traits enjolivés, de

mille petites plaiſanteries ſur ma pareſſe, ſur ma beauté, ſur mes amours, de ſorte qu'il excitoit ſouvent dans moi des ris immodérés; c'eſt tout dire, que la vivacité de ſon eſprit m'amuſoit infiniment & me rendoit ſa préſence agréable. D'abord, je ne ſentis que de l'amitié & de l'eſtime, j'éprouvai bientôt des ſentimens de reconnoiſſance, ils étoient tendres, ils approchoient de l'amour: pouvois-je m'y méprendre? c'étoit l'amour même. Mais comment déclarer cet amour à un homme ſolide, divertiſſant, amuſant, & qui ne ſentoit autre choſe que de l'amitié pour moi, ou plutôt qui n'avoit jamais connu l'amour? Je me propoſai d'employer tout l'art poſſible pour fixer ce cœur; rien ne réuſſit. plus j'employois d'art, moins il y prenoit d'attention, & ſi quelquefois il me voyoit ſortir du ſimple & du naturel, c'étoit un motif de plus pour l'exciter à de perpétuelles badineries; j'enrageois ſouvent, je pris donc le parti d'être plus familiere avec lui, & lui dis un jour: Quoi! mon cher ami, vous n'avez donc que de l'eſprit? où eſt donc votre cœur? vous n'avez donc jamais connu l'amour? Non, Madame, me dit-il, j'eſpere ne le jamais connoître. Je ſouhaite,

lui répartis-je, que quand vous le connoîtrez, vous soyez assez puni pour rencontrer une ingrate. Tant mieux, Madame, me répliqua-t-il, j'en aurai bientôt perdu le souvenir. Il est cependant si doux d'être aimé & d'aimer, lui dis-je, que je ne conçois pas qu'un homme comme vous n'ait jamais éprouvé cette douceur d'aimer. Hé! Madame, que dites-vous? nos cabinets sont pleins des suites funestes de ce malheureux amour, il n'y a qu'à lire nos Mémoires. Qu'est-ce en effet qu'un Amant? c'est ordinairement un homme oisif, un homme inutile à la Société, insupportable à lui-même. Qu'est-ce qu'une Maîtresse? une femme, ou fiere ou extravagante, un coquette, une femme à caprices, un cœur à ressorts qui prend le feu de son imagination pour de la tendresse, & toujours les mouvemens de ses sens pour son cœur. Voilà, en vérité, une belle société qu'un Amant & une Maîtresse! Je sentois que ce portrait étoit véritable, j'en rougis dans l'ame, mais le dépit m'entraînoit. Ce dépit étoit si vif que je ne pus m'empêcher de lui riposter: c'est-à-dire à votre façon de penser, lui dis-je, qu'il faudroit qu'une femme vous demandât la permission de vous

aimer, & la liberté de vous prodiguer des faveurs ? car, quoique vous n'aimiez pas, il peut y avoir certaines femmes qui vous aiment. A la bonne heure, me répartit l'Avocat, je ſuis à ce prix l'homme du monde le plus amoureux, & reprenant enſuite ſon air badin qui m'amuſoit ; mais, me dit-il, ne ſeroit-ce pas vous qui m'aimeriez ? Je rougis ſans lui répondre : mais l'Avocat prenant ſur le champ ſon parti, me jetta ſur mon lit, m'embraſſa avec vivacité, je ne dis pas tendreſſe, car je ne lui en ſuppoſois pas. Vous êtes bien vif, lui dis-je, Monſieur l'Avocat : attendez que je vous prie auparavant, encore craindrois-je d'être refuſée. Je lui dis ces derniers mots avec un certain ton de langueur qui lui donnoit une nouvelle ardeur : lui feignant de raccommoder mon lit, qui paroiſſoit en mauvais ordre, je lui laiſſai entrevoir des charmes qui, ſéduiſant ſes ſens, l'emporterent à me donner des preuves d'une tendreſſe qu'il n'avoit point encore connue. Au milieu de nos mutuels embraſſemens je lui fis la confidence de l'amour que j'avois conçu pour lui. Je vous avouerai, me dit-il, que je vous aimois, que vous ſeule au monde étiez capable de m'inſpirer un amour

que je n'avois jamais éprouvé : je souhaitois rencontrer une femme aimable, & qui m'aimât, sans qu'elle pût pénétrer la tendresse que j'aurois eue pour elle : par cette délicatesse de ma part, je n'ai rien à craindre de l'inconstance des femmes. J'ai voulu voir le terme où aboutiroient les fréquentes attaques que vous m'avez faites. Rien ne m'a échappé de vos différentes façons de vous faire entendre. Je voyois votre dépit secret, je riois du fond de mon cœur des artifices qu'une femme amoureuse employe pour venir à ses fins ; jugez donc du plaisir & de la satisfaction que je ressens entre les bras de la plus aimable femme du monde. Une coquette se fût piquée de mes prétendus mépris, & j'aurois ris de sa colère. Une pareille leçon doit apprendre quels détours les hommes employent pour trahir notre foiblesse.

A tous égards je ne pus me repentir d'avoir donné de l'amour à l'homme le plus aimable & le plus solide que j'aye jamais rencontré. Nous nous sommes vus de cette façon pendant près de dix ans sans que l'on se soit apperçu de notre intelligence. Je n'ai jamais trouvé personne plus égal, plus véritablement à moi,

plus attaché à ſes devoirs plus diſcret & plus ſincere ami. De telles liaiſons donnent peu de remords, je n'en éprouvai aucun pendant notre commerce, ſa mort ſeule me réveilla de ma léthargie, & me faiſant enviſager l'indécence & le crime de ma conduite, me remit enſuite dans la voie de la véritable vertu.

Nous ne quittames la campagne qu'aux Rois, & nous revinmes à Paris, bien contents de nos vacances: je continuai mon même genre de vivre; on m'aimoit on m'eſtimoit, j'oſe le dire: ma mere étoit ſoumiſe, & on n'entendoit plus parler d'elle. Six mois ſe paſſerent dans cette tranquillité, au bout deſquels ma mere reçut une Lettre de Monſieur le Comte d'*Ul....* qui lui marquoit que ſa ſanté dépériſſoit, qu'il avoit beſoin de repos, qu'il avoit obtenu un congé de ſix mois, & qu'il les viendroit paſſer chez elle.

Dans le cours des viciſſitudes dont j'ai rendu compte, je l'avouerai, j'avois oublié mon pere, & encore mieux mon mari: la Nature ne me rappelloit pas le premier, le ſouvenir de l'autre m'étoit en horreur; de façon que l'un & l'autre ignoroient mon état préſent. Mon pere s'imaginoit que j'étoit chez ma mere, & que

nous menions une vie au moins aiſée, puiſqu'il n'entendoit point parler de nous. Il choiſiſſoit notre maiſon préférablement à l'Hôtel des Invalides, vu ſon âge & ſes infirmités. Ma mere ne me parla pas de la Lettre qu'elle reçut ; elle y répondit que j'étois groſſe Dame depuis mon ſecond mariage, que j'avois une belle Terre, qu'elle demeuroit chez moi, trop heureuſe d'être ma premiere Domeſtique. Tel eſt l'éloge que faiſoit de moi ma très-digne mere. Je fus bien ſurpriſe auſſi de la Lettre que je reçus de mon pere, par laquelle il me témoignoit ces reproches ; il me demandoit enſuite ſur quel ton je le recevrois, qu'il attendroit ma réponſe avant de ſe déterminer.

Surpriſe d'une Lettre auſſi affligeante pour moi, j'eus la diſcrétion de n'en rien témoigner à ma mere, & lui écrivis que je ſçavois à quoi m'en tenir ſur ce qu'il m'avoit écrit, que l'auteur de ſa Lettre étoit la même perſonne dont il avoit toujours eu lieu de ſe méfier, qu'au ſurplus je le conjurois de venir recevoir mes tendres embraſſemens, que je l'aimois & le reſpectois trop pour qu'il pût douter de mes ſentimens. Mon pere, à ma réponſe, ſentit que le trait qui l'avoit percé ve-

noit de la part d'une femme indigne de ſa confiance : il m'a même avoué depuis que s'il m'avoit écrit dans ces termes, ce n'eſt pas qu'il ajoutât foi à la réponſe de ſa femme ; qu'il n'avoit eu intention que de ſçavoir de moi des diſpoſitions dont il n'avoit jamais douté.

Mon pere partit donc au reçû de ma Lettre, & arriva dans mes bras : je lui avois fait préparer une chambre à côté de la mienne pour être plus ſûre des attentions qu'on auroit pour lui. Il étoit effectivement bien changé, entiérement vieilli, & accablé d'infirmités. Mais c'étoit toujours le même eſprit & le même bon ſens. Il me félicita de ma bonne conduite, & de mon état floriſſant : je l'inſtruiſis de la vie que j'avois menée, &, à l'exception de mes amours, il fut au fait des moyens dont la Providence s'étoit ſervie pour me mettre en l'état où je me trouvois. Par mes bons ſoins, la vie réglée & la bonne compagnie qu'il trouva chez moi, en moins de trois mois il ſe porta à merveille : ſon ami le plus précieux étoit l'Avocat, ils ne pouvoit ſe paſſer l'un de l'autre ; l'Avocat ſur-tout ne pouvoit s'empêcher d'admirer la juſteſſe de ſon eſprit, & ſon bon ſens ſurpaſſoit, ſelon lui, l'intelligence la plus éclairée.

S'il recevoit tant d'amitiés de ma part, il y étoit très-senſible, ſans ceſſe il faiſoit mon éloge. Madame d'*Ul*.... qui ne pouvoit le ſouffrir, mais qui le craignoit, le mettoit ſouvent dans des impatiences qui l'irritoient juſqu'à la fureur. Comment avez-vous pu venir à bout de cette femme ? me diſoit-il quelquefois : car ſon eſprit eſt auſſi mépriſable que ſa conduite ; au premier jour je la ferai expirer ſous le bâton. J'adouciſſois l'eſprit de mon pere, pendant que je réprimandois la conduite de ma mere : je venois à bout de tranquilliſer le premier ; mais pour ma mere, c'étoit *laver la tête à un Maure.* Cependant la tranquillité revint, ma mere fut contrainte de ſe ſoumettre ; nous paſſions d'heureux jours, lorſqu'environ neuf mois après l'arrivée de mon pere, il fut ſurprit à ma campagne d'une attaque d'apopléxie : le pauvre homme ne languit que deux jours, après leſquels il expira. Je fus ſenſible à cette perte, mais ma mere s'en réjouit. Heureuſe encore ſi cette mort eût été pour moi l'unique ſujet de douleur ! Mais pour ſurcroît d'infortunes on vint m'avertir que, dépuis quatre à cinq jours, on voyoit roder autour du Château deux hommes

forts & robuſtes, qui ſembloient avoir quelques mauvais deſſeins.

Quoique je ne me connuſſe aucun ennemi, je ne néligeai pourtant point cet avis, & priai de m'informer comment ils étoient faits: on ſe ſouvint pour-lors d'avoir vu ces deux hommes à l'enterrement de mon pere : dont l'un étoit grand, aſſez bien fait, un habit étranger, uniforme, il étoit accompagné d'une eſpéce de *Pandour* : ils avoient ſuivi le cortége. A la peinture du premier je reconnus le Comte *de la Fere*, mon mari, qui venoit faire quelque mauvais coup, & qui n'étant point brave, s'étoit fait accompagner par quelqu'affidé : il fut donc queſtion de me mettre en ſureté, je priai l'Avocat de m'être utile en cette occaſion; il alla lui-même à..... Ville à deux lieues de ma Terre, demander main-forte au Lieutenant de la Maréchauſſée de cette Ville, qui ſur mes juſtes plaintes envoya un détachement pour me prêter ſecours & arrêter ces deux hommes. La Maréchauſſée arriva, il me fit donner deux Cavaliers qui ſe cacherent dans le Château pendant que d'autres allerent à la découverte. A peine ce ſecours fut-il arrivé & rangé que je pris de fortes aſſurances, bien

déterminée à recevoir ces hommes. En effet, à force, de leur part, de tourner inutilment autour du Château; je les apperçus venir droit à la porte d'entrée; je criai que les *Pandours* arrivoient, & me mis en état de les recevoir; je reconnus d'abord mon mari; pour son Spadassin, je n'avois garde de le connoître, je ne l'avoit jamais vu; il avoir la physionomie rude, féroce, & prête à tout entre prendre; sa figure me fit frayeur. Quoi! c'est vous, Monsieur, dis-je au Comte de la *Ferre*; depuis huit jours vous êtes ici, vous rodez comme un voleur autour de ma maison, & vous arrivez chez moi à main armée! mon Mari, fort poltron de son naturel, fut saisi de crainte en me voyant lui parler d'un ton si ferme; aussi se contenta-t-il de me faire une révérence sans proférer un seul mot. Le Spadassin répondit: oui, Madame, nous venons ici & nous y venons en garnison jusqu'à ce que vous ayez donné à Monsieur votre mari, qui est mon Capitaine, trente mille livres dont nous avons besoin; allons, mon Capitaine, démeublons tout ceci en attendant qu'on nous réponde; & vous, Madame, conduisez-nous au coffre-fort & au buffet; il

faut

faut commencer par prendre ce mobilier; point de résistance, Madame, allons, donnez-moi la main; sinon je vous passe trois balles à travers le corps. Je jettai un léger cri, comme étant le signal. Point de violence; lui dis-je, Monsieur, je veux vous conduire par-tout. Je fis étaler toute l'argenterie; on les laissa l'emballer: quand cela fut fait, le Grenadier se fit apporter une échelle pour détendre les tapisseries; je commencois à trembler voyant que personne ne venoit à mon secours; mais à peine le Grenadier eut-il quitté ses armes pour monter à l'échelle, à peine étoit-il déjà grimpé jusqu'au haut, que quatre de mes fusiliers entrerent la bayonnette au bout du fusil, qui entourerent mon Pandour. Qui fut bien sot? ce fut mon mari: qui fut craintif? ce fut mon spadassin. On le fit descendre, on le lia, on dressa procès verbal de tout ce qui s'étoit passé? je priai pour mon mari, on me le laissa en garde; ensuite on conduisit mon homme aux prisons de la ville de ***** où au bout de huit jours, son procès fait & parfait, il monta pour la derniere fois de sa vie à l'échelle.

Mon mari plus tremblant qu'un criminel

devant ſon Juge, ſe jetta à mes pieds, me demanda pardon, & me pria de ne le pas perdre. Il me dit qu'il avoit contracté des dettes en Italie, dont le défaut de payement l'avoit forcé de quitter ſon emploi; que craignant que je ne vouluſſe pas les acquitter, il avoit formé le projet de me faire peur, & d'emporter de force ce qu'il ſe doutoit bien que je lui aurois refuſé. De combien avez-vous beſoin, lui dis-je? .... De dix mille livres? ... En ce cas, Monſieur, il ne falloit pas tant de façon: votre mauvaiſe conduite vous a fait faire d'aſſez mauvaiſes actions: vous avez été chaſſé d'Italie, ſans doute; & vous n'avez pas où vous retirer: allez, Monſieur, partez dès cette nuit; cette affaire ſi lâche & ſi mépriſable peut avoir des ſuites; voilà dix mille livres que je vous vais faire compter? mais ſi j'entends parler de vous, je vous ferai renfermer pour ne me pas deshonorer. Le Comte de la *Fere*, charmé d'avoir cet argent, s'en alla fort content; mais où alla-t-il? à Paris, Ville qu'il auroit du fuir de toutes ſes forces A peine y fut-il arrivé, qu'il diſſipa cette ſomme & eut recours aux reſſources, pour continuer ſes débauches. Les lettres de change ſe proteſtoient

ſaute de payement ; il fut arrêté : ce fut de ſa priſon qu'il m'écrivit ſon déſaſtre : je ne me hâtai point d'y remédier ; au contraire, je ſollicitai des ordres ſupérieurs pour le faire enfermer ; j'étois même déja de retour à Paris, lorſque l'on me renvoya ſa lettre de mon Château. Déjà les ordres m'étoient remis, quand je reçus de ſa part une aſſignation qui tendoit à rompre notre mariage, attendu que je n'étois point fille de Monſieur & de Madame *d'Ul*.... que même il ſe ſoumettoit de prouver que le mariage de ces deux perſonnes n'étoit qu'un concubinage.

Cette nouvelle me frappa ſans me ſurprendre : je crois tout cela, me diſois-je en moi-même, & tout eſt vraiſemblable, mais qui ſuis-je ; quel eſt mon pere & quelle eſt ma mere ? voilà mon embarras.

Je montai ſur le champ chez mon Avocat, à qui je fis le récit de l'ignorance où j'étois de ma naiſſance. Cet homme ſenſé me remit de mon trouble, en me diſant, que vous fait votre naiſſance ? Vous vous êtes crue fille de Monſieur & de Madame d'*Ul*.... vous avez été mariée ſous leur nom ; ce ſont eux qui vous ont mariée en qualité de pere

& mere ; c'est à Madame d'*Ul....* à démêler cette énigme : quant à vous, vous n'avez point de quoi vous glorifier de votre naissance, elle est au plus bas étage ; votre état est fixé, rien n'est plus à désirer pour vous, que votre tranquillité. Le plus bel évenement qui puisse en arriver, c'est de voir votre mariage rompu avec un homme aussi méprisable, & de n'être fille de personne ; il n'y a que l'éclat qui soit en ceci désagréable ; mais armez-vous de fermeté, & que cela ne vous fasse aucune peine : six mois de campagne auront enseveli tous les caquets : laissez moi, je vais interroger votre mere.

A peine descendois-je fort tranquille de chez mon Avocat, que j'apperçus Madame d'*Ul....* furieuse, comme vous le pensez, d'avoir reçu une pareille assignation. Je lui conseillai d'aller voir Monsieur Dubreuil : elle monta chez lui : Monsieur Dubreuil lui demanda la vérité des faits ; qu'il ne falloit point faire de bruit, que tout dépendoit de son aveu pour pouvoir conduire son affaire. Madame d'*Ul....* jura qu'elle étoit femme de Monsieur d'*Ul....* & que j'étois leur fille. En ce cas, dit l'Avocat, allez me chercher

un certificat de mariage. Je ne l'ai jamais retiré, lui dit-elle. Eh bien ! vous ſçavez la Paroiſſe où vous avez été mariée, allez le retirer.

Ma mere ne ſe preſſa pas de ſuivre les conſeils de mon Avocat, & laiſſa écouler pluſieurs jours ſans y aller ; elle paſſa ces jours-là dans une furie terrible ; il étoit impoſſible de tenir avec elle : je ſongeois aux moyens de m'en défaire, quand la procédure de mon mari me tira d'inquiétude à cet égard ; car étant ſortie à quelques jours de là & allant apparemment chercher ce certificat ſous les Charniers des Innocens, elle fut arêtée & conduite à la Conciergerie.

Dès que je ſçus ſa détention, j'allai la voir, & prendre avec elle des meſures pour pouvoir l'en faire ſortir : ce fut là qu'elle m'avoua qu'elle étoit ma mere, mais que je n'étoit point légitime. Cet aveu me fit une peine infinie : je conſultai mon Avocat qui me conſola ; mais quelques jours après ce fut bien pis, quand on vint me préſenter une autre femme qui ſe diſoit ma mere, & que l'on avoit arrêtée ſur ſa dépoſition. Je n'avois aucune réponſe à faire, ſinon que je ne la connoiſſois point : on

relâcha cette femme cependant, on vint peu de tems après m'en présenter une autre. J'avoue que je ne pus m'empêcher de rire de toutes ces femmes qui vouloient que je fusse leur fille. Je ne peux être fille que d'une seule ; voilà trois femmes cependant qui me réclament comme leur fille ; il n'y a jamais eu d'aventures pareilles à la mienne ; encore sérieusement si j'en trouvois une qui me fit honneur, à la bonne heure, je la préférerois ; mais l'une est la servante d'un simple particulier, l'autre est encore plus ignoble ; autant vaut que je m'en tienne à Madame d'*Ul*...... Le Comte de la *Fere* me pressoit de répondre sur la dissolution de notre mariage : mon Avocat me conseilla de présenter une requête, contenant que, m'étant crue fille de Monsieur & de Madame d'*Ul*..... je les avois chéris & je leur avois obéi toute ma vie comme à des pere & mere ; que si tout ce que Monsieur le Comte de la *Fere* disoit étoit vrai, je consentois volontiers à la dissolution de mon mariage ; mais que craignant les suites de la conduite déreglée du Comte de la *Fere* dont j'avois lieu de redouter les mauvaises intentions, je demandois sauve-garde contre lui. Je fis le détail de toute

ſa conduite, & nommément du tour cruel qu'il m'étoit venu jouer à ma Terre ; tour qui avoit cauſé la mort ignominieuſe d'un Spadaſſin qu'il avoit amené avec lui. Sur cette requête, je gagnai mon procès ; mon mariage fut rompu ; le Comte de la *Fere* reſta en priſon pour caution de ſes dettes : j'appris depuis que c'étoit ſes créanciers qui s'étoient ſervis de ces découvertes pour me mettre dans le cas d'aſſoupir cette affaire en les payant. Ils m'ont louée depuis, de n'avoir point donné dans le panneau ; & bien loin que l'on ait jugé déſavantageuſement de moi, on a fait l'éloge de mon eſprit, de ma bonne foi & de ma ſincérité. Les créanciers du Comte de la *Fere*, n'ayant point de reſſources pour ſe faire payer, le remirent en liberté. Quand à Madame d'*Ul..*, comme elle n'avoit plus contr'elle aucun pourſuivant, elle en a été quitte pour trois ans de priſon, qu'elle a ſupportés fort impatiemment, au bout deſquels elle eſt ſortie, & depuis ce tems je n'ai pas voulu la revoir. Contente de mon état & de ma tranquillité, je ne me ſuis point embarraſſée de chercher ma véritable mere ; mon bien-être eſt aſſuré, voyons ſi ma conſcience n'a rien à me reprocher.

Dès que cette affaire fut terminée, je m'en allai à la campagne, où je me fis de douces occupations qui me tiroient de l'oisiveté de mes semblables : je m'amusois ou dans mes jardins, ou à jouer des instrumens ; en un mot, seule, je ne m'y serois pas ennuyée. Déjà Paris m'étoit à dégoût ; déjà je repassois mes premieres années, déjà je sentois l'amertume d'une conduite indigne de mes sentimens, quand mon cher Avocat m'écrivit qu'il voloit entre mes bras. Les vacances commençoient, la campagne se remplissoit du monde des villes, mes compagnies étoient déjà revenues. Arrive enfin mon cher Avocat avec sa femme ; nous nous embrassons ; mes sentimens de retour sur moi-même s'évanouissent bientôt entre ses bras. Mais peut-il y avoir de félicité durable dans la vie ? ou plutôt, le crime peut-il être une félicité.

Mon Avocat tombe malade un mois après son arrivée ; sa chere femme s'allarme, lui-même ne se sent pas bien ; on prend le parti de le transporter à Paris ; il me quitte le cœur tendre & sensible ; je vis couler des larmes de ses yeux, je ne pus retenir les miennes ; il est mort, me disois-je, son caractere est

changé ; ſon tempérament eſt affoibli ; ces marques de tendreſſe qui ne lui étoient point encore échappées, ſont des ſignes peu équivoques d'un éternel adieu. Enfin nous nous quittons, il eſt déjà à Paris ; & quinze jours après j'apprends qu'il eſt enterré. Sa femme vint paſſer avec moi le tems de ſon deuil, après avoir mis ordre à ſes affaires : ils s'étoient fait un don mutuel en propriété par leur contrat de mariage. Ainſi il n'y avoit aucune diſcuſſion d'intérêt à craindre. Je paſſai des jours douloureux dans la compagnie de ma bonne amie, (c'eſt ainſi que je l'appellois ;) mais peu à peu nos larmes tarirent leur ſource, & nous paſſons à préſent d'heureux & d'agréables jours : nous ſommes ſi attachées l'une à l'autre, que nous ne pouvons ſupporter notre ſéparation. C'eſt à cette femme que je dois le retour ſincere & conſtant de la vertu la plus exacte : il eſt bien juſte que j'en faſſe ici l'éloge.

Déterminées à paſſer nos jours enſemble, & à reſter à la campagne ſept à huit mois de l'année, Madame *Dubreuil* vendit ſes meubles, ſe défit de ſon appartement & reprit chez moi la chambre qu'avoit occupé mon prétendu pere. Nous ne venions à Paris que le tems néceſſaire

pour recevoir nos rentes & regler nos affaires. A peine cet ouvrage étoit-il fait que nous retournions à ma Terre. Je m'étois donné un petit équipage propre, mais sans faste, & par ce moyen nous étions les Maîtresses d'aller & de venir à notre volonté.

Pendant ce tems de tranquillité le cœur dégagé de soucis, libre de toute passion, la raison porra son flambeau au plus intime de mon cœur. Quelle criminelle conduite n'appercevois-je pas? j'ai prostitué mes sens à la plus honteuse licence! vaines excuses, qu'une galanterie permise qui fait la décence de nos mœurs; vains prétextes, que la beauté & la sensibilité! si les sens ont triomphé, la raison ne s'apperçoit-elle pas de leur triomphe? Suis-je au monde pour être l'image d'une brute? & la loi naturelle qui se fait jour, ne m'a-t-elle pas sans cesse opposé son flambeau? je me suis méprisée! orgueil légitime, viens à mon secours, & triomphe du cruel ennemi de ma raison.

De ces sentimens de mon intelligence, je passois à ceux de la Religion; j'entrevoyois, à l'aide de ses maximes, la corruption du cœur de l'homme, sa pente à se deshonorer lui-même

& à remplir l'eſprit des plus cruels remords. J'ai foulé au pieds mes devoirs, j'ai profané les ſecours du Ciel, je me ſuis ſervi de la permiſſion que le Ciel donne à notre foibleſſe pour mépriſer & cette liberté, & les ſecours qu'il m'offroit dans la perſonne d'un époux. Je me ſuis enrichie des tréſors de mon iniquité; cependant c'eſt à ces mêmes tréſors qui procurent ma tranquillité, que je dois aujourd'hui le retour de ma vertu.

Je flottois au milieu de tous ces ſentimens; ils m'accabloient des plus durs ſoucis. Ma chere amie s'apperçevoit de la perte de ma gaité, elle me ſurprenoit même quelquefois au milieu de mes combats, les larmes aux yeux; elle s'en impatientoit. Ne pouvant retenir ſon ſilence qui la jettoit ſouvent dans de cruelles inquiétudes, elle m'aborda un jour dans ma chambre, ſous prétexte de vouloir déjeûner avec moi: qu'avez-vous donc, ma chere Comteſſe, me dit-elle? je vous vois en proie à de violens chagrins; auriez-vous des ſecrets que vous n'oſeriez confier à ma foi? par grace, ma chere amie, inſtruiſez-moi de ce qui ſe paſſe dans votre cœur. Je le veux bien, lui répondis-je d'un ton de voix languiſſant & entre-

coupé de ſoupirs, je le veux bien ; je lui fis part des actions les plus ſecrettes de ma vie, & des remords qui m'agitoient, à l'exception de mes amours avec ſon mari. Vous avez mené une vie licencieuſe, ma chere compagne, reprit Madame *Dubreuil* ; mais votre cœur ne fut jamais criminel ; la preuve ſe trouve dans vos remords ; oubliez le paſſé, ne vous en entretenez jamais, ſuivez ce que la raiſon & la Religion vous preſcrivent, & aſſurez vous que le Ciel & la raiſon, vous ont déjà pardonné. La vie que vous menez, la ſolitude qui fait nos plus cheres délices ; la joie intérieure & extérieure que nous goûtons, que vous goûtez même au milieu de vos juſtes remords, eſt un témoignage non ſuſpect de cette vertu qui domina chez vous au milieu même de vos plus grands égaremens. L'homme eſt foible, vous avez éprouvé ſa foibleſſe ; la raiſon rend l'homme fort, la Religion le ſoutient ; attendez tout de l'une & de l'autre : & ne ſéparez jamais ces deux guides infaillibles.

Vos richeſſes ſont un tréſor d'iniquité, cela eſt vrai ; mais il vous eſt facile de les employer en tréſors pour l'éternité. Employons les forces de notre cœur, de notre ame &

celles de nos facultés à réparer notre conduite paſſée en uſant de ces forces dans les maximes que la raiſon & la Religion nous indiquent ; ſoyons vertueuſes, ſoyons bienfaiſantes, ſoyons modeſtes, ſoyons pieuſes ; tel eſt le genre de vie, qui vous rendant & à la raiſon, & à la Religion, vous rendra cette paix, & cette vertu l'objet de nos délices. Croyez-moi, ſervons-nous de nos remords, comme d'avertiſſemens ſalutaires : l'eſprit foible, de cœur criminel, ſe plongent dans l'horreur du tableau ; mais, l'eſprit courageux ; le cœur vertueux s'en font un dégré pour aſpirer à la perfection. Formons ici un genre de vie qui puiſſe ſatisfaire la raiſon & la Religion ; oublions le paſſé, ne voyons que le préſent, & ne méditons que ſur l'avenir.

Les grands ſentimens de cette tendre amie me ſaiſirent, je l'avoue, & me firent un ſenſible plaiſir : à meſure qu'elle m'entretenoit, je ſentois ce baume ſi précieux de la vertu ſe répandre dans mon cœur ; mon eſprit éclairé, ne s'occupoit que de ſes devoirs ; mes larmes ceſſerent ; ce ſerrement de cœur s'évanouit, & je m'abandonnai & à ſes embraſſemens & à ſes conſeils.

Mon premier ſoin fut de me rendre la mere de mes Vaſſaux, d'introduire la paix dans les familles. Que de meres dénaturées ! que de filles proſtituées qui auroient été ſages, ſi au lieu d'invectives & d'anathêmes qu'on prononce contre leur conduite, on eût admis cet expédient qui eſt la baſe de la vertu ! Que de criminels Miniſtres qui regorgent des biens de l'Egliſe, prêchent la pénitence au milieu des repas les plus délicieux, ou d'un néceſſaire outré ! que de dévots, indignes objets du rebut de la raiſon & de la Religion, qui ſacrifient ces victimes aux foudres des vengeances du Ciel, & qui ne donneroient point un écu pour établir leur bien-être. Monſtres cruels, vous dévorez la ſubſtance de la veuve & de l'orphelin, votre vie n'eſt qu'un continuel concours de calomnies, de fureur ; Dieu vous redemandera compte de leurs ames, & leur ſang criera vengeance au jour ſacré des foudres du Ciel ! Ma chere amie prenoit le ſoin des pauvres & de nos aumônes ; nos actions étoient vertueuſes aux yeux de notre ſociété & aux nôtres ; elles étoient protégées du Ciel, elles ſubſiſtent encore telles à préſent. Faſſe le très-haut qu'elles ſubſiſtent éternellement ! c'eſt

notre unique desir ; notre cœur est pur, notre esprit est simple & droit, & nos jours sont sereins & tranquilles.

Ce fut dans le cours de cette conduite que le Ciel m'envoya une de ces femmes agitée par le torrent de ses passions, & à qui je devois de la reconnoissance. On se souvient encore de mon séjour à Amsterdam, du secours que j'y reçus de la part du Sénateur, secours que je devois à la bienveillance de cette Flamande que le Marquis *du Catel* y rencontra. J'ai passé légerement sur ce qui la concernoit ; parce que je devois y revenir : voici le tems d'en parler plus amplement.

Cette femme, que j'appellerai *Dorothée*, étoit grande, bien faite, avoit un port majestueux, les trais de la physionomie touchants, parloit avec graces, joignoit à un visage ouvert & riant, un caractere sans fard & sans dissimulation enfin, c'étoit une femme faite pour plaire : tel fut le portrait que sa vue offrit à mes yeux ; elle étoit Françoise, mais elle avoit épousé un fameux Commerçant d'Amsterdam, avec lequel son pere étoit en relation ; l'Amour les avoit unis, un amour contraint les avoit désunis. Ne

pénétrons point plus avant, nous l'entendrons elle-même.

Un matin on vint m'annoncer la visite de cette femme, sous le nom de *Pascali*, qui étoit le nom de son mari; nous étions mon amie & moi à nous entretenir à notre ordinaire; je la fis entrer; elle m'aborda avec un air de connoissance & de familiarité qui me frappa; mais ne la remettant point, je pris un air réservé; elle s'en apperçut, les larmes lui vinrent aux yeux, & s'écria: Quoi! ma chere Junon, vous ne me reconnoissez pas? Seriez-vous ingrate, ou suis-je entierement effacée de votre mémoire, ou enfin, suis-je si changée que la Flamande du Sénateur d'Amsterdam vous soit entierement inconnue? A ces mots, je me levai de dessus mon siége avec précipitation & m'envolai au cou de ma chere Bienfaictrice; pardonnez, lui dis-je, mon maintien réservé à votre égard. Je ne vous ai jamais oubliée, vous êtes toujours présente à mon cœur; mais le nom sous lequel vous avez parue, une espece d'abattement dont vous êtes obsédée, m'ont fait une telle impression, que si vous ne vous fussiez nommée autrement, je vous avoue que je ne vous aurois

ou point, ou que très-difficilement reconnue. Que je ſuis charmée de vous revoir! heureuſe ſi je puis vous être bonne à quelque choſe! Hélas! dit cette femme déſolée, je n'ai plus que vous pour reſſource. En ce cas, l'interrompis-je, vous ne ſerez pas fruſtrée de vos eſpérances; reſtez avec nous, cette Dame que vous voyez eſt mon intime amie, nous partagerons avec vous vos peines & vos douleurs, quelque choſe qui puiſſe vous être arrivée; mais avant que d'entrer en matiere, il faut commencer par déjeûner, vous êtes fatiguée. En ce cas, me répondit-elle d'un ton de voix affoiblie, faites-moi le plaiſir de me faire donner un lit, & quand j'y ſerai, faites-moi donner un bouillon: voilà de quoi j'ai actuellement le plus beſoin. Sur le champ, je lui fis préparer un lit, nous montames avec elle dans la chambre qu'on lui avoit préparée, nous l'aidames à ſe déshabiller, & nous la mimes au lit: à peine y fut-elle, qu'on lui donna un bouillon; nous nous retirames & la laiſſames à ſon aiſe.

Quel malheur eſt-il arrivé à cette femme, diſois-je à mon amie? dans quel état, bon Dieu! la vois-je ici! Notre cœur étoit auſſi ſaiſi de douleur que le ſien; qu'eſt-ce que la vie, di-

ſions-nous ? quelle viciſſitude dans le cours d'un terme auſſi brief que celui de notre exiſtence ! Matiere, me répliqua mon amie, matiere à exciter notre humanité donner de la force à notre vertu, & à oyer nos extravagances dans cette mer de bonnes actions que nous offrent les tréſors d'iniquité, dont vous ne ſçaviez que faire au milieu des remords qui vous agitoient il y a quelque tems. Allons, pourſuivons, & ſoyons charmées des occaſions que la Providence nous envoye pour notre propre avantage.

Mon amie monta chez *Dorothée* à l'heure du dîner pour ſçavoir ſi elle n'avoit beſoin de rien elle la trouva profondément endormie, & elle ſe retira ; elle dormoit encore à quatre heures du ſoir ; ce ne fut qu'à ſept qu'elle ſe réveilla, & qu'elle pria de lui donner un bouillon : on lui demanda ſi la compagnie lui feroit plaiſir : n'en doutez pas, répondit-elle ; mais je pourrois mal répondre aux témoignages de leur amitié, je prie que l'on me laiſſe paſſer la nuit ; demain il ne paroîtra plus rien à mes fatigues, & je ſerai en état de me lever & de remercier ma chere Bienfaictrice.

Le lendemain nous entrames chez elle dès qu'elle nous l'eût permis ; elle étoit encore dans

ſon lit; nous lui portames du chocolat, & nous en primes avec elle. Que d'obligations ne vous ai-je pas, nous dit cet infortunée femme! j'étois morte ſans vous: imaginez-vous que depuis ſix mois je ſuis à Paris à dépenſer mon argent pour prouver mes droits contre des Débiteurs de mon mari qui ont fait banqueroute; mon mari eſt mort il y a près d'un an, & depuis ce tems je ſuis en proie à la douleur, de façon que je n'ai plus de reſſources pour ma propre vie, que le ſecours des ames généreuſes & ſenſibles. Je ne ſçais, dans mon déſeſpoir, comment vous m'êtes revenue à la mémoire; j'ai couru tout Paris pour m'informer de vous; mais inutilement. Heureuſement je me ſuis ſouvenu du fils de ce Fermier général, des égaremens duquel le Sénateur vous délivra; & je me ſuis informée à lui où vous étiez; c'eſt lui qui m'a appris votre fortune, votre ſageſſe, votre vertu & le lieu de votre réſidence actuelle, je ſuis partie toute la nuit pour me jetter entre vos bras, je vous ai cru généreuſe, je ne me ſuis point trompée. mes peines ſont finies.

L'eſprit de ma chere *Dorothée* étoit ſeul de la partie, le cœur étoit oppreſſé, je m'en appercevois bien; mais je fis ſemblant de ne m'en point apperçevoir, nous la priames d'être libre, elle

nous dit qu'elle étoit assez reposée, qu'elle alloit se lever & descendre après nous, nous nous retirames & nous l'attendimes. Elle arriva comme on alloit servir le dîner, elle se mit à table avec nous & mangea de fort bon appétit, elle reprit une gaité qui, toute forcée qu'elle me paroissoit, répandoit sur toute elle-même ce certain je ne sçais quoi qui entraîne les cœurs; son abattement ne la défiguroit plus tant à mes yeux: enfin, je commençois à revoir les premiers traits qui m'avoient tant charmée. Nous la laissames encore se reposer toute la journée, il nous vient compagnie le lendemain, elle s'amusa; &, chose que je n'aurois jamais présumée, c'est qu'au bout de huit jours cette femme redevint telle que je l'avois vue à Amsterdam: une vie tranquille, soutenue d'un espoir aussi flatteur, se voyant entre nos bras, ramina ses forces presqu'éteintes par la douleur.

Nous l'avions d'allieurs dissipée par la vue du Château, des Jardins, du Parc & de tout ce que nous avions jugé plus à propos de calmer ou suspendre ses ennuis. Cependant j'appercevois toujours ce certain poids de douleurs qui l'accabloit; je n'osois lui demander ce qu'elle avoit, encore moins le sujet de ses peines, peut-être lui

aurois-je rendu ſervice en la priant de nous en inſtruire : charmée de ſon côté de notre conduite, de l'ordre de ma maiſon ; elle s'écrioit de tems en tems : O vertu, ô ſageſſe, que vos cultes ſont doux, & que ceux du crime ſont amers ! Ces ſentimens qui avoient pénétré le fond de ſon cœur, cherchoient une iſſue pour s'exhaler au dehors, elle voyoit ma retenue, elle s'en irritoit, mais admiroit me diſcrétion.

Un jour que nous nous promenions dans le Parc ſeules, tête à tête, nous nous aſſimes ſur un banc de gaſon ; notre converſation étoit toute philoſophique. Cet entretien, m'interrompit-elle eſt trop ſérieux, entretenons-nous de nos évenemens. Je le veux bien, lui dis-je, & pour vous mettre à votre aiſe, je vais commencer par mes aventures. Je ne lui cachai aucune circonſtance de ma vie, à l'exception du nom de mes Acteurs.

Dès que j'eus fini, elle s'écria : » Que de routes différentes conduiſent au libertinage du » cœur ! Je ne ſuis nullement ſurpriſe de vos » égaremens, ils ſont moindres que les miens, » votre licence n'a jamais attaqué votre cœur, » mais la mienne avoit ſa ſource dans la propre » corruption du mien.

» Je ſuis née à Vallenciennes de pere & mere

» Ccmmerçans, mon éducation a été formée au
» sein de la vertu de la plus dévote mere ;
» à peine eus-je appris à lire que l'on me fit
» apprendre par cœur toute la Bible, à peine
» commençoit-on à m'entendre balbutier qu'on
» me mit entre les mains d'un Directeur, j'al-
» lois tous les mois à confesse me vanter, com-
» me dit *Boileau* ; on me faisoit apprendre les
» contestations qui regnoient pour lors sur les
» affaires de l'Eglise, à dix ans j'étois déjà
» chef de parti, ma mere m'adoroit, mon
» pere seul n'étoit mécontent ni de ma mere
» ni de moi, ma mere ne se mêloit ni de
» son commerce, ni de sa maison, toujours
» à l'Eglise ou chez son Directeur, elle ne
» faisoit pas un pas en faveur de sa famille,
» elle étoit révérée comme une Sainte, on
» m'appelloit la petite *Eustochie*, parce qu'on
» appelloit ma mere la *Sainte Paule.* J'étois
» souvent témoin des différends qu'elle avoit
» avec mon pere : il avoit raison, mais je ne
» le concevois pas pour lors. J'étois souvent
» grondée par mon pere, mais c'étoit des souf-
» frances que ma mere m'apprenoit à respec-
» ter, de façon que mon pere, las de tou-
» jours recommencer en vain, fut le plus

» ſage, & ſe tut. L'âge de me marier arrivé, » mon Directeur m'en empêchoit, me repré- » ſentant le célibat comme un état d'une plus » grande perfection. Toute dévote que je fuſſe, » je n'obéiſſois qu'à regret : mais mon pere » eut pour cette fois raiſon à mes yeux, il » ſe moqua des remontrances de ſa femme, » & me maria à un Commerçant d'Amſter- » dam, dont je vous ai appris la mort il y » a quelques jours. Je m'abandonnai à mon » mari, qui me fit quitter toute ma dévotion » qui m'étoit déjà devenue à charge; mais à » quoi m'employera-t-il ? je ne connoiſſois ni » les uſages du monde, ni les bienſéances de » la ſociété; je ne ſçavois en aucune façon » les devoirs de mon état, ni à quoi un do- » meſtique à régler m'engageoit. Je ne con- » noiſſois de la Religion que l'erreur, le ſo- » lide m'étoit inconnu, enfin je ne me con- » noiſſois pas moi-même.

» Je quitte Valenciennes, & viens avec » mon mari à Amſterdam. Je n'avois plus là » ni Directeur, ni dévotion, ni eſprit de parti; » il fallut me réduire à mon commerce, mais » j'y ſentois une répugnance invincible, les » leçons de mon mari ſe perdoient en l'air,

» j'étois toujours chagrine, & ne pouvois m'ac-
» coutumer à sa conduite : il crut qu'en me
» donnant la permission de faire des connois-
» sances, ce qui est peu usité dans ce Pays,
» je pourrois reprendre mon air naturel, &
» qu'insensiblement je l'écouterois : j'usai de
» cette permission, non pour y faire des con-
» noissances parmi les femmes de mon état,
» mais parmi les plus hautes Dames de la
» Ville : le hazard m'en fournit l'occasion ;
» le Sénateur que vous avez vu venoit souvent
» chez mon mari, étant intéressé dans son
» commerce ; quand il n'y étoit pas je lui
» tenois compagnie, je voyois qu'il me flattoit
» beaucoup, & je commençois à m'y attacher ;
» mon mari revint pendant que nous étions
» à causer ; il s'étoit plaint quelquefois à lui
» de ma conduite à l'égard de mon aversion
» pour le commerce ; dans nos conversations
» je lui avois avoué cette répugnance ; j'allé-
» guois la conduite de ma mere & les raisons
» d'éducation : mon mari remit sur le tapis
» les causes de ses peines à cet égard : ses
» raisons étoient justes ; mais toutes justes qu'el-
» les étoient, il m'étoit impossible de m'y ren-
» dre. Mon mari, pour lors, dit au Sénateur

» qu'il m'avoit permis de voir compagnie, » telle que je la ſouhaitois. Le Sénateur, s'of- » frir de me recevoir chez lui où il recevoit » du monde du bon ton ; qu'il ſeroit char- » mé de me voir. Mon mari remercia le Sé- » nateur, & ſur le champ m'ayant fait habiller, » le Senateur m'emmena dans ſon équipage » & me conduiſit à ſa femme.

» Ce fut là que j'oubliai ce commerce & » mon mari, que j'oubliai les reſtes expirans » de ma dévotion, qu'enfin je laiſſai mon » cœur entre les bras du Sénateur. Ce com- » merce dura long-tems ; nous allames à ſa » Campagne, nous y reſtions des quatre, ſix » ou huit jours, ſuivant le torrent de nos » plaiſirs. Sa femme mourut, il ne la regret- » ta pas plus que moi, elle étoit de trop. » Mon mari m'ordonna de revenir ; le Séna- » teur s'en moquoit ; ils ſe brouillerent en- » ſemble ; je fus bientôt brouillée avec mon » mari, & je reſtai chez le Sénateur où » vous m'avez trouvée. Mon mari avoit écrit » à mon pere & à ma mere toute la turpitude » de ma conduite ; les ſermons me volerent » par écrit ; mais mon cœur trop long-tems » captivé n'avoit que ſuſpendu l'éclat de ſes

» folles ardeurs. Mon pere me déshérita, je
» m'en souciai fort peu.

» Deux ans après votre départ d'Amster-
» dam, le Sénateur tomba malade; il vit ap-
» procher sa fin & me tint ce discours: J'ai
» pourvu à vos besoins, me dit-il, avant ma
» mort; préparez-vous à passer à Londres;
» j'y ai adressé des fonds à un fameux Ban-
» quier, avec lequel je suis en correspondan-
» ce: vous ne pouvez, après l'éclat que vo-
» tre famille & votre mari ont fait, habiter
» avec eux; ils peuvent même après ma mort
» vous jouer de mauvais tours: ainsi, croyez-
» moi, voilà de l'or & des diamans que je
» vous remets en main, partez dès demain
» pour Londres, & adressez-vous à M....
» vous y serez bien reçue; souvenez-vous
» d'un homme qui meurt en vous adorant.
» Je regrettai sincerement le Sénateur qui
» mourut quinze jours après mon départ pour
» Londres, où je m'étois réfugiée chez son
» Banquier; j'y fus accueillie & très-bien
» reçue; je restai trois mois chez lui au milieu
» des plaisirs; mais ce tems passé, ne voulant
» pas lui être à charge davantage, je le priai
» d'exécuter la volonté du Sénateur, & de

» me rendre ce qu'il lui avoit fait paſſer : ce
» Banquier me promettoit tous les jours &
» ne me tenoit aucune parole : fatiguée de
» tous ces délais, j'allai un matin pour le
» ſurprendre dans ſon cabinet, réſolue de
» n'en point ſortir que je n'euſſe mes fonds :
» je trouvai la porte du cabinet fermée, je
» heurte, on vient à moi & on me dit que
» M.... étoit parti pour la campagne pour
» huit jours : allons, dis je, il faut donc at-
» tendre ; mais quelle ſurpriſe le lendemain
» de voir des Gens de Juſtice, des Commiſ-
» ſaires, des Huiſſiers, s'emparer de tous ſes
» effets & le déclarer banqueroutier ! Je ne
» vous dirai point les pleurs que je verſai,
» la rage qui s'empara de mon cœur ; je me
» conſolai de cet évenement avec l'or que le
» Sénateur m'avoit remis, & encore les bi-
» joux que j'avois apportés : je quittai cette
» maiſon, & allai louer une chambre garnie ;
» mais comment m'accoutumer, ſeule & ſans
» expérience, à me paſſer de domeſtique ; la
» douleur s'empara de moi, j'eus recours à
» mon pere & à ma mere, à mon mari ; je
» ſuppliai, tout fut inutile : voyans cette bar-
» barie, je ſuivis le penchant de mon cœur ;

» je louai un appartement commode & assez
» bien meublé ; je pris une femme de cham-
» bre qui me servit de cuisiniere, & un la-
» quais. Je m'imaginois que mes fonds de-
» voient toujours durer.

» Quand mes especes furent taries, ma
» femme de chambre, qui étoit intriguante,
» s'appercevant que je vendois mes bijoux,
» me dit : je vois que vos fonds, Madame,
» finissent ; ne vaudroit-il pas mieux les ac-
» croître aux dépens de quelques Seigneurs
» ou de quelques Gens riches, plutôt que de
» vous laisser manquer ; vous en êtes aux bi-
» joux ; quand vous n'en aurez plus, que
» ferez-vous ? pendant que vous pouvez en-
» core vous soutenir, croyez-moi, suivez mes
» conseils : mon cœur, qui étoit parfaitement
» d'accord avec ces sentimens d'affection de
» la part de *Justine*, (c'étoit le nom de ma
» femme de chambre,) consentit à tout.
» Dans le jour même elle me présenta le fils
» d'un riche Négociant, qui me donnoit tout
» ce qu'il voloit à son pere ; bientôt j'eus le
» Marquis & le Comte, & en peu de tems
» il ne fut plus question dans Londres que
» de la belle Flamande : je ruinai tant de

» Seigneurs & tant de peres qu'on me pria » de ſortir de Londres ; j'emportai mes richeſ- » ſes & me retirai en Italie ; je n'y fis pas » fortune, & la mienne y dépérit. Enfin, je » quittai l'Italie & revins à Paris.

» A peine arrivée dans cette Ville, j'ap- » pris la mort de mon mari ; je retournai à » Amſterdam, où je fis valoir mes droits, » qui, malgré les oppoſitions des parens du » défunt fondées ſur ma mauvaiſe conduite, » prévalurent, ayant fait voir la dureté avec » laquelle j'avois été traitée ; mais comme » mes droits étoient à prendre ſur des débi- » teurs de Paris, que mon mari que j'avois » fait mourir de douleur avoit négligé ſon » commerce, je fus obligée de revenir à » Paris, où depuis un an j'ai dépenſé tout » ce que j'avois, à la pourſuite de mes droits » contre des banqueroutiers, qui ne me le » rendront jamais ? mon deſſein étoit, pour » me rétablir dans mes finances, de fixer » dans cette grande Ville le théâtre de mon » infamie. Cette réſolution me fit peine, mes » yeux s'ouvrirent ſur mes égaremens ; je » pleurai ſur le commerce criminel dont » j'appercevois toute l'horreur, & je tombai

» dans le déſeſpoir : ne ſçachant à qui m'a-
» dreſſer, incertaine de mes démarches, j'ai
» écrit à mon pere & à ma mere ; mais leur
» fureur n'a rien de l'Humanité ; ils me re-
» fuſerent tout ſecours, & m'abandonnerent
» entierement ; je tombai malade, abîmée
» dans ma douleur : à peine pus-je trouver ce
» qui m'étoit néceſſaire, je n'eus plus de reſſour-
» ce que de m'aller jetter dans la riviere.

» Ce fut dans cet état de la criſe la plus
» violente que je me ſuis ſouvenue de vous,
» & qu'après tant perquiſitions, le Ciel m'a
» enfin rendue à votre amitié. "

Cette converſation ne ſe tint pas, de la part da ma chere Dorothée, ſans répandre un torrent de larmes, qu'un ſincere repentir faiſoit couler ; je la conſolai ; nous nous retirames dès qu'elle put ſe relever, bientôt nous ſongeames à faire ſa paix avec ſon pere & ſa mere. Nous eumes le bonheur d'y réuſſir, & j'eus la ſatisfaction de la voir employer ſon bien à entrer dans une Communauté, dans laquelle, libre de ſes actions, elle les conſacra toutes à la vertu & à la ſageſſe la plus auſtere ; elle nous vient voir ſouvent, & nous ſommes charmées de la voir,

de l'entretenir & de nous amuſer. Critiques, le jugement que vous portez de notre conduite, eſt la ſuite de la dureté de vos cœurs : Sçachez, que la douceur, l'honnêteté & la tendreſſe, ſont les fruits les plus précieux d'une ſolide piété.

F I N.

